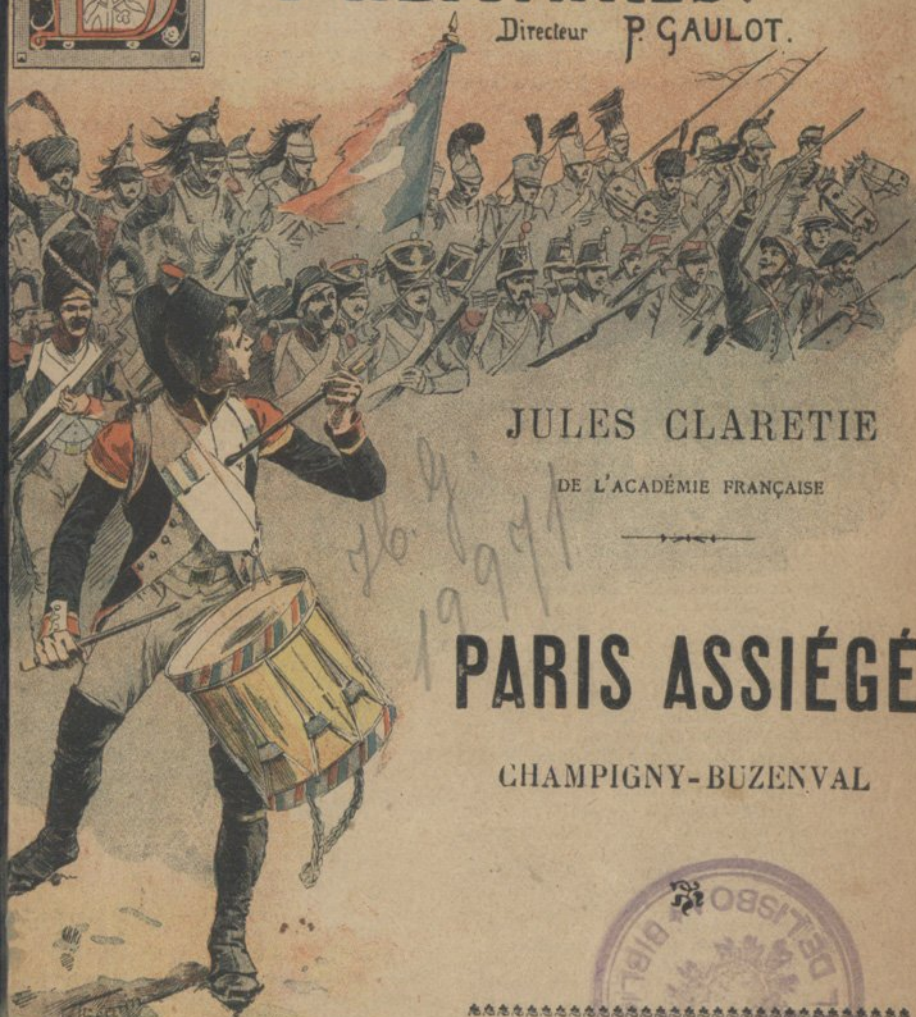




BIBLIOTHEQUE DE SOUVENIRS & RECITS. MILITAIRES.

Directeur P. GAULOT.



JULES CLARETIE

DE L'ACADEMIE FRANÇAISE

26. 1994

PARIS ASSIÉGÉ

CHAMPIGNY-BUZENVAL



15^{c.} LE VOLUME

3 Edité par HENRI GAUTIER

55, Quai des Grands-Augustins, PARIS

Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires

Directeur : PAUL GAULOT.

CONDITIONS DE VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Le Volume : 15 Centimes

Franco par la poste
en s'adressant à M. HENRI GAUTIER
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

1 VOLUME . . . 20 c. | 2 VOLUMES . . . 35 c.
VINGT-CINQ VOLUMES . . . 4 FRANCS.

VOLUMES EN VENTE :

- 1 Général Baron THIÉBAULT. — D'Ulm à Austerlitz.
- 2 S. M. I. ALEXANDRE III. — Sébastopol.
- 3 JULES CLARETIE, de l'Acad. française. — Paris assiégé, *Champigny, Buzenval*.
- 4 Général RAPP. — Le Siège de Dantzig.
- 5 Le Gendarme MÉDA, l'Adjudant général RAMEL. — Thermidor et Fructidor (Récits de témoins oculaires).
- 6 GËTHE. — *La Campagne de France, Valmy*.
- 7 MAURICE DE SAXE. — *Mes Rêveries, L'Armée de l'avenir*.
- 8 Général de BRANDT. — *Aventures d'un Polonais au service de la France (Guerre d'Espagne)*.
- 9 M^{lle} DE MONTPESSION. — *La Fronde : Le Combat du Faub. St-Antoine*.
- 10 HENRI CHEVALIER. — *Exploits du Corsaire Tom Souville*.
- 11 C^{ms} DE LA BOUËRE. — *La Vendée en Armes*.
- 12 Capitaine AUBLET. — *La Guerre noire. Campagne du Dahomey*.
- 13 PAUL GAULOT. — *Les derniers jours de Maximilien (Mexique)*.
- 14 HENRY HOUSSAYE (de l'Acad. française). — *La Bataille de Paris en 1814*.
- 15 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Les Héros en Guenilles (Lodi, Arcole, Rivoli)*.
- 16 W.-H. PRESCOTT. — *La Conquête du Pérou. I. L'Empire des Incas et la marche en avant de François Pizarre*.
- 17 W.-H. PRESCOTT. — *La Conquête du Pérou. II. Capture et Supplice de l'Inca. Triomphe de Pizarre*.
- 18 E.-A. SPOLL. — *Metz. Souvenirs de 1870*.
- 19 Vice-Amiral JURIEN DE LA GRAVIERE. — *Les Voyages d'Anthony Jenkinson*.
- 20 C^{te} JEAN AXEL DE FERSEN. — *La Guerre d'Amérique (1780-1783)*.
- 21 L.-F. GILLE. — *Les Prisonniers de Cabrera*.
- 22 ALFRED DUQUET. — *La Bataille de Solferino*.
- 23 PAUL GINISTY. — *Aux Grandes Manœuvres. Notes d'un réserviste*.
- 24 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Les Français en Egypte*.
- 25 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Bonaparte en Syrie*.
- 26 SCHILLER. — *La Mort de Gustave-Adolphe*.
- 27 REIDERER. — *Le Peuple aux Tuileries. Journée du 20 juin 1792*.
- 28 JULES CÉSAR. — *La Conquête des Gaules*.
- 29 Commandant ROUSSET. — *La Victoire de Coulmiers*.
- 30 Général MATHIEU DUMAS. — *Essling et Wagram*.
- 31 EDMOND NEUKOMM. — *Sadowa d'après les carnets du prince royal de Prusse*.
- 32 MAURICE LOIR. — *L'Amiral Courbet en Extrême-Orient*.
- 33 Marquis DE VOGUÉ (*de l'Institut*). — *La Bataille de Malplaquet*.
- 34 Comte LÉON TOLSTOÏ. — *Tableaux de la Campagne de Russie (1812)*.
- 35 ALEXANDRINE DES ÉCHEROLLES. — *Un épisode du Siège de Lyon*.
- 36 AUG. THIERRY. — *La Bataille d'Hastings*.
- 37 ERNEST LOUËT. — *Pèlerinage militaire à Jérusalem (Expédition de Syrie 1860)*.
- 38 LUCIEN BONAPARTE Prince de Canino. — *La Révolution de Brumaire*.
- 39 SCHILLER. — *La fin tragique de Wallenstein*.
- 40 Général Baron DELLARD. — *La dernière Campagne de Souwarow*.
- 41 L.-A. LEPELLETER. — *Souvenirs d'un Artilleur (1733-1740)*.
- 42 Marquis de VOGUÉ (*de l'Institut*). — *La Bataille d'Oudenarde*.
- 43 L. COUAILHAC et V. FLEURY. — *La Campagne d'Austerlitz*.
- 44 TITE-LIVE. — *L'Invasion Carthaginoise*.
- 45 E. D. E. WATTIGNIES.
- 46 Commandant ROUSSET. — *Les Marins et les Corps Francs en 1870-71*.
- 47 FÉLIX BOUVIER. — *L'Invasion dans les Vosges en 1814*.
- 48 Capitaine PÉRREAU. — *Catinat et la défense du Dauphiné en 1692*.
- 49 DULAURE. — *La proscription des Girondins*.
- 50 Comte DE LANGERON. — *Souvenirs d'un Émigré : La bataille de Leipzig*.
- 51 VOLTAIRE. — *La bataille de Fontenoy*.
- 52 Général LEJEUNE. — *Iéna, Eylau et Friedland*.
- 53 Marquis de VOGUÉ (*de l'Institut*). — *La Victoire de Denain*.
- 54 Général RAPP (Aide de camp de l'Empereur). — *La Grande Armée en Russie. De Dantzig à Moscou*.
- 55 Général RAPP (Aide de camp de l'Empereur). — *La Grande Armée en Russie. La Retraite*.
- 56 Comte H. D'ÉVILLE. — *La Prise de la Smalah d'Abd el Kader*.
- 57 RACINE. — *La Guerre de Hollande*.
- 58 Le Général BOGDANOVITCH. — *L'intervention Européenne en Grèce. Bataille de Navarin*.
- 59 E. BERTRAND, lieutenant de vaisseau. — *Les Marins de la Garde*.
- 60 E. DUROC, lieutenant de vaisseau en retraite. — *La Mort héroïque du Commandant Rivière*.
- 61 HÉRODOTE. — *Les Thermopyles et Salamine*.
- 62 VOLTAIRE. — *La Bataille de Pultava et la mort de Charles XII*.

Il suffit d'indiquer le numéro des Volumes qu'on désire, sans donner le titre.

19991

M. JULES CLARETIE



M. Jules Claretie, président honoraire de la Société des gens de lettres, commandeur de la Légion d'Honneur, administrateur général de la Comédie-Française, membre de l'Académie Française, peut certes passer pour un homme heureux; mais nul ne contestera qu'il ait mérité son bonheur celui qui sut montrer un égal talent comme journaliste, comme romancier, comme auteur dramatique et comme historien.

L'existence de M. Claretie est, en effet, une existence de laborieux, et, ainsi qu'il l'a dit lui-même, la devise de Sébastien Mercier, *nulla dies sine lineâ*, est devenue, de bonne heure, la sienne.

Né à Limoges le 3 décembre 1840, il se fit remarquer par sa facilité, par son ardeur au travail, sur les bancs du collège. Il appartenait encore au lycée Bonaparte, quand il publia son premier roman. Pour obéir à la volonté paternelle, il se résigna à entrer dans une grande maison de commerce, mais son goût, d'accord avec ses aptitudes, le porta tout entier vers les lettres, et il se lança avec le bel enthousiasme de la jeunesse dans le journalisme.

Lors de la guerre de 1870, il suivit les opérations de l'armée du Rhin comme correspondant de l'*Opinion nationale* et de l'*Illustration*. Après la révolution de septembre, il fut quelque temps secrétaire de la commission des papiers des Tuileries, puis il devint membre de la commission pour l'enseignement communal, et chef du bureau des bibliothèques populaires.

Il a publié de nombreux romans dont les plus connus sont *Robert Burat*, *Les Muscadins*, *Monsieur le Ministre*, *le Prince Zilah*, etc. Au théâtre, il eut de longs et retentissants succès, notamment avec les pièces tirées de ces deux derniers ouvrages. Comme historien, son œuvre est considérable : *Les derniers Montagnards*, *Camille Desmoulins et les Dantonistes*, *la France envahie*, *la Guerre nationale*, *Paris assiégé*, et enfin *l'Histoire de la Révolution de 1870-71*.

C'est de ce volume, aujourd'hui épuisé, publié par M. Decaux, qui

sut prévoir l'accueil si favorable que ferait le public à cette œuvre vivante et sincère, que nous avons tiré les chapitres reproduits ci-après. Ils se rapportent aux tristes événements du siège de Paris, alors que la défaite de Sedan, enlevant à la France sa dernière armée (l'armée du Rhin sous les ordres du maréchal Bazaine était réduite à l'impuissance autour de Metz), amenait sous la capitale les masses ennemies.

Paris fut investi le 18 septembre 1870 et dut capituler le 28 janvier 1871. Pendant ces quatre mois, mois de tristesse, de deuil, de souffrance physique et morale, deux grands efforts furent seuls tentés pour briser le cercle de fer qui entourait la ville : le 30 novembre, lorsque les dépêches parvenues au moyen des pigeons voyageurs apportèrent la nouvelle de la victoire remportée à Coulmiers par l'armée de la Loire, sous les ordres du général d'Aurelle de Paladines, le gouvernement de la Défense nationale crut le moment propice pour essayer de percer les lignes prussiennes. La lutte dura plusieurs jours, mais resta stérile. En janvier, la famine marquait les derniers jours de la résistance. On résolut une dernière sortie qui n'aboutit qu'à un inutile massacre.

Certes, ces pages sont douloureuses, et, l'on pourrait se reprocher de faire revivre de pareils souvenirs, si elles ne renfermaient une consolation : c'est que la nation française a montré dans ces jours sombres une énergie et une union admirables et, si elle a été vaincue, elle a du moins conservé, au milieu de son malheur, le droit de lever haut la tête : le sang répandu a effacé toute honte. D'ailleurs, n'est-ce pas ici le cas de rappeler le mot si naïf et si grand à la fois de Jeanne d'Arc : « Les hommes d'armes guerroyaient, et c'est Dieu qui nous donna la victoire, » exprimant par là que l'on n'est point responsable des événements contraires. Hier, n'était-ce pas Sébastopol ? si aujourd'hui, 'est Paris ? Gardons l'espérance pour demain...

PAUL GAULOT.



Paris assiégé

PAR

Jules CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

EN NOVEMBRE

LA nouvelle de la victoire de Coulmiers avait produit à Paris l'effet qu'elle produisait en même temps dans toute la France, et il semblait qu'une ère nouvelle s'ouvrait pour notre pays. Volontiers eût-on dit au général d'Aurelle de Paladines le mot qui a été prononcé, assure-t-on, par l'empereur parlant à Bazaine, le lendemain du combat de Borny : « Vous avez rompu le charme ». Le charme rompu, il fallait, l'instinct populaire le sentait, agir enfin et profiter de la fortune, ou plutôt de l'état de mâle énergie qui avait succédé au refus d'armistice, et de l'état de confiance véritable né du succès de l'armée de la Loire. Le jour où l'Hôtel de ville avait été envahi, le 31 octobre, on avait entendu le général Trochu prononcer ces paroles que nous avons rapportées : « Et dire qu'il ne me fallait plus que quinze jours pour tout sauver ! » Ces quinze jours étaient déjà passés, et, sauf quelques petits engagements d'artillerie ou quelques expéditions hardies mais de minime importance, on n'avait eu encore à enregistrer aucun fait qui parût annoncer une action décisive.

Cette période d'attente et de préparation, pendant laquelle le gouverneur de Paris combina sa sortie de la fin de novembre, eut cependant ses héros et ses faits d'armes. Un sergent du 107^e d'infanterie, devenu célèbre depuis lors, le sergent Hoff, se faisait remarquer par une intrépidité vraiment extraordinaire. « Accompagné d'un gardemobile, disait le *rapport militaire* du 9 novembre, il s'est approché à vingt pas d'une sentinelle prussienne, l'a tuée et a tué également un soldat ennemi accouru au secours de

son camarade. Le sergent a déjà tué environ trente Prussiens, et a reçu la croix de la Légion d'honneur, en raison de ses nombreux actes de courage (1). » Le 12 novembre, au matin, le capitaine de Néverlée, officier d'ordonnance du général Ducrot, à la tête de quelques volontaires, pénétrait dans Saint-Cloud jusqu'à la place de l'Hospice, et enveloppait audacieusement une patrouille ennemie. Les Prussiens opposant une résistance énergique, cinq étaient tués sur place et le sixième ramené prisonnier, blessé de deux coups de baïonnette. De côtés et d'autres, les éclaireurs ou francs-tireurs se distinguaient ainsi par de petites expéditions, tandis qu'autour de Paris, les ouvrages avancés, les redoutes et les forts, inquiétaient de leur mieux les travaux de l'ennemi. Paris, on peut le dire, était enveloppé d'une ceinture de feux. Nuit et jour, il faisait entendre son tonnerre, et la cité qui s'endormait au bruit du canon se réveillait au même bruit. On eût dit que l'air était chargé de détonations et de salpêtre, et chaque citoyen s'était habitué à cette vie nouvelle, dure, pénible, pleine non seulement d'angoisses, mais de réelles souffrances, mais remplie aussi d'un profond sentiment d'espoir et du sentiment joyeux que donne le devoir accompli.

Paris, à ce moment, offrait un des spectacles les plus émouvants et les plus beaux qu'on puisse jamais rencontrer dans l'histoire. Quoi qu'on ait pu dire, et quelle qu'ait été ensuite la chute de tous ces vastes espoirs, à cette heure de résistance suprême, Paris, qu'on essaye de calomnier aujourd'hui, Paris fut sublime et supporta, sans se plaindre, l'accumulation de maux que lui réservait le sort. Il souffrait déjà de cette famine qui devait l'amener lentement à la capitulation. Point de vivres en assez grande abondance, et chacun forcé de conquérir, par une longue attente, par de lentes et mortelles heures de queue à la porte des boulangers et des bouchers, le peu de pain noir et de viande de cheval que distribuaient les municipalités. Les femmes, là, furent surtout admirables. Levées avant le jour, les pieds dans la boue ou la neige, elles attendaient, se pressaient devant les boulangeries, arrachaient littéralement le pain du mari et des enfants. On

1. Le sergent Hoff allait être fait prisonnier au combat du 2 décembre (à Petit-Bry), avec presque toute sa compagnie. Se débarrassant aussitôt de sa croix, de ses galons, de ses papiers, il déclara se nommer Wolff, et fut interné à Cologne dans le camp de Gramberg. Un soldat alsacien ayant eu l'imprudence de prononcer son véritable nom, les Prussiens mirent le faux Wolff au cachot ; mais le sergent Hoff, après trente jours de détention, réussit à faire croire que Wolff était bien son nom, put être remis en liberté, et, toujours sous le nom de Wolff, il rentra en France, le 10 mars 1871, après la paix. Dirigé sur Cambrai, incorporé au 3^e régiment provisoire, il fit partie de l'armée de Versailles (division Clinchant), et fut blessé à l'attaque d'une barricade, rue Saint-Lazare. Ainsi s'évanouissent les soupçons injustes qui avaient fait croire, après sa disparition, que le brave sergent Hoff était un espion Prussien.

avait distribué des cartes de boucherie où se trouvaient marqués les jours de distribution de viande. Quelquefois, au lieu de viande fraîche, on distribuait (dure déception) de la viande salée ou des harengs. La douleur alors était grande, car il faut avoir traversé ces mois cruels où l'estomac délabré réclamait des fortifiants, pour comprendre quelle influence le physique peut avoir sur le moral et quelle chose effroyable cela peut être qu'une telle ville, l'immensité de Paris réduite à d'insuffisantes rations.

Et nul ne se plaignait. Et chacun faisait son devoir, remplissait son rôle. Tandis que les compagnies de marche de la garde nationale s'équipaient pour les sorties, tandis que les compagnies sédentaires veillaient à la garde des remparts, les vétérans surveillaient ces *queues* des boucheries et des boulangeries, et faisaient l'ordre dans la rue. Des vieillards, souvent riches et habitués à une vie facile, se levaient avant l'aurore triste et glacée de ces matins de novembre, et faisaient prendre patience aux femmes grelottantes qu'ils rangeaient et laissaient circuler par deux. Partout, dans la ville assiégée, manœvraient, avec une conviction absolue, ces soldats improvisés, ces gardes nationaux dont on ne devait mettre le courage à l'épreuve que trop tard, et lorsque leur dévouement serait inutile. Les places, les squares, les carrefours, retentissaient du bruit des clairons. Parfois, au retour de quelque reconnaissance en rase campagne, lorsque les bataillons de guerre rentraient, on voyait les voitures d'ambulances qui suivaient, encore vides à cette heure, et chacun, au lieu de se sentir ému par ce triste appareil, puisait dans cette vue une confiance nouvelle.

Tels étaient l'aspect et l'esprit intérieurs de Paris. Mais ce qui ajoutait encore à la situation unique de la capitale assiégée, c'était cet isolement, cette privation de toute communication avec le monde qui faisait de Paris comme un gigantesque radeau de naufragés perdu en pleine mer. Cette ville, d'où rayonnait naguère une vie intense et capiteuse, se trouvait maintenant emprisonnée dans ses propres murailles et ne vivait que de sa vie propre. Tout son mouvement étonnant et qui suffit parfois à donner le branle à l'univers, se dépensait sur place, et jamais le nom de *cuve* que le poète des *Iambes* donna à Paris, ne lui convint mieux qu'en cette période douloureusement glorieuse.

La *cuve* bouillonnait. On y fondait des canons, on y fabriquait des essieux, des caissons, des cartouches, des obus. On y travaillait pour la France. Certes chacun, dans Paris, se croyait destiné à périr et ne s'en souciait guère. Ce qui navrait l'âme de tous, c'était l'absence de nouvelles, depuis le déchirement de la séparation dernière. Cet isolement poignant faisait de Paris quelque chose comme un géant mis au secret. Mais, de même que Paris envoyait par ballons sa parole et ses secours à la province,

de même aussi la province adressait ses nouvelles par des pigeons voyageurs qui apportaient, sous leurs ailes, dans des tubes presque imperceptibles, des milliers de dépêches imprimées en caractères microscopiques sur un papier plus léger que la pelure d'un oignon. Bientôt, grâce à cette invention superbe, chacun des défenseurs de Paris put adresser, moyennant un franc, quatre questions à ses parents ou amis de la province. Ceux-ci purent de même répondre par *oui* et par *non* : et ce fut merveilleux, ces dialogues à travers l'espace, cette science venant protester, en pleine guerre barbare, contre le blocus et la mort. Les dépêches photographiées et réduites sur une feuille de collodion étaient, à l'arrivée, projetées sur un mur par un appareil électrique grossissant, et l'invisible, l'imperceptible, était aussitôt réimprimé et distribué à tous.

Voilà qui fut superbe, voilà qui consolait de l'abaissement et de la douleur. Cette science invincible, cette industrie humaine surgissant parmi la tuerie, faisait songer à des jours meilleurs et à de plus nobles efforts pour l'humanité en travail. On a écrit l'histoire de la science durant ce long siège (1), il resterait à en écrire le poème. Poème, certes, oui, et quel vaste sujet pour une voix inspirée que ces incroyables efforts et ces plus incroyables résultats ! Quoi de plus touchant et de plus émouvant que ces bulles d'air, ces ballons, s'élevant au-dessus de la ville investie et portant au monde la conscience et comme le battement du cœur de Paris ! Quoi de plus poétique aussi que ces pigeons messagers accourant vers le navire désesparé non pas avec le rameau d'olivier de la colombe de l'Arche, mais avec la parole de guerre de la France luttant et ne voulant pas mourir ! Ils traversaient, ces pigeons, les lignes ennemies, échappant comme par miracle aux balles des fusils Dreysse et aux griffes des faucons prussiens dressés à leur donner la chasse, ils fendaient l'air glacé, s'abattaient à demi morts sur nos toits et nous tendaient, sous leurs plumes déchirées, dans un mince tuyau lié longitudinalement à une plume de la queue par trois fils, les dépêches que nous attendions haletants et que contenait un petit carré de 40 millimètres sur 30 millimètres M. Louis Blanc proposait à cette époque de placer sur les armes de la ville de Paris, au-dessus du navire à voiles blanches, un pigeon en souvenir de ces dures journées de siège.

Et les hommes intrépides, marins pour la plupart, aéronautes improvisés, qui montaient les ballons et se jetaient à l'aventure ! Qui écrira aussi leur poème ? Dans un livre fort curieux, excellent : *En ballon pendant le siège de Paris, souvenir d'un aéronaute*, par M. Gaston Tissandier, nous pouvons lire la liste de tous les

1. *La Science pendant le siège de Paris*, par Saint-Edme, 1 vol., chez Dentu.

ballons partis de Paris, presque tous arrivèrent à destination, tombèrent en France. D'autres allèrent en Allemagne, et leurs aéronautes prisonniers furent un moment menacés de mort par les autorités prussiennes, inaugurant contre toute justice un étrange *droit des gens*. Vouloir interdire l'air à l'assiégé, c'était fouetter la mer, comme le fit Xerxès. Les Prussiens tiraient sur ces ballons sans pitié. Un ballon, la *Ville-d'Orléans*, monté par M. Rolier, ingénieur, avec M. Deschamps, franc-tireur, pour passer, partit de la gare du Nord le 24 novembre à 11 h. 45 du soir et arriva, le lendemain, à une heure de l'après-midi, à 100 lieues au nord de Christiania, en Norvège. Ce voyage tient du fantastique. De Paris en Norvège, en quelques heures, c'est de la féerie. D'autres furent moins heureux. Le *Jacquard*, monté par le marin Prince, n'a pas été retrouvé. Il fut perdu en mer. Un navire anglais, en vue de Plymouth, aperçut bien un ballon qui tombait vers la mer, mais ne put le sauver. Un autre, le *Richard-Wallace*, monté par E. Lacaze, soldat, s'est perdu de même. On l'a vu près de Niort, on lui a crié de descendre, le ballon a continué à courir vers l'Océan. N'oublions pas, même dans cette histoire générale, ces deux humbles martyrs, le soldat Lacaze et le marin Prince, morts en plein Océan (après combien d'heures d'angoisse!), morts seuls dans cette immensité, la nacelle du ballon flottant sur la mer, et eux, perdus, et essayant d'apercevoir au loin une voile, essayant de dominer par leurs cris le bruit de l'Océan, le fracas des vagues qui continuent leur murmure sourd. On ne peut imaginer de plus glorieux mais de plus sombre trépas.

Au 20 novembre, l'âne et le mulet valaient de 6 à 8 francs le kilogramme ; une oie se payait de 25 à 30 francs ; une paire de lapins, 30 fr. ; le jambon, quand il s'en trouvait, 16 fr. le kilog. ; une carpe, 20 fr. ; le boisseau de pommes de terre, ramassées sous le feu des Prussiens par des maraudeurs, femmes ou enfants, 6 fr. ; un chou, 1 fr. 50 c. ; le beurre frais, 40 fr. le kilog. Et bientôt ces prix déjà exorbitants allaient augmenter dans des proportions étranges, si bien que deux mois après ils étaient devenus improbables.

On s'imagine quel sourd grondement devait animer ce malheureux Paris souffrant ainsi, et quelles passions et quelles colères s'allumaient en lui, colères qu'éteignait seulement le sentiment du devoir en face de l'ennemi. Le mot d'ordre était : « Soyons calmes, point de désunion devant les Prussiens. » Cependant des journaux de sectaires et des clubs entretenaient dans la population une défiance profonde et ce sentiment de vague soupçon qui fait que la trahison semble proche. La *Patrie en danger*, par exemple, le journal de Blanqui, tout près de dispa-

raître faute d'acheteurs, insérait dans ses colonnes des nouvelles comme celle-ci :

MINUIT

(Dépêche particulière.)

La nuit dernière, les éclaireurs Lafont ont pris quatorze pièces de canon prussiennes à Villemonble.

Dans le parc ennemi, il y avait trente-deux pièces avec des attelages. Les éclaireurs n'ont pu en emmener que quatorze.

Elles ont été conduites à Saint-Denis.

Hélas! rien n'était vrai, tout venait de l'invention du journaliste.

Ces fausses joies étaient, pour l'esprit, pour le moral de la population, aussi fatales que les renseignements plus graves donnés par la *Patrie en danger*. Dans ce dernier genre, voilà ce que publiait ce journal :

RETOUR DE NAPOLÉON III

On nous communique la note suivante, signée par un citoyen des plus honorables.

Nous la reproduisons néanmoins sous toutes réserves, mais en appelant sur elle l'attention de nos lecteurs.

« M. Théophile Haury, marchand de bœufs, 38, quai de l'Hôtel-de-Ville, s'est échappé de Versailles le 15 novembre et est arrivé à Paris le même jour, à onze heures du soir.

« Il déclare avoir vu à Versailles, dans la calèche du roi Guillaume, l'ex-empereur des Français.

« Le général Trochu a été avisé de ce fait. »

Ainsi, voilà les fables dangereuses qu'on répandait dans le peuple et qui pouvaient avoir sur les imaginations parisiennes de si terribles résultats.

EN JANVIER

Avec l'année 1871 commence l'empire d'Allemagne réédité et tiré, tout poudreux, du fond du moyen âge. Le César germanique teignait maintenant sa pourpre dans un sang nouveau.

Le bombardement des forts de Paris, commencé à la fin de décembre 1870, fut continué par les Prussiens avec une certaine intensité pendant les premiers jours de janvier 1871. Tout d'abord les projectiles ennemis ne causaient que peu de dommage sur les forts et sur les villages environnants; mais les obus devinrent, vers le 3 janvier, assez fréquents et assez bien dirigés. Sur le seul

fort de Nogent il tombait, ce jour-là, 600 obus. Le rapport officiel français sur cette journée affirme que nul effet, sauf de légers dégâts, ne fut produit par ces projectiles : un seul homme fut blessé légèrement. Ce même jour, le commandant des éclaireurs de la Seine, Poulizac, tentait en avant de Groslay une petite expédition qui réussissait ; un poste de soldats prussiens de la garde était surpris, quelques-uns de ses hommes tués et six ramenés prisonniers. L'*Avenir national* disait alors, avec raison, que c'était par des opérations semblables, si minimes qu'elles fussent, qu'on devait fatiguer, inquiéter sans cesse l'ennemi et tenir nos soldats en haleine. Le 4 janvier, Montreuil, Bondy, tous les forts de l'est étaient canonnés avec vivacité. Le fort de Nogent recevait, cette fois, plus de 1.200 obus. Bientôt ce bombardement allait redoubler d'intensité et les Prussiens même ne devaient plus se contenter de lancer leurs obus sur nos positions fortifiées, ils allaient traiter Paris comme ils avaient traité Strasbourg, Belfort et Mézières, et faire payer à la population civile la résistance des défenseurs militaires.

Issy, Vanves, Montrouge, — que le général Trochu craignait de voir bombardés dès le 15 septembre, — furent couverts d'obus dans la journée du 5 janvier. Des pièces de gros et de petit calibre faisaient feu à la fois et on recueillait sur nos positions bombardées des obus qui n'avaient pas éclaté et qui mesuraient 22 centimètres de diamètre et 55 centimètres de hauteur. Depuis le 29 décembre, les casemates du fort de Rosny étaient traversées ; de huit heures du matin à six heures du soir près de 2.000 projectiles s'étaient abattus sur l'enceinte, l'escarpe et la contrescarpe (1). Nos redoutes des Hautes-Bruyères et du Moulin-Saquet avaient en même temps leur part de projectiles, mais c'est ce jour-là que Paris allait recevoir le baptême du feu.

Les batteries prussiennes, installées au plateau de Châtillon d'un côté, au moulin d'Orgemont de l'autre, pouvaient facilement atteindre, quoi que pussent dire les optimistes, au cœur même de Paris. L'Allemagne, impatiente de voir finir la guerre et profondément irritée de la résistance de cette ville qu'elle nommait avec Guerrazzi le *Temple de la volupté*, ou encore la *Babylone moderne*, l'Allemagne avait maintes fois, avec énergie, réclamé le bombardement de Paris. On prêtait à la piété de la reine Augusta le retard apporté par les chefs allemands dans cette œuvre de destruction et de mort. M. de Bismarck avait même, paraît-il, plusieurs fois répété à des étrangers qu'il ne bombarderait point Paris et laisserait à la famine le soin d'ouvrir à l'armée allemande les portes de la ville assiégée.

Mais ce siège cruel par la disette et la faim finit par trop se

1. Hermann Robolsky. Voyez le *Siège de Paris raconté par un Prussien*.

prolonger, au gré du roi Guillaume, et, le 5 janvier au matin, Sa Majesté adressait pieusement à la reine cette dépêche, dont la dure précision fait contraste, cette fois, avec tant d'autres dépêches en apparence attendries :

Versailles, 5 janvier 1871.

Depuis neuf heures a commencé le bombardement des forts du sud de Paris, par une superbe journée d'hiver, sans vent ni neige, mais avec 9 degrés de froid.

GUILLEUME.

Ce n'était pas seulement le bombardement des forts du sud qui commençait par ce beau temps dont parlait le roi Guillaume, c'était aussi celui de Paris lui-même. Des obus tombaient, pour la première fois, le 5 janvier, dans le quartier Saint-Jacques, mais sans y porter le moindre trouble ni le moindre effroi. Que si les Prussiens avaient espéré terrifier la population par cette nouvelle rigueur, ils se trompaient étrangement. Paris bombardé demeurait insensible, ou plutôt il se montrait pour ainsi dire joyeusement fier du nouveau danger qu'il courait. Il y eut bien un moment de panique, puis la curiosité prit le dessus, et tandis que les habitants des quartiers où tombaient les obus gagnaient l'intérieur de Paris, les pauvres gens en traînant sur un haquet ou une voiture à bras leurs matelas et leurs hardes, les autres, au contraire, allaient assister, comme à un spectacle, au bombardement de Montparnasse et de Montrouge.

Paris avait reçu déjà environ 200 bombes, dont quelques-unes brisaient les pierres des tombes dans le cimetière Montparnasse. Du côté d'Auteuil, le bombardement était violent aussi, et les projectiles ennemis y faisaient des dégâts considérables. Le gouvernement voulut prévenir l'effroi qui pouvait (il le croyait du moins, mais bien à tort) s'emparer de la population; il fit afficher aussitôt la proclamation suivante :

Jeudi soir, 5 janvier. — Le bombardement de Paris est commencé!

L'ennemi ne se contente pas de tirer sur nos forts, il lance des projectiles sur nos maisons, il menace nos foyers et nos familles.

Sa violence redoublera la résolution de la cité qui veut combattre et vaincre.

Les défenseurs des forts couverts de feux incessants ne perdent rien de leur calme et sauront infliger à l'assaillant de terribles représailles.

La population de Paris accepte vaillamment cette nouvelle épreuve. L'ennemi croit l'intimider, il ne fera que rendre son élan

plus vigoureux. Elle se montrera digne de l'armée de la Loire, qui a fait reculer l'ennemi, de l'armée du Nord, qui marche à notre secours.

Vive la France! Vive la République!

Les membres du gouvernement.

Nous avons souligné dans cette proclamation tout ce qui est devenu, par la suite, ironique et triste; le gouvernement, déjà inquiet sur la conclusion de ce siège que M. Trochu appelait au début une « héroïque folie », entretenait encore des illusions qui allaient devenir, avant peu, des déceptions atrocement douloureuses. Il promettait à Paris la victoire, il menaçait l'ennemi de représailles terribles, il nous montrait Chanzy vainqueur et Faidherbe en marche vers la capitale. Sans doute il fallait bien dorer l'avenir à la population anxieuse, mais alors ne fallait-il pas en même temps, et dès ces premiers jours de bombardement, mettre à profit la colère de Paris pour tenter une opération qu'on n'essaya que quinze jours plus tard, le 19 janvier?

LES BATAILLES SOUS PARIS

CHAMPIGNY

(30 NOVEMBRE — 3 DÉCEMBRE 1870)

Autour de Paris, les troupes allemandes occupaient, à la fin de novembre, les positions suivantes : la landwehr de la garde se tenait, en partant de Louveciennes, jusqu'à Chatou sur la ligne du chemin de fer, appuyant sa droite sur le 5^e corps allemand qui tenait Bougival, la Celle-Saint-Cloud, Saint-Cloud et les hauteurs jusqu'à Sèvres et Meudon. De Meudon à Bourg-la-Reine par Clamart, Châtillon et Bagneux, était établi le

2^e corps bavarois ; le 6^e corps allemand occupait l'Hay, Chevilly et Choisy. A partir de la Seine jusqu'à Noisy-le-Grand, Paris était investi par les Wurtembergeois : Bonneuil, Noisy-le-Grand, Ormeson, Chennevières, Champigny, Villiers, étaient à eux. De Champs à Aulnay-lès-Bondy la ligne était occupée par les Saxons, tenant Gournay, Gagny, Livry. Au Bourget, à Dugny, au Blanc-Ménil, bref, d'Aunay à Épinay-Saint-Denis, la garde prussienne était cantonnée, sa droite rejoignant le 4^e corps allemand qui s'appuyait, à son tour, sur la landwher de la garde. Ainsi, partout des troupes, et le cercle d'investissement n'avait sur aucun point, une solution de continuité. En revanche, nous gardions l'avantage de pouvoir jeter en moins de temps sur un point donné le plus grand nombre de troupes, les renforts des Prussiens devant décrire, pour arriver, une circonférence autrement grande. Nous pouvions, de la sorte, espérer rompre la ligne ennemie, ou, pour mieux dire, leurs lignes, car ils avaient depuis septembre établi autour de Paris trois lignes d'ouvrages en quelque sorte concentriques et dont les derniers étaient justement les plus redoutables. Mais que ne fait-on pas, encore un coup, avec l'abnégation et la foi ?

Au lendemain du 31 octobre, le général Trochu avait enfin préparé une sortie qui devait avoir lieu, dans le principe, par la Seine, du côté de la presqu'île de Gennevilliers. De cette façon l'armée, opérant la trouée, se fût jetée du côté du Havre et de Rouen, et M. Trochu nous a appris dans son discours du 14 juin 1870 à l'Assemblée nationale que, de ce côté de Paris, l'ennemi, rassuré par la ligne défensive qui s'étend d'Argenteuil à Chatou, n'avait accumulé aucune troupe sérieuse. Cette sortie par la Normandie eût, en outre, donné cet avantage qu'en cas de réussite elle empêchait l'ennemi de se ravitailler avec les ressources normandes. Mais le général Trochu affirme que la nouvelle de la victoire de Coulmiers, ainsi qu'une dépêche de Gambetta qui annonçait l'arrivée future et certaine de l'armée de la Loire dans la forêt de Fontainebleau, le 6 décembre, cette victoire et cette dépêche obligèrent Trochu à modifier son plan. N'avait-il pas écrit d'ailleurs à Gambetta : « Frappez où vous voudrez et l'on vous ouvrira. » Gambetta et l'armée de la Loire frappaient du côté de Fontainebleau. Trochu se mit en devoir de lui ouvrir de ce côté.

La fin du mois de novembre s'était passée à préparer cette sortie décisive, et il faut reconnaître que l'armée avait été mise sur un excellent pied. Paris eut confiance lorsqu'il vit défiler par la rue de Rivoli et les quais, le dimanche 27 novembre, ces longues files de caissons, de canons, de mulets chargés de bagages, et que précédaient ou suivaient des soldats à l'air résolu, fantassins, mobiles, soldats du génie, fusiliers marins, etc. Le lendemain, la ville trouvait affichée sur ses murailles les proclamations

suivantes qui produisirent un effet admirable et dont la troisième, celle du général Ducrot, provoqua littéralement l'enthousiasme :

Le gouvernement de la défense nationale à la population de Paris.

CITOYENS,

L'effort que réclamaient l'honneur et le salut de la France est engagé.

Vous l'attendiez avec une patriotique impatience que vos chefs militaires avaient peine à modérer. Décidés comme vous à débarrasser l'ennemi des lignes où il se retranche, et à courir au-devant de vos frères des départements, ils avaient le devoir de préparer de puissants moyens d'attaque. Ils les ont réunis; maintenant, ils combattent; nos cœurs sont avec eux. Tous, nous sommes prêts à les suivre, et, comme eux, à verser notre sang pour la délivrance de la patrie.

A cette heure suprême où ils exposent noblement leur vie, nous leur devons le concours de notre constance et de notre vertu civique. Quelle que soit la violence des émotions qui nous agitent, ayons le courage de demeurer calmes. Quiconque fomenterait le moindre trouble dans la cité trahirait la cause de ses défenseurs et servirait celle de la Prusse. De même que l'armée ne peut vaincre que par la discipline, nous ne pouvons résister que par l'union et l'ordre.

Nous comptons sur le succès, nous ne nous laisserions abattre par aucun revers.

Cherchons surtout notre force dans l'inébranlable résolution d'étouffer, comme un germe de mort honteuse, tout ferment de discorde civile. Vive la France! Vive la République!

Les membres du gouvernement :

JULES FAVRE, vice-président du gouvernement.

EMMANUEL ARAGO, JULES FERRY, GARNIER-PAGÈS, EUGÈNE PELLETAN,
ERNEST PICARD, JULES SIMON.

Les ministres :

Général LE FLO, DORIAN, J. MAGNIN.

Les secrétaires du gouvernement :

ANDRÉ LAVERTUJON, F. HÉROLD, A. DRÉO, DURIER.

Paris, 28 novembre 1870.

CITOYENS DE PARIS,

SOLDATS DE LA GARDE NATIONALE ET DE L'ARMÉE,

La politique d'envahissement et de conquête entend achever son œuvre. Elle introduit en Europe et prétend fonder en France le droit de la force. L'Europe peut subir cet outrage en silence, mais la France veut combattre, et nos frères nous appellent au dehors pour la lutte suprême.

Après tant de sang versé, le sang va couler de nouveau. Que la responsabilité en retombe sur ceux dont la détestable ambition foule aux pieds les lois de la civilisation moderne et de la justice. Mettant notre confiance en Dieu, marchons en avant pour la patrie.

Paris, 28 novembre 1870.

Le gouverneur de Paris,
Général TROCHU.

Proclamation du général Ducrot.

SOLDATS DE LA 2^e ARMÉE DE PARIS!

Le moment est venu de rompre le cercle de fer qui nous enserme depuis trop longtemps et menace de nous étouffer dans une lente et douloureuse agonie! A vous est dévolu l'honneur de tenter cette grande entreprise : vous vous en montrerez dignes, j'en ai la certitude.

Sans doute, nos débuts seront difficiles; nous aurons à surmonter de sérieux obstacles; il faut les envisager avec calme et résolution, sans exagération comme sans faiblesse.

La vérité, la voici : dès nos premiers pas, touchant nos avant-postes, nous trouverons d'implacables ennemis, rendus audacieux et confiants par de trop nombreux succès. Il y aura donc là à faire un vigoureux effort, mais il n'est pas au-dessus de vos forces : pour préparer votre action, la prévoyance de celui qui nous commande en chef a accumulé plus de 400 bouches à feu, dont deux tiers au moins du plus gros calibre; aucun obstacle matériel ne saurait y résister, et, pour vous élancer dans cette trouée, vous serez plus de 150.000, tous bien armés, bien équipés, abondamment pourvus de munitions, et j'en ai l'espoir, tous animés d'une ardeur irrésistible.

Vainqueurs dans cette première période de la lutte, votre succès est assuré, car l'ennemi a envoyé sur les bords de la Loire ses plus nombreux et ses meilleurs soldats; les efforts héroïques et heureux de nos frères les y retiennent.

Courage donc et confiance! Songez que, dans cette lutte suprême, nous combattons pour notre honneur, pour notre liberté, pour

le salut de notre chère et malheureuse patrie, et, si ce mobile n'est pas suffisant pour enflammer vos cœurs, pensez à vos champs dévastés, à vos familles ruinées, à vos sœurs, à vos femmes, à vos mères désolées !

Puisse cette pensée vous faire partager la soif de vengeance, la sourde rage qui m'animent, et vous inspirer le mépris du danger.

Pour moi, j'y suis bien résolu, j'en fais le serment devant vous, devant la nation tout entière : je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux ; vous pourrez me voir tomber, mais vous ne me verrez pas reculer. Alors, ne vous arrêtez pas, mais vengez-moi.

En avant donc ! en avant, et que Dieu nous protège !

Paris, le 28 novembre 1870.

Le général en chef de la 2^e armée de Paris,

DUCROT.

On s'imagine ce que ce mâle et fier langage dut faire passer d'énergie dans le cœur des soldats. Depuis, ces mots qu'on trouva sublimes alors « mort ou victorieux » ont été durement retournés, comme une ironie, contre le général Ducrot ; mais alors ils retentirent comme un présage et un prélude de victoire. Cette proclamation, lue aux soldats, à la flamme des torches, en pleine campagne, les rendit plus sûrs d'eux-mêmes et en quelque sorte certains de vaincre. Le général Ducrot avait retrouvé, pour écrire cette page durable (et malheureusement bientôt démentie par les faits), l'accent de furieuse énergie qui lui dictait les lettres patriotiques qu'on a pu lire dans les *Papiers des Tuileries*. Violent, intrépide, plus semblable à Murat qu'à de Moltke, sabreur acharné plutôt que tacticien, le général Ducrot avait plus que tous les autres généraux peut-être la haine profonde et tenace du Prussien. Il haïssait cette Allemagne dont il avait pu, étant commandant de place à Strasbourg, deviner les projets et détester l'insolente ambition. Peu certain de vaincre, il était au moins avide de combattre, et nous allons le voir, durant ces journées de bataille, se multiplier, s'exposer et offrir sa haute taille et son athlétique carrure aux coups de l'ennemi.

Le soir du 28 novembre, les opérations projetées commençaient par une diversion dans la presqu'île de Gennevilliers. De nombreuses batteries de mortiers, de fusées et d'artillerie, établies à proximité des points d'Argenteuil et de Bezons jetaient par leur feu, ouvert à six heures du soir, le trouble dans ces positions que l'ennemi occupait fortement. L'incendie se développait sur plusieurs points ; le feu, commencé avec une grande intensité pendant une partie de la soirée, reprenait à minuit, et nos troupes se logeaient dans l'île de Marante et au Pont-aux-Anglais, où elles établissaient des retranchements.

Au lever du jour, une forte reconnaissance avait été faite sur les positions de Buzenval et sur les hauteurs de Boispréau.

Du côté du sud, le général Vinoy, appuyé par une artillerie considérable, faisait un mouvement en avant contre l'Hay, Thiais et la Gare-aux-Bœufs de Choisy-le-Roi. L'affaire était vive. La garde nationale, la garde mobile et la troupe combattaient côte à côte.

Le 106^e et le 116^e bataillons de la garde nationale, commandants Ibos et Langlois, aidés de nos marins, prenaient possession de la Gare-aux-Bœufs, avec un entrain et une bravoure admirables et revenaient, sous le feu des forts, ramenant des prisonniers.

L'attaque contre l'Hay et Thiais avait pour but de faire croire aux Prussiens que l'objectif de l'armée française était de s'emparer de Choisy-le-Roi; de cette façon, on faisait se concentrer l'ennemi sur ce point, tandis qu'à Nogent, on pouvait passer la Marne presque sans combat ou du moins avec plus de facilité. Malheureusement l'opération, d'une audace très heureuse, ne réussit point à cause d'une crue subite des eaux, dit la rumeur publique, mais, en réalité parce que les ponts de bateaux, qui devaient être jetés sur la Marne dans la nuit du 28 au 29 entre la presqu'île de Joinville et Nogent-sur-Marne, n'étaient pas tous prêts. Conçoit-on ce manque de précautions et était-il donc écrit que, jusqu'à la fin, nos chefs supérieurs commettraient les mêmes erreurs, retomberaient fatalement dans les mêmes fautes?

Il fallut ajourner l'attaque jusqu'au lendemain, si bien que l'ennemi eut vingt-quatre heures pour préparer sa défense avec la certitude d'être attaqué dans la presqu'île de Joinville-le-Pont, puisqu'il voyait les troupes se masser dans le champ de manœuvres de Vincennes et qu'il avait pu entendre toute la nuit les trains de chemins de fer de ceinture et le bruit de l'artillerie défilant sur les routes (1).

Le mercredi, 30 novembre, par un temps clair, sous un ciel limpide, l'action s'engagea dès le matin. Les deux premières divisions, Blanchard et Renault, passèrent les ponts et chassèrent l'ennemi jusqu'aux premières pentes du Champigny, tandis que la redoute de la Faisanderie et les batteries établies près de la boucle de la Marne, envoyaient leurs obus dans les lignes allemandes. En même temps, la division Susbienne traversait Créteil et gravissait les coteaux de Mesly et de Mont-Mesly. Ce fut à des Wurtembergeois, bientôt soutenus par des Saxons et des Prussiens, que se heurtèrent nos premières troupes. L'ennemi, plus faible en nombre d'ailleurs, à ce moment de la journée, céda bientôt. La division Susbienne avait emporté Mont-Mesly, lorsque le général wurtembergeois, arrivant avec ses troupes, appuyées

1. Viollet-le-Duc, *Mémoire sur la défense de Paris*, p. 28.

par la brigade du Trossel, du 2^e corps allemand, contraignit nos soldats à abandonner leur conquête. Ces colonnes allemandes, agitant avec des hourras leurs fusils au-dessus de leurs têtes, avaient décontenancé les mobiles de la Vendée et de l'Ain qui se replièrent alors sur Créteil sous le feu de la redoute de Gravelle, entraînant avec eux les soldats du 42^e. Les mobiles avaient perdu la plupart de leurs chefs et le général Ladreit de la Charrière était tombé, à trente mètres des Prussiens, en criant : En avant ! Ancien soldat d'Afrique et d'Italie, le héros de Ponte di Magenta et de la Casa Nuova était sorti du cadre de réserve pour combattre devant Paris. On l'a vu, à Châtillon, le 19 septembre, essayer de rétablir le combat sous les projectiles ennemis. A Mont-Mesly, il tenait son képi au bout de son sabre, lorsqu'une balle lui brisa la main droite ; une seconde balle allait lui fracasser la cuisse gauche, et le général Ladreit de la Charrière devait mourir trois jours après en prononçant cette parole sublime :

« Si nous avons une armée qui sait mourir, la France est sauvée ! »

Pour lui, il donnait l'exemple. Il mourait de la mort du brave.

Tandis que la division Susbielle abandonnait Mont-Mesly, les Allemands, attaqués à Champigny et à Villiers, supportaient difficilement le choc de nos soldats.

Les hauteurs de Villiers, de Cœuilly et de Chennevières où les Allemands, repoussés, nous attendaient, étaient cependant dures à enlever. Ces positions dominant, sur ces coteaux boisés, la plaine et les villages étagés au versant, Bry-sur-Marne et Champigny. Neuilly-sur-Marne et le village de Bry avaient été emportés par nos troupes. A Bry-sur-Marne, un combat acharné nous livrait, maison par maison, le terrain, et les zouaves, se montrant cette fois à la hauteur de leur réputation, allaient effacer le souvenir de Châtillon en luttant avec une bravoure admirable sur les coteaux et dans les vignes. En même temps, Champigny était enlevé et nous eussions pu, maîtres de la plaine, rejoindre par Cœuilly et Chennevières la division Susbielle qui formait notre droite si son mouvement de recul n'avait laissé Mont-Mesly, et avec Mont-Mesly, la route de Versailles entre les mains des Allemands.

Vers trois heures de l'après-midi, les artilleurs de la division Susbielle reprenaient position dans la plaine, les mobiles se reformaient à la lisière du bois de Vincennes, tandis que sur les coteaux de la Marne la fusillade et la canonnade, effroyablement nourries, continuaient leur œuvre. On apercevait postées, massées derrière les haies, nos troupes, le chassepot armé, tandis que nos canons, gagnant du terrain après chaque décharge, les artilleurs, poussant eux-mêmes les pièces, balayaient devant eux

l'ennemi. Les mitrailleuses firent de l'ennemi un assez grand carnage. Des fumées blanches, rayées d'éclairs de flamme, sortaient de ces taillis où, furieuse, s'agitait la rouge tuerie.

Pied à pied, on emportait, on enlevait ces coteaux couverts de vignes aux pampres racornis, et où pendaient encore quelques grappes à demi gelées que cueillaient nos soldats tout en combattant. On arrachait lambeau par lambeau à l'ennemi cette terre française rougie de sang. On gagnait du terrain de minute en minute, lorsque vers quatre heures et demie, au moment où nos bataillons arrivèrent sous les murs du parc de Villiers dont les Prussiens avaient fait une redoute, lorsque les mobiles et la troupe attaquèrent en face la première maison blanche de Cœuilly, à droite de la route, sur la hauteur, et se portèrent à l'entrée de Chennevières, une fusillade tellement furieuse, écrasante, improbable, éclata sur ces crêtes comme une traînée de poudre qui s'enflamme, un feu tellement meurtrier nous accueillit, qu'il fallut laisser aux Prussiens l'asile fortifié qu'ils venaient de choisir pour éviter nos baïonnettes et nos boulets. D'ailleurs, la nuit venait, cette nuit rapide des jours de novembre. Le soleil se couchait, et sanglant, derrière Châtillon, rougissant de ses derniers reflets les coteaux pleins de morts, incendiait de ses rayons les vitres brisées des logis et enveloppait comme d'une caresse mélancolique la Marne où passaient, arborant le drapeau blanc à croix écarlate, les bateaux-mouches chargés de blessés.

La lutte avait été ardente, et un soldat allemand, dont nous donnons plus loin le récit, publié par le *Mercure de Souabe*, ne craint point de comparer ce combat de Villiers et cette attaque de Cœuilly à la bataille de Gravelotte. « Nos pertes, dit-il, sont épouvantables. » Près de Chennevières était tombé, blessé à mort, l'intrépide général Renault, celui que sa bravoure avait fait surnommer en Afrique Renault l'*arrière-garde*.

Pendant que se livrait cette bataille sur la Marne, la brigade Lavoignet, soutenue par la division de la cavalerie Bertin de Vaux, s'avancait, pour faire diversion, dans la presqu'île de Gennevilliers, occupait Drancy et pénétrait jusqu'à Groslay. Dans l'après-midi, la brigade Henrion, malgré les canons ennemis, s'emparait du village d'Épinay que l'ennemi avait fortifié, et cette prise d'Épinay devait faire croire à M. Gambetta que l'armée de Paris avait forcé les lignes ennemies jusqu'à *Épinay-sur-Orge*. A Épinay, le 133^e, deux compagnies de matelots fusiliers et les 1^{er}, 2^e et 10^e bataillons de mobiles de la Seine faisaient des prodiges de valeur et ramenaient soixante prisonniers, des munitions et deux pièces nouveau modèle qui n'étaient, je crois, que deux fusils de rempart. Le commandant Sillard, du 1^{er} mobiles de la Seine, un diplomate devenu soldat, recevait à Épinay trois blessures et devait en mourir glorieusement.

Du côté de la Marne, on passa la nuit à Bry et à Champigny, dans les maisons dont l'ennemi avait fait son logis. Devant nos avant-postes, on creusait une tranchée qui permettrait, croyait-on, d'arrêter un retour offensif de l'ennemi. En se retirant de Champigny, les Saxons, qui l'occupaient, et qui jusqu'alors avaient respecté les meubles et les tableaux, s'était mis à tout briser. Dans le froid glacial, sous une lune pâle et frileuse, nos troupes, blotties le long des maisons, campées dans la plaine, se réchauffant au feu des arbres coupés, abritées sous les branches sèches des gourbis, attendaient le lendemain, tandis que sur la terre dure ceux des blessés qu'on ne relevait point se tordaient, la gelée mordant leurs plaies vives.

La journée du lendemain se passa sans combats. On peut s'en étonner, mais M. Rüstow, dans son histoire de la *Guerre des frontières du Rhin* en donne l'explication en mettant ce retard au compte de la réorganisation immédiate que réclament, après un tel combat, des troupes improvisées comme l'étaient les troupes françaises. Il n'en est pas moins vrai que nous attendîmes un peu bien patiemment l'attaque de l'ennemi qui, après avoir massé sous le commandement du général Fransecky des forces considérables entre la Seine et la Marne, sur la ligne de Villeneuve à Champs, résolut de rejeter le 2 décembre l'armée de Ducrot sur la rive droite de la Marne.

Vers sept heures du matin, le 2 décembre, par un froid très vif, les Saxons marchèrent sur Bry tandis que les Wurtembergeois attaquaient rapidement Champigny. Nos troupes avaient passé la journée du 1^{er} à enterrer les morts, à se fortifier dans Champigny, elles se croyaient à l'abri d'un coup de main et furent tout d'abord surprises. Tandis que les mobiles se retiraient avec quelque désordre vers la plaine, quelques compagnies du 35^e défendaient le terrain avec un magnifique acharnement et permettaient aux renforts d'arriver bientôt. Une autre colonne allemande, sortant des bois de Villiers, essayait, au même moment, de repousser nos troupes sur Bry et de les précipiter dans la Marne. De ce côté, l'ennemi nous avait repris déjà une redoute chèrement disputée et achetée l'ayant-veille à prix de sang. Nos troupes, devant cette trombe humaine, pliaient. Mais le général Ducrot, dont les chevaux demeuraient bridés et sellés depuis la veille, accourait bientôt au galop. Trochu arrivait, l'artillerie du plateau d'Avron qu'on occupait depuis deux jours tonnait, formidable, écrasant l'ennemi. On avait devant soi, disait le général Trochu lui-même après l'action, cent mille hommes, accourus de Versailles, portés en masse sur ces coteaux, cent mille Prussiens, Bavares et Saxons, que nos canons, encore une fois, et l'irrésistible élan de nos jeunes troupes forcèrent à reculer. Échelonnés le long de la Marne, campés, les fusils en faisceaux, le pain de munition

planté dans la baïonnette, l'aspect solide et résolu, des bataillons de gardes nationaux, frémissants d'impatience, écoutaient le canon et demandaient à marcher.

A quatre heures, l'ennemi était repoussé et battu, forcé à se retrancher de nouveau. On mettait à profit l'expérience, on crénelait aussitôt Champigny, dont on n'avait, il est vrai, emporté, repris maison par maison et barricade par barricade que la moitié; les prisonniers saxons disaient que 130.000 Prussiens se massaient, à cette heure, dans les bois de Cœuilly. On donna ordre à nos troupes d'allumer de grands feux pour faire croire à l'ennemi que nos forces étaient plus considérables encore. Le général Trochu, l'air heureux du résultat de la journée, de cette lutte héroïquement soutenue, passait à cheval, suivi de son état-major, salué par les troupes, dans la plaine qui fait face à Joinville. Ducrot, atteint au cou par un éclat d'obus, contusionné mais non blessé, prenait un peu de repos, dans son logis de Poulangis, près du pont de Joinville. Il n'était point mort, mais il avait repoussé l'ennemi et on l'avait vu, au premier rang, poussant son cheval vers les Allemands, briser son épée dans la poitrine d'un soldat saxon. Ce fait peu connu mais authentique prouve que si le général ne mourut pas, il fit tout du moins pour mourir. Nous pouvons lui rendre cette justice au point de vue militaire, nous aurons plus tard assez de réserves à faire sur son rôle politique. A ses côtés était mort un de ses officiers d'ordonnance, M. de Néverlée, l'intrépide capitaine qui enlevait une patrouille prussienne jusque dans Saint-Cloud.

Nous avons à déplorer aussi la perte du commandant des éclaireurs parisiens, M. Franchetti qui, riche, heureux, avait repris l'épée dont il se servit en Italie et qui, emporté du champ de bataille, allait expirer bientôt en laissant un nom à jamais illustre et honoré.

Le soir de cette journée glorieuse, le général Trochu faisait publier ces deux dépêches :

Gouverneur au général Schmitz.

2 décembre 1870, 1 h. 45 m. soir.

Plateau entre Champigny et Villiers, 1 h. 1/4.

Attaqués ce matin par des forces énormes à la pointe du jour, nous sommes au combat depuis plus de sept heures. Au moment où je vous écris, l'ennemi, placé sur toute la ligne, nous cède encore une fois les hauteurs. Parcourant nos lignes de tirailleurs de Champigny jusqu'à Bry, j'ai recueilli l'honneur et l'indicible joie des acclamations des troupes soumises au feu le plus violent.

Nous aurons sans doute des retours offensifs, et cette seconde

bataille durera, comme la première, toute une journée. Je ne sais quel avenir est réservé à ces généreux efforts des troupes de la République, mais je leur dois cette justice qu'au milieu de épreuves de toutes sortes, elles ont bien mérité du pays. J'ajoute que c'est au général Ducrot qu'appartient l'honneur de ces deux journées.

Général TROCHU.

Gouverneur à général Schmitz, pour le gouvernement.

Je reviens à mon logis du fort, à cinq heures, très fatigué et très content. Cette deuxième grande bataille est beaucoup plus décisive que la précédente. L'ennemi nous a attaqués au réveil avec des réserves et des troupes fraîches; nous ne pouvions lui offrir que les adversaires de l'avant-veille, fatigués, avec un matériel incomplet, et glacés par des nuits d'hiver qu'ils ont passées sans couvertures; car, pour nous alléger nous avons dû les laisser à Paris.

Mais l'étonnante ardeur des troupes a suppléé à tout; nous avons combattu trois heures pour conserver nos positions et cinq heures pour enlever celles de l'ennemi, nous couchons. Voilà le bilan de cette dure et belle journée. Beaucoup ne reverront pas leurs foyers; mais ces morts regrettés ont fait à la jeune République de 1870 une page glorieuse dans l'histoire militaire du pays.

Général TROCHU.

A son tour, le gouvernement de la défense nationale adressait la lettre suivante au général Trochu :

Général et bien cher président,

Depuis trois jours nous sommes avec vous par la pensée sur ce champ de bataille glorieux où se décident les destinées de la patrie. Nous voudrions partager vos dangers en vous laissant cette gloire qui vous appartient bien d'avoir préparé et d'assurer maintenant par votre noble dévouement le succès de notre vaillante armée.

Nul mieux que vous n'a le droit d'en être fier, nul ne peut plus dignement en faire l'éloge; vous n'oubliez que vous-même, mais vous ne pouvez vous dérober à l'acclamation de vos compagnons d'armes électrisés par votre exemple.

Il nous eût été doux d'y joindre les nôtres; permettez-nous au moins de vous exprimer tout ce que notre cœur contient pour vous de gratitude et d'affection. Dites au brave général Ducrot, à vos officiers si dévoués, à vos vaillants soldats que nous les admirons. La France républicaine reconnaît en eux l'héroïsme noble

et pur qui déjà l'a sauvée. Elle sait maintenant qu'elle peut mettre en eux et en vous l'espoir de son salut.

Nous, vos collègues, initiés à vos pensées, nous saluons avec joie ces belles et grandes journées où vous vous êtes révélé tout entier, et qui, nous en avons la conviction profonde, sont le commencement de notre délivrance.

Agrérez, etc.

JULES FAVRE, GARNIER-PAGÈS, JULES SIMON, EUGÈNE PELLETAN,
EMMANUEL ARAGO, JULES FERRY, ERNEST PICARD.

Le gouverneur de Paris avait raison de dire mélancoliquement qu'il ne savait quel avenir était réservé à ces généreux efforts des troupes. Partis sans couvertures pour être plus agiles, après avoir passé dans le froid la journée du 1^{er} décembre et la nuit du 1^{er} au 2, il fallut que ces soldats supportassent l'horrible et dure gelée de la nuit du 2 au 3 décembre. Cette nuit fut cruelle. La bise coupait les visages, prenait les hommes aux doigts et aux oreilles. On ne pouvait demeurer là, sans abri, dans un pays dévasté.

La retraite avait déjà commencé dans la nuit, des mobiles ayant été dirigés sur le fort de Nogent. L'ordre officiel fut donné par le général Trochu dans la journée du 3. Ainsi, on repassait la Marne. On était vaincu après deux jours de victoires. On campait dans le bois de Vincennes après avoir campé devant l'ennemi. On reculait. Quel écroulement ! Le général Ducrot adressait aux troupes de la 2^e armée l'ordre suivant :

Vincennes, 4 décembre 1870.

Soldats,

Après deux journées de glorieux combats, je vous ai fait repasser la Marne parce que j'étais convaincu que de nouveaux efforts, dans une direction où l'ennemi avait eu le temps de concentrer toutes ses forces et de préparer tous ses moyens d'action seraient stériles.

En nous obtenant dans cette voie, je sacrifierais inutilement des milliers de braves, et, loin de servir l'œuvre de la délivrance, je la compromettais sérieusement ; je pouvais même vous conduire à un désastre irréparable.

Mais, vous l'avez compris, la lutte n'est suspendue que pour un instant ; nous allons la reprendre avec résolution ; soyez donc prêts, complétez en toute hâte vos munitions, vos vivres, et surtout élevez vos cœurs à la hauteur des sacrifices qu'exige la sainte cause pour laquelle nous ne devons pas hésiter à donner notre vie.

Le général en chef de la 2^e armée,
A. DUCROT.

Vaines consolations ! Tous les efforts avaient donc échoué ? L'armée française avait perdu 6.030 hommes dont 414 officiers (environ un officier pour 14 hommes), les Allemands avaient éprouvé des pertes plus considérables encore ; 10.000 cadavres des deux races allaient reposer dans cette terre gelée, et rien n'était changé dans le sort de Paris. Le blocus continuait. Le général Ducrot rentrait vivant et vainement victorieux. Tout d'abord Paris ne put croire que c'en était fait de son grand espoir ; il ne douta pas que les opérations militaires ne fussent continuées sur un autre point. Sans doute l'attaque vers Champigny n'était qu'une feinte. On allait se battre ailleurs bientôt, et les assiégés, ne doutant pas que l'armée de la Loire ne fût proche, continuaient à attendre fermement l'arrivée prochaine des soldats d'Aurelle de Paladines

BUZENVAL

(19-20 JANVIER 1871)

Le 18 janvier, Paris tout entier était sur le qui-vive, empli des appels du clairon et du tambour. La veille, un adjoint de la mairie du troisième arrondissement, M. Cléray, était parti en ballon pour aller porter à Gambetta la nouvelle de cette sortie. La place de l'Hôtel-de-Ville fourmillait de baïonnettes. Les régiments se massaient, sac au dos, portant leurs vivres de campagne, chantant un air alors populaire dans Paris, et dont le refrain était celui-ci : *A deux sous tout le paquet !* Cette foule gaie, résolue, heureuse, sûre de vaincre, monta allègrement l'avenue des Champs-Élysées. Ces régiments de garde nationale devaient agir de concert avec un régiment de ligne, et, de la sorte faire brigade avec les soldats. Ces bataillons, avec leurs capotes taillées dans tous les draps trouvés à Paris, bleu de ciel, noirs, gris ou verts, avaient à la fois un aspect singulier, multicolore et vraiment martial. La garde nationale, on peut le dire sans forfanterie, n'avait qu'une âme ce jour-là et un désir, celui de vaincre. Chacun de ces braves gens avait fait, en partant, le sacrifice de sa vie.

Le gouvernement de la défense nationale adressait le matin du 19 janvier la proclamation suivante aux habitants de Paris :

Citoyens,

L'ennemi tue nos femmes et nos enfants ; il nous bombarde jour et nuit ; il couvre d'obus nos hôpitaux. Un cri : Aux armes ! est sorti de toutes les poitrines.

Ceux d'entre nous qui peuvent donner leur vie sur le champ de bataille marcheront à l'ennemi ; ceux qui restent, jaloux de se montrer dignes de l'héroïsme de leurs frères, accepteront au besoin les plus durs sacrifices comme un autre moyen de se dévouer pour la patrie.

Souffrir et mourir, s'il le faut, mais vaincre.

Vive la République !

Les membres du gouvernement.

La sortie qu'on allait tenter, cette fois, avait pour objectif Versailles. Les cent mille hommes qui y prendraient part seraient divisés en trois corps, le général Ducrot, commandant l'aile droite, le général de Bellemare guidant le centre, et le général Vinoy l'aile gauche. Les trois corps, enveloppant les positions prussiennes de Montretout à Longboyau, devaient à la fois repousser et enserrer l'ennemi. Le général Trochu, prenant le commandement en chef de l'armée active, investissait pour la circonstance le général Le Flô, ministre de la guerre, du gouvernement de Paris.

Dans la nuit du 18 au 19 janvier, les troupes étaient massées, les unes au rond-point des Bergères, les autres au bas du Mont-Valérien, attendant, dans cette glaise détrempée qui alourdissait la marche en se collant aux talons, le signal d'attaque que devaient donner des fusées tirées du haut du fort. Le bruit de l'artillerie, le bourdonnement des gardes nationaux devaient avoir, ce semble, averti les Prussiens, déjà à demi instruits par la fermeture des portes, qu'une attaque se préparait. M. de Bismarck, parlant des gardes nationaux, a dit depuis à M. Jules Favre dans les entr'actes des conférences relatives à la paix : « Oh ! ce sont des combattants très braves, *très crânes* (textuel). Mais quand ils vont au feu, ils sont si heureux d'y aller, qu'ils nous en préviennent une heure d'avance. » Ce n'est point d'ailleurs la joie bruyante des gardes nationaux qui donna à l'ennemi le temps de se mettre sur ses gardes. Un inqualifiable retard ne permit de commencer qu'à huit heures du matin une action qui devait être entamée déjà à six heures, avant le jour. Nous pouvions avoir, avant l'aurore, enfoncé les premières lignes ennemies, mais la rencontre des équipages d'artillerie, empêchait l'infanterie, déjà alourdie par le terrain défoncé de marcher rapidement. Sur la droite, le corps de Ducrot, d'abord arrêté par d'autres colonnes françaises, allait être canonné par des batteries du 4^e corps allemand, établies dans la presqu'île d'Argenteuil. La malechance ou l'incurie nous poursuivit ainsi jusqu'à la fin de la campagne.

Nous avons expliqué, tout à l'heure, brièvement, le plan qui avait présidé à cette attaque des positions allemandes. L'armée

était partagée en trois colonnes principales, composées de troupes de ligne, garde mobile et de garde nationale mobilisée incorporée, ainsi que nous l'avons dit, dans les brigades. Celle de gauche, sous les ordres du général Vinoy, devait enlever la redoute de Montretout, les maisons de Béarn, Pozzo di Borgo, Armengaud et Zimmermann. Celle du centre (général de Bellemare), avait pour objectif la partie est du plateau de la Bergerie, et devait, par conséquent, aborder de front l'attaque du mur de Buzenval, où la dynamite devait nous ouvrir des brèches. La colonne de droite, commandée par le général Ducrot, devait opérer sur la partie ouest du parc de Buzenval, en même temps qu'elle devait attaquer Longboyau, pour se porter sur le haras Lupin.

Toutes les voies de communication ayant accès dans la presqu'île de Gennevilliers, y compris les chemins de fer, avaient été employées pour la concentration de ces forces considérables, concentration difficile, allait dire bientôt le général Trochu, et comme l'attaque devait avoir lieu dès le matin, la droite, qui avait un chemin extrêmement long (12 kilomètres) à parcourir au milieu de la nuit, sur une voie ferrée qui se trouva obstruée, et sur une route qu'occupait une colonne d'artillerie égarée, ne put parvenir à son point de réunion qu'après l'attaque commencée à gauche et au centre.

Bellemare et Vinoy étaient entrés en action dès huit heures du matin. Les gardes nationaux, avec un ordre admirable, s'ébranlant au cri de « *Vive la République !* » montèrent à travers les échaldas que faisaient sauter les balles, et dans la terre détrempée, ceux de Vinoy vers la redoute de Montretout, ceux de Bellemare vers le long mur blanc du parc de Buzenval, où les Prussiens attendaient, derrière les arbres. Cet élan fut superbe. On montait sous les balles la côte rapide. On tombait. On mourait.

A onze heures du matin, la redoute de Montretout et les maisons indiquées plus haut avaient été conquises sur l'ennemi, qui laissait entre nos mains soixante prisonniers. Le général de Bellemare était parvenu sur la crête de la Bergerie, après s'être emparé de la maison dite du curé, mais, en attendant que sa droite fût appuyée, il dut employer une partie de sa réserve pour se maintenir sur les positions dont il s'était emparé. Les hommes demeuraient là, solides au feu, tiraillant, faisant feu *au juger* dans ces bois d'où sortait la mort et tirant sur la fumée qui montait derrière les branches sèches.

Pendant ce temps, la colonne du général Ducrot entra en ligne. Sa droite, établie à Reuil, fut canonnée, nous l'avons dit, de l'autre côté de la Seine par des batteries formidables contre-battues par l'artillerie qu'elle avait à sa disposition et par le Mont-Valérien.

L'action s'engagea vivement à onze heures sur la porte de Longboyau, où l'avant-garde rencontra une résistance acharnée, en arrière de murs et de maisons crénelés qui bordent le parc. Plusieurs fois de suite, le général Ducrot ramena à l'attaque les troupes de ligne et la garde nationale, sans pouvoir gagner du terrain de ce côté.

Les premières dépêches parvenues à Paris, et affichées aux mairies vers trois heures, donnaient ainsi les nouvelles de la journée jusqu'à l'heure où nous sommes arrivés :

Mont-Valérien, 19 janvier, 10 h. 40 matin.

*Gouverneur au ministre de la guerre et au
général Schmitz, au Louvre.*

Concentration très difficile et laborieuse pendant une nuit obscure.

Retard de deux heures de la colonne de droite. Sa tête arrive en ligne en ce moment. Maison-Béarn, Armengaud et Pozzodi-Borgo occupés immédiatement.

Long et vif combat autour de la redoute de Montretout; nous en sommes maîtres.

La colonne Bellemare a occupé la maison du curé et pénétré par brèche dans le parc de Buzenval. Elle tient le point 112, le plateau 155, le château et les hauteurs de Buzenval. Elle va attaquer la maison Craon.

La colonne de droite (général Ducrot) soutient, vers les hauteurs de la Jonchère, un fier combat de mousqueterie. Tout va bien jusqu'à présent.

Mont-Valérien, 19 janvier, 10 h. 39 matin.

Officier d'ordonnance au ministre de la guerre.

Mont-Valérien, 10 h. 32.

Montretout occupé par nous à dix heures. L'artillerie reçoit l'ordre d'occuper le plateau à côté et de tirer sur Garches.

Bellemare entre dans Buzenval, attaque maintenant vers la Bergerie: fusillade très vive. Brouillard intense, observations très difficiles. Je n'ai pas encore entendu un coup de canon prussien.

Gouverneur au ministre de la guerre et au général Schmitz.

Mont-Valérien, 10 h. 50 m. matin.

Un épais brouillard me dérobe absolument les phases de la bataille. Les officiers porteurs d'ordres ont de la peine à trouver les troupes. C'est très regrettable et il me devient difficile de cen-

traliser l'action comme je l'avais fait jusqu'ici. Nous combattons dans la nuit.

L'officier d'ordonnance aurait dû cependant entendre les pièces du 4^e corps allemand qui canonait Ducrot. Quant au brouillard, il n'était pas si intense qu'il est dit dans les dépêches officielles et, en descendant du Mont-Valérien, on pouvait, au contraire, parfaitement distinguer et suivre les phases décisives de cette émouvante bataille.

Les colonnes du centre et de l'aile gauche auraient dû peut-être redoubler à ce moment d'audace et de rapidité, mais il faut avouer que le retard de la colonne de droite les mettait, sur les positions bravement enlevées par elles, dans une situation difficile. Durant cinq heures, ces gardes nationaux, étonnant les troupes de ligne, demeurèrent au feu sans broncher. Le général Noël qui les regardait combattre du haut du Mont-Valérien, s'écriait (témoignage d'un témoin auriculaire) : « Ils vont vraiment bien, ces cadets-là ! » J'atténue l'expression un peu trop soldatesque du général. Mais, pendant qu'ils luttaient ainsi, devant ce mur et dans ce bois maintenant plein de cadavres, tandis que Bellemare essayait d'enlever la Bergerie, qui nous livrait la route de Versailles, les réserves de la 10^e division allemande avaient le temps de se réunir à Garches, et lorsque nos troupes attaquèrent de ce côté, les Allemands résistèrent avec acharnement. Leur 9^e division se concentra aussi, après midi, à la ferme de Jardy, au nord de Versailles, et, à quatre heures du soir, elle quittait Jardy et marchait avec impétuosité sur Garches et Montretout. Nous n'avions pu guère dépasser Garches et Vaucresson lorsque les réserves allemandes arrivèrent sur nos soldats fatigués par la nuit passée en longs préparatifs et par la lutte qui durait depuis le matin.

« Vers quatre heures, dit le *Rapport officiel* français, un retour offensif de l'ennemi entre le centre et la gauche de nos positions, exécuté avec une violence extrême, fit reculer nos troupes. » Ce ne fut pas une retraite pourtant, car ces mêmes soldats se reportèrent en avant vers la fin de la journée. La crête fut encore une fois reconquise, mais la nuit arrivait, et l'impossibilité d'amener de l'artillerie, pour constituer un établissement solide sur des terrains déformés, arrêta nos efforts. Il y avait cependant de l'artillerie, et en nombre considérable, entre le port de Neuilly et le rond-point de Courbevoie. M. Viollet-le-Duc offrait de transporter ces pièces à bras d'hommes, en une heure, avec le concours de sa légion du génie auxiliaire. Les militaires n'acceptèrent pas.

Dans cette situation, et avec ce manque de virilité de la part du commandant en chef, il devenait dangereux d'attendre, sur ces positions si chèrement acquises, une attaque de l'ennemi.

Les troupes étaient épuisées par douze heures de combat; on se retira alors en arrière, dans les tranchées, entre les maisons Crochard et le Mont-Valérien.

Les gardes nationaux évacuèrent, vers huit heures du soir, cette redoute de Montretout qu'ils avaient enlevée et ces crêtes qu'ils avaient si vaillamment gravies et emportées. Les Allemands n'envoyèrent que de rares obus aux colonnes qui redescendaient la hauteur, et bruyantes, emmêlées, regagnaient Rueil par la route de la ferme de Fouilleuse, à travers les convois de blessés et les chars embourbés. « Il nous eût fallu perdre six cents hommes pour vous poursuivre, » a dit depuis un officier allemand. C'était pitié de voir ces bataillons épars de braves tout satisfaits d'avoir fait leur devoir et en même temps désespérés de l'avoir fait vainement. Les gardes nationaux gardaient encore dans la retraite une tenue que n'avait plus la troupe. Ils se vengeaient par des lazzi. Ils étaient prêts à continuer la route. Les soldats, ceci soit dit sans nulle exagération, les considéraient, après les avoir tant raillés pour leurs *trente sous*, avec une sorte de fraternel respect.

La journée n'en était pas moins douloureuse et nos pertes étaient grandes. Les Allemands et l'historien Rüstow les ont fort exagérées en les portant à 7.000 hommes tués, blessés ou prisonniers. Les dépêches alarmantes du général Trochu leur donnaient en apparence raison. A la vérité ils ne firent dans cette affaire que 700 ou 800 prisonniers tout au plus.

Paris avait appris avec une joie profonde les premiers résultats de la journée et à l'heure où, les canons du bombardement se rallumant dans le crépuscule, les troupes redescendaient en files sombres les pentes qu'elles avaient gravies le matin, à l'heure où les routes de Rueil étaient couvertes de soldats débandés, la ville croyait, hélas! à la plus grande victoire, à la seule affaire décisive du siège. Les dépêches officielles publiées pouvaient lui laisser, il est vrai, cet espoir.

On lisait, on commentait avec allégresse celles qui suivent.
« Demain, se disait-on, nous serons à Versailles.

19 janvier, 6 heures du soir.

La bataille engagée en avant du Mont-Valérien dure depuis ce matin. L'action s'étend depuis Montretout, à gauche, jusqu'au ravin de la Celle-Saint-Cloud, à droite.

Trois corps d'armée, formant plus de 400.000 hommes et pourvus d'une puissante artillerie, sont aux prises avec l'ennemi. Le général Vinoy, à gauche, tient Montretout et se bat à Garches; le général Bellemare et le général Ducrot ont attaqué le plateau de la Bergerie et se battent depuis plusieurs heures au château de

Buzenval. Les troupes ont déployé la plus brillante bravoure, et la garde nationale mobilisée a montré autant de solidité que de patriotique ardeur.

Le gouverneur, commandant en chef, n'a pu faire connaître encore les résultats définitifs de la journée. Aussitôt que le gouvernement les aura reçus, il les communiquera à la population de Paris.

Le ministre de l'intérieur par intérim,

JULES FAVRE.

Amiral commandant 6^e secteur à général Le Flô.

A la tombée du jour, nos troupes en vue du 6^e secteur occupent Montretout avec de l'artillerie, les hauteurs au-dessus de Garches et une partie à droite dans Saint-Cloud.

De fortes réserves sont au repos depuis midi sur les contre-forts de Garches et de la Fouilleuse, vers la Seine. Les derniers ordres du gouverneur, qui était au Mont-Valérien avec le général Vinoy, pour le tir de nos bastions, sont de tirer énergiquement sur le parc de Saint-Cloud et la vallée de Sèvres, au-dessus de laquelle s'élève une fumée continue depuis deux heures.

D'un autre côté, le général Clément Thomas adressait cette laconique dépêche qui comblait de fierté la population :

*Commandant supérieur des gardes nationales
à chef d'état-major général.*

8 h. 40 soir.

La nuit seule a pu mettre fin à la sanglante et honorable bataille d'aujourd'hui. L'attitude de la garde nationale a été excellente. Elle honore Paris.

Général CLÉMENT THOMAS.

Pauvre Paris, qui allait s'endormir encore dans la confiance pour s'éveiller déçu et désespéré.

Le lendemain, les dépêches du général Trochu arrivées durant la nuit apprenaient la vérité stricte : nous avions abandonné les positions conquises. C'est ce qui ressortait du rapport suivant, daté de 2 heures du matin : « Notre journée, heureusement commencée, n'a pas eu l'issue que nous pouvions espérer.

« L'ennemi, que nous avions surpris le matin par la soudaineté de l'entreprise, a, vers la fin du jour, fait converger sur nous des masses d'artillerie énormes avec ses réserves d'infanterie.

« Vers trois heures, la gauche, très vivement attaquée, a fléchi. J'ai dû, après avoir ordonné partout de tenir ferme, me porter à cette gauche, et à l'entrée de la nuit, un retour offensif des nôtres a pu se prononcer

« Mais la nuit venue, et le feu de l'ennemi continuant avec une violence extrême, nos colonnes ont dû se retirer des hauteurs qu'elles avaient gravies le matin.

« Le meilleur esprit n'a cessé d'animer la garde nationale et la troupe, qui ont fait preuve de courage et d'énergie dans cette lutte longue et acharnée.

« Je ne puis encore savoir quelles sont nos pertes. Par des prisonniers j'ai appris que celles de l'ennemi étaient fort considérables.

« Général TROCHU. »

Ainsi la journée du 19 janvier était un échec. A dix heures du soir, à l'Hôtel de Ville, on ignorait encore tout.

La vérité ne se fit jour que peu à peu, et Paris alors sut avec une stupeur profonde que son dernier espoir était anéanti. Le général Trochu parut perdre le calme nécessaire à un chef d'armée, et une de ses dépêches effarées, publiée par mégarde alors qu'elle était seulement confidentielle, jeta la consternation dans la cité. La voici dans toute sa netteté alarmée :

Gouverneur à général Schmitz, au Louvre.

Mont-Valérien, 20 janvier 1871, 9 h. 30 matin.

Le brouillard est épais. L'ennemi n'attaque pas. J'ai reporté en arrière la plupart des masses qui pouvaient être canonnées des hauteurs, quelques-unes dans leurs anciens cantonnements. Il faut, à présent, parlementer d'urgence à Sèvres pour un armistice de deux jours, qui permettra l'enlèvement des blessés et l'enterrement des morts. Il faudra pour cela du temps, des efforts, des voitures très solidement attelées et beaucoup de brancardiers. Ne perdez pas de temps pour agir en ce sens.

Outre que cette dépêche semait le trouble dans la population, elle était terriblement exagérée, et nous n'avions pas besoin de tant de brancardiers pour enlever nos morts. Les Prussiens, dans la matinée du 20 janvier, firent jusqu'à trois appels de clairon pour nous offrir une trêve de quelques heures, avec faculté d'enlever nos morts et même nos blessés gardes nationaux. Nos clairons ne répondant point, ils firent transporter nos blessés à Marnes, et la trêve ne fut conclue que vers deux heures, et par hasard. C'est alors qu'un aide de camp du général von Kamecke dit à celui qui écrit ces lignes : « Nous avons admiré l'élan de vos *nouvelles troupes de ligne*. » Les nouvelles troupes de ligne étaient simplement les gardes nationaux parisiens mobilisés ou volontaires.

Ils avaient fait leur devoir en toute virilité et en toute conscience. Leurs rangs avaient été troués par les balles, labourés par les obus. Beaucoup avaient versé leur sang pour la cause de la

France. Pas un n'avait reculé au moment de la charge. Les morts, cette fois, ces morts qu'on rencontrait, roulés dans leur capote grise ou brune, un portefeuille ou un portrait-carte de femme, de fiancée ou d'enfant à leurs côtés, vieillards et jeunes gens, étaient de simples citoyens armés et tombés pour la patrie. C'était, non plus seulement la France militaire, mais/ la France civile, la France artiste, la France publiciste, la France bourgeoise, la France peuple qui tombait et ouvrait ses veines. Paris est fier de ce jour meurtrier ; il a raison. Une telle rosée de sang lave les taches et efface la boue.

La patrie avait à pleurer, il est vrai, plus d'un cœur vaillant ou d'un brillant cerveau. Un jeune homme, un maître, le peintre Henri Regnault, coloriste puissant, qui promettait et donnait déjà une gloire nouvelle à son pays, l'auteur maintenant immortel de la *Salomé*, tombait, peut-être frappé par la dernière balle, au moment où, la retraite étant ordonnée, il voulait tirer un dernier coup de feu. On retrouva, deux jours après, son corps au visage ensanglanté et sur lequel étaient collées des feuilles mortes, et on le reconnut à cette inscription cousue à sa capote brune : *Regnault, peintre, fils de Regnault de l'Institut*. Le père, le chimiste, le vieux savant, directeur de la manufacture de Sèvres, était gardé par les Prussiens comme otage. Le fils, volontaire au 16^e régiment de Paris, était tué. Henri Regnault a payé cher la gloire de donner, par le martyre, à son nom, cet éclat qu'il lui eût assuré par son admirable talent.

D'autres tombèrent en même temps que lui : le lieutenant-colonel de Rochebrune, colonel du 19^e régiment de Paris (140^e, 48^e, 190^e et 214^e bataillons), était frappé d'une balle au moment où, levant son sabre, il s'écriait : « *En avant !* » C'était ce Rochebrune qui, avec Langewicz, avait combattu si vaillamment à la tête de l'insurrection polonaise. L'ancien commandant des *zouaves de la Mort*, le défenseur de la Pologne, était tué par une balle polonaise. Seveste, un jeune comédien du Théâtre-Français, lieutenant dans les carabiniers parisiens, recevait une balle dans la cuisse, et, comme on l'apportait tout sanglant, enveloppé de linges, à l'ambulance de la Comédie-Française : « Je viens, dit-il, jouer une fois encore la dernière scène des *Fourberies de Scapin*. » On l'amputa, et Seveste mourut décoré sur son lit d'agonie, comme son commandant, le pianiste Pérélli, blessé et expirant comme lui.

Oui, cette fois, c'est bien le sang de Paris qui coule. Un autre succombe, le vieux marquis de Coriolis, volontaire à soixante-sept ans, solide et superbe, affirmant sa noblesse par son agonie. Un autre va mourir au Grand-Hôtel, qui, caporal dans un régiment de ligne, porte un nom cher à la science, et s'appelle Gustave Lambert. Il avait rêvé l'expédition au pôle Nord, la mer libre du

pôle, le voyage surhumain, et il succombe sur un lit d'ambulance. Gustave Lambert avait remis à un camarade son testament, le 20 août 1870, au moment où il comptait rejoindre, comme engagé volontaire, le maréchal Mac-Mahon. Retenu à Paris par le désastre de septembre, puis par le siège, il avait, après le 4 septembre, sollicité le droit de se rendre utile, sans jamais l'obtenir à son gré. Successivement capitaine au 85^e bataillon de la garde nationale de Paris, colonel des vétérans parisiens, volontaire dans le corps en formation des tirailleurs de Beaurepaire, il était toujours obsédé du regret de son inutilité et de la crainte de ne pas faire tout ce qu'il devait.

Au milieu de décembre, il résolut de s'engager dans un régiment de ligne. Le 18, il rejoignit le 119^e à Levallois; le 19, il se battait au Bourget; le 23, il était caporal; le 4 janvier, sergent; quelques jours plus tard, proposé sous-lieutenant; et le 17, il tomba à Buzenval.

Lorsque l'ami dont j'ai parlé ouvrit son testament, il n'y trouva que deux clauses : Legs de la souscription (pour l'expédition du pôle Nord) à la marine; vente de ses effets au profit des pauvres... (1) De telles fins consolent de tant d'existences inutiles et réconcilient avec l'humanité.

Ces morts n'avaient pas seuls donné leur vie. Que d'inconnus il faudrait citer ! Que de blessés survécurent dont la bravoure est demeurée célèbre. En première ligne, il faut citer le brave Langlois, l'ancien officier de marine, commandant du 116^e bataillon et lieutenant-colonel du 18^e régiment de Paris (35^e, 116^e, 211^e et 212^e bataillons). Blessé à Buzenval comme à l'Hay, il resta encore au feu, soutenant son bras traversé d'une balle, et disant aux soldats, en redescendant : « Vous voyez, mes enfants, il y en a pour tout le monde. » Tout le monde, en effet, sous ce baptême de feu, bravait les blessures et défiait la mort.

Le lendemain, les Prussiens, croyant que nous allions continuer notre attaque, avaient massé des forces considérables dans les bois, et s'apprétaient à continuer la lutte ; mais nos troupes rentraient dans leurs cantonnements, les soldats affaissés, je le répète, les mains dans leurs couvertures de peau de mouton, tendues sur leurs poitrines en manière de tablier, les gardes nationaux étonnés, très glorieux d'eux-mêmes, las d'ailleurs, un peu étourdis du fracas de la veille, mais fermes et solides. Beaucoup cependant hochaient la tête et se demandaient : « A quoi bon ? » On prêtait au général Trochu ce mot qu'il avait dit, vers la fin du jour : « Cessons le combat, ils se sont assez fait tuer ! »

1. Article du *Libéral du Nord*.

Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, PARIS

Bibliothèque de Souvenirs et Récits militaires

(Voir à la page 2 de la couverture les Conditions de vente)

VOLUMES EN VENTE (Suite)

- 63 E. DUBOC, lieutenant de vaisseau en retraite. — L'Affaire de Shei-Poo.
- 64 DUCLOS. — La Guerre de Sept Ans.
- 65 Le Passage du Saint-Bernard.
- 66 Marengo.
- 67 Général TODLEBEN. — Plevna et son défenseur Osman-Pacha.
- 68 Marquis DE LA FARE. — La dernière Campagne de Turenne.
- 69 P. GAFFAREL. — La Capitulation de Baylen.
- 70 Maréchal DE BERWICK. — La Campagne de Berwick en Espagne.
- 71 MOMMSEN. — Jugurtha et la Guerre de Numidie.
- 72 ÉDOUARD CÉALIS. — Lettres sur la Campagne de Tunisie (1881).
- 73 DUGUAY-TROUIN. — La prise de Rio de Janeiro.
- 74 CHARLES NODIER. — Les Sociétés Secrètes de l'Armée.
- 75 CHARLES NODIER. — Les Conspirations militaires contre Bonaparte.
- 76 Commandant ROUSSET. — Sedan.
- 77 Général DUMOURIEZ. — La Bataille de Jemmapes.
- 78 QUINTE-CURCE. — Alexandre et la Bataille d'Issus.
- 79 Hohenlinden (3 décembre 1800).
- 80 TURENNE. — Marienthal et Nordlingen.
- 81 Marquis DE BOUILLÉ. — L'Émeute militaire de Nancy.
- 82 STENDHAL. — Les débuts de Napoléon.
- 83 Marquis DE LA HOUSSEYATTE et ISAAC DE LA PEYRÈRE. — Rocroy, Fribourg et Lens.
- 84 GIRAUD. — La dernière Campagne de Napoléon (Ligny et Waterloo).
- 85 Marquise DE LA ROCHEJAQUELEIN. — Le Soulèvement de la Vendée.
- 86 TIBULLE HAMONT. — Duplex dans l'Inde.
- 87 La Conspiration de 1804 (Moreau, Pichegru, Cadoudal).
- 88 Trafalgar.
- 89 HENRI GENEVOIS. — Les Armées de Province en 1870-71. Belfort et Villersexel.
- 90 Baron FAÏN. — La Campagne de France (1814), 1^{re} partie.
- 91 Baron FAÏN. — La Campagne de France (1814), 2^e partie.
- 92 RENE BITTARD DES PORTES. — L'Armée de Condé pendant la Révolution. En 1796.
- 93 EUGÈNE LABAUME. — Les Débuts de la Campagne de Saxe. Lutzen et Bautzen.
- 94 Lieutenant WOODBERRY. — La Bataille de Toulouse (1814).
- 95 La Perte du Canada et des Indes sous Louis XV.
- 96 La Victoire de Fleurus en 1794.
- 97 Général Baron PAULIN. — Aventures d'Espagne.
- 98 A. M. PERROT. — La Conquête d'Alger.
- 99 Comte DE LAS CASES. — Les débuts de la Campagne de 1809.
- 100 C. CANTU. — Les batailles de l'Unité Italienne.
- 101 La guerre de la Ligue d'Augsbourg (1687-1697).
- 102 La Vie Militaire sous la Monarchie.
- 103 A.-V. ARNOULT. — Iéna.
- 104 THIÉBAULT. — Le Gouvernement militaire de Frédéric II.

SOUVENIRS

ET

RÉCITS MILITAIRES

COLLECTION DES FASCICULES

de la Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires

HUIT BEAUX VOLUMES

de 420 pages, in-8°, avec frontispices, culs-de-lampe, cartes et nombreuses gravures dans le texte.

JOLIE RELIURE GRENAT ET OR, AVEC FERS SPÉCIAUX

Gravés par **Paul SOUZE**

D'après les dessins de E. VULLIEMIN et de A. PARIS

PRIX :

Chaque volume, relié	3 fr. 50
La collection (huit volumes).	28 fr. »
La même collection, brochée.	16 fr. »
Chaque volume se vend séparément, broché	2 fr. »

Récits des Grands Jours de l'Histoire

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Franco par la poste en s'adressant
à M. HENRI GAUTIER, éditeur,
55, quai des Grands-Augustins, 55, Paris.
1 VOLUME . . . 20 c. | 2 VOLUMES . . . 35 c.
VINGT-CINQ VOLUMES . . . 4 FRANCS.
La Collection (CINQUANTE-DEUX VOLUMES) 7 fr. 80

Le Volume : 15 Centimes.

Il suffit d'indiquer les Numéros des volumes qu'on désire, sans donner les titres.

VOLUMES EN VENTE :

- 1 Cinq-Mars et de Thou, par le Vicomte DE FONTRAILLES.
- 2 Le Mariage de Louis XIV, par M^{me} DE MOTTEVILLE.
- 3 Deux Etapes du Retour de l'Île d'Elbe : Napoléon à Grenoble et à Lyon, par HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française.
- 4 La dernière prison de Marie-Antoinette, relation de ROSALIE LAMORLIÈRE, servante à la Conciergerie.
- 5 La peste de Marseille en 1720, par l'abbé PAPON.
- 6 La Réception du Czarevitch en 1782, par la baronne D'OBERKIRCH.
- 7 La Machine infernale de Fieschi, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française.
- 8 Les Premiers jours des Etats-Généraux (1789), d'après MARMONTEL.
- 9 La Révolution de 1830, par GERVINUS.
- 10 L'Affaire du Collier de la Reine, par LAFONT D'AUSSONNE.
- 11 La Banque de la rue Quincampoix (*Law et son système*), d'après SAINT-SIMON, DUCLOS, etc.
- 12 Bonaparte Dictateur (*Le Coup d'État de Brumaire*), d'après A.-V. ARNAULT.
- 13 La prise de la Bastille (*14 Juillet 1789*), par MARMONTEL.
- 14 Le Procès de Fouquet, d'après les lettres de M^{me} DE SEVIGNÉ.
- 15 La prise de l'Hôtel de Ville (31 Octobre 1870), par ALFRED DUQUET.
- 16 La Première défaite de la Commune (31 Octobre 1870), par ALFRED DUQUET.
- 17 La Chute de la Monarchie (Journées du 10 août 1792), par le comte ROEDERER.
- 18 Napoléon à Bayonne et l'Aventure Espagnole de 1808, par LOUIS LABAT.
- 19 L'Assassinat d'Henri IV, d'après le Journal de PIERRE DE L'ESTOILE.
- 20 L'Empereur et le Tsar (Entrevue d'ERFURT).
- 21 La Dernière Tentative du Prince Charles-Edouard Stuart, par VOLTAIRE.
- 22 Les Massacres de Septembre. Mon Agonie de trente-huit heures, par JOURGNIAC DE SAINT-MÉARD.
- 23 Une Ambassade au Siam sous Louis XIV, par le comte DE FORBIN et l'Abbé DE CHOISY.
- 24 Le Testament de Charles II d'Espagne, par le duc DE SAINT-SIMON.
- 25 Les Emeutes de Juillet 1789, par le baron DE BESEVAL.
- 26 L'Insurrection du 13 Vendémiaire, par LACRETELLE.
- 27 La Révolution de 1848, d'après un récit de M. THIERS.
- 28 Charlotte Corday et Marat.
- 29 L'Exposition de 1867.
- 30 Le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise.
- 31 L'Assassinat du Maréchal d'Ancre, d'après une relation contemporaine.
- 32 La jeunesse de Marie-Antoinette, par WEBER.
- 33 Les Empoisonnements de la marquise de Brinvilliers.
- 34 Le Coup d'Etat du Deux Décembre 1851.
- 35 Procès et Exécution de Charlotte Corday.
- 36 Le Retour des Cendres de Napoléon.
- 37 Le Ministère Girardin du 15 mars 1792, d'après les Mémoires de M^{me} ROLAND.
- 38 Napoléon prisonnier (De Rochefort à Ste-Hélène), par le comte DE LAS CASES.
- 39 Un mois de Paris sous la Terreur, d'après le Diurnal DE BEAULIEU.
- 40 Riquet et le Canal du Languedoc, par M. DE LA LANDE.
- 41 La Mort de Louis XVI, d'après les Mémoires de CLÉRY et de l'abbé EDGEWORTH DE FIRMONT.
- 42 La Conspiration de Babeuf, par ANTOINE FANTIN-DÉSODOARDS.
- 43 La Fuite du Roi (*20 Juin 1791*), par M. DE FONTANGES.
- 44 L'Arrestation de la famille royale à Varennes, par M. DE FONTANGES.
- 45 Tibérius Gracchus, par MOMMSEN. Traduction nouvelle de L. BENOIST-LUCY.
- 46 La Conciergerie pendant la Terreur, par P.-J.-B. NOUGARET.
- 47 Les Journées d'Octobre (*5 et 6 Octobre 1789*), par WEBER.
- 48 Le Coup d'Etat du 18 Fructidor, d'après les Mémoires de BARBÉ MARBOIS. BARRAS, HYDE DE NEUVILLE, etc.
- 49 La Mort de Napoléon, par le docteur ANTONMARCHI.
- 50 Le 9 Thermidor, d'après les Mémoires du temps.
- 51 Le Complot de Toulon et du chevalier de Jarjayes, [d'après les récits du baron DE GOGUELAT et de LÉPITRE.
- 52 La Fête de la Fédération (*14 Juillet 1790*), d'après une relation contemporaine.



BIBLIOTHEQUE DE SOUVENIRS & RECITS. MILITAIRES.

Directeur P. GAULOT.



HENRI CHEVALIER

EXPLOITS

DU

CORSAIRE

TOM SOUVILLE

(Avec Gravures)



15^{C.} LE VOLUME

Édité par HENRI GAUTIER

55, Quai des Grands-Augustins, PARIS

N° 10

Il paraît un Volume par semaine.

BIBLIOTHÈQUE

DE SOUVENIRS ET RÉCITS MILITAIRES

DIRECTEUR

PAUL GAULOT

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Le Volume : 15 Centimes

*

Franco par la poste
en s'adressant à M. HENRI GAUTIER, directeur
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

UN VOLUME 20 CENTIMES
DEUX VOLUMES . . . 35 CENTIMES

*

IL PARAÎT UN VOLUME PAR SEMAINE

Chaque volume forme un tout complet. Il se compose de 32 grandes pages, in-8° carré, de texte très clair, qui équivalent à cent pages environ d'un volume ordinaire. Il est illustré et revêtu d'une élégante couverture simili-aquarelle. Chaque ouvrage est accompagné de notices littéraires et historiques du plus haut intérêt.

ABONNEMENT

On s'abonne aux CINQUANTE-DEUX volumes d'une année

Les abonnés recevront régulièrement un volume chaque samedi

Les Abonnements partent du premier de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT D'UN AN

France, Belgique
et Algérie

NEUF FRANCS

Étranger et Colonies

Sauf la Belgique et l'Algérie

ONZE FRANCS

Voir plus loin les titres des volumes à paraître dans le courant de la première année
(Avril 1896 — Avril 1897)

Donc, pour **Neuf francs** si l'on habite la France, la Belgique ou l'Algérie; pour **Onze francs**, si l'on habite les autres pays de l'Étranger ou des Colonies, on recevra un volume chaque semaine, soit 52 volumes dans l'année.

On s'abonne pour un an en envoyant le montant de l'abonnement en mandat-poste, timbres français ou valeur sur Paris, à M. HENRI GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, à Paris.

(Voir à la dernière page la Liste des Volumes à paraître)



Le Corsaire Tom Souville

ET SON HISTORIEN

M. HENRI CHEVALIER

Il faut se garder de confondre le corsaire avec le pirate, comme on fait trop souvent. Le pirate, c'est le flibustier, l'écumeur des mers; le corsaire, c'est le combattant volontaire, le franc-tireur. Le premier ne se soucie point de savoir si l'on est en paix ou en guerre; le second n'opère que contre les ennemis de son pays; c'est d'ailleurs un belligérant reconnu et traité comme tel en cas de prise. La seule différence qu'il y ait entre un corsaire et un marin régulier, c'est que le corsaire s'arme à ses frais, est son propre chef, bataille à ses risques et périls et devient maître des navires et des cargaisons qu'il capture. Bénéfices aléatoires assurément que ceux qu'il faut conquérir à coups de hache, en risquant toujours sa vie, et profession qui n'est à la portée que des cœurs hardis et fortement trempés.

Dans cette longue période de guerre qui mit en présence la France et l'Angleterre, pendant la Révolution et l'Empire, de nombreux corsaires, suppléant à l'infériorité de notre marine, infligèrent aux Anglais des pertes considérables. Le plus célèbre d'entre eux, Robert Surcouf, est resté légendaire. On connaît ses exploits, ainsi que sa verte riposte, à un amiral anglais. Celui-ci s'était permis de lui dire dédaigneusement: « Vous vous battez pour de l'argent; nous nous battons pour l'honneur ». — « Chacun se bat pour ce qui lui manque », répondit Surcouf.

A côté du corsaire malouin, il est juste de placer Tom Souville dont les exploits semblent tenir du roman.

Né à Calais, le 24 février 1777, Antoine-Thomas Souville était le fils de Pierre Souville, officier de santé attaché à l'hôpital de cette ville. Dès son jeune âge, il montra un esprit aventureux et la passion de la mer. Encore enfant, il imagine de grimper dans un bateau en partance pour Douvres, et se tient caché jusqu'au départ. L'ancre levée, il paraît aux yeux du capitaine qui, d'abord surpris et mécontent, se laisse toucher par la hardiesse de ce petit volontaire et l'emploie comme mousse.

Rendu à ses parents, il va, sur leur ordre, passer dix-huit mois en Angleterre, il y apprend la langue avec une perfection qui lui servira plus tard, à un des moments les plus terribles de son existence. Il s'engage ensuite dans la marine française, parcourt toute la Méditerranée, et devient timonnier sur l'*Entreprenant* (21 juillet 1792). Il se trouve à Toulon, au moment où la trahison livre cette ville aux Anglais; ceux-ci le débarquent à Brest. Il rejoint Villaret-Joyeuse, combat sous ce vaillant capitaine, reçoit une furieuse blessure au genou en mai 1794, mais n'en continue pas moins son service. De nouveau prisonnier, il fait connaissance avec Portsmouth. Libéré par échange, il reprend la mer et devient enseigne de vaisseau. Mais il a d'autres visées : il rêve de porter aux Anglais des coups plus sûrs et plus directs : il devient corsaire. Alors commence pour lui une existence pleine de périls, pleine d'actions d'éclat, pleine aussi de vicissitudes, comme on peut s'en convaincre par le récit que nous donnons ci-après. Mais rien n'arrêta son zèle, ne fit fléchir sa bravoure. Jusqu'en 1814, il guerroya, et ce ne fut qu'à la conclusion de la paix qu'il déposa les armes, et rentra dans sa ville natale, où il mourut le 31 décembre 1839.

Malgré les périls qu'il affronta si souvent, et les revers qu'il essuya parfois, Tom Souville eut une vie plutôt heureuse. On peut dire qu'il a eu du bonheur même après sa mort, car il a trouvé dans un de ses neveux, M. Henri Chevalier, un historien digne de raconter ses étonnantes aventures. « J'ai voué à Tom Souville, dit dans sa préface M. Chevalier, une admiration aveugle d'abord, je l'avoue, mais que le temps, loin de l'affaiblir, a fortifiée à mesure que j'acquerrais par l'étude une connaissance plus approfondie de mon héros. C'est cette admiration que je voudrais faire partager au lecteur en publiant le présent essai... D'abord un tel tribut d'hommages est légitime, comme on s'en apercevra, je l'espère, au cours de l'ouvrage; ensuite, cette vie mémorable est un noble exemple qu'il est bon de proposer aux hommes de cette époque découragée. »

M. Chevalier a pleinement réussi; avec une verve entraînante, dans un récit clair, intéressant et amusant, il a fait revivre Tom Souville, et le lecteur sera heureux, croyons-nous, comme nous l'avons été nous-même, de faire connaissance avec l'auteur et avec son héros.

PAUL GAULOT.



EXPLOITS DU CORSAIRE

TOM SOUVILLE

PAR

H. CHEVALIER

I

Le Corsaire *l'Actif*. — Combat et capture de deux bricks. — Le gabier Tilmont.

DANS la nuit du 25 septembre 1796, vers minuit, à l'heure de la marée, l'avant-port de Calais présentait une animation extraordinaire. Un joli cotre très fin de l'arrière, fortement épaulé, bien assis sur l'eau, armé de huit canons et monté par une quarantaine d'hommes, était accosté au quai et se préparait à sortir pour la première fois des passes de la jetée par un temps d'équinoxe qui n'annonçait rien de bon. Les jetées, malgré l'heure avancée de la nuit, regorgeaient de monde : toute la ville de Calais était accourue et assistait avec émotion aux derniers ordres donnés pour l'appareillage.

C'est que le départ de ce petit bâtiment, dont l'avant bien dégagé semblait défier les lames qui déferlaient sur la jetée, était un événement fait pour attirer la sympathique et anxieuse curiosité de tous ceux que les drames de la mer passionnent et attirent.

Ce cotre était *l'Actif*, nouvellement construit et armé en course par les frères Renard, monté par un équipage d'élite que com-

mandait Tom Souville comme lieutenant, sous les ordres du capitaine Guillaume Mers, brave marin d'une expérience consommée dans ce genre d'expédition et qui couvrait de son brevet de capitaine l'audacieuse initiative de son subordonné.

La lettre de marque tant demandée avait été en effet octroyée au nom de Guillaume Mers, avec l'ordre de prendre pour second Tom Souville, désigné comme le véritable chef de la course. Depuis le 30 août, date du désarmement de l'*Union-Parlementaire*, celui-ci s'occupait des préparatifs que nécessitait sa première campagne.

« Larguez tout », cria-t-il d'une voix tonnante quand l'appareillage fut terminé et les dernières amarres dégagées; il prit la barre en main et se dirigea dans la passe des jetées. La sortie fut pénible. Il ventait en tourmente; les hautes lames qui s'amoncelaient dans le chenal, crachant en coup de fouet leur écume sur les feux du port, assombrissaient la route et rendaient la marche du bateau plus dangereuse encore. Tom Souville, confiant dans sa fortune, semblait se jouer des obstacles. L'humeur joviale et gouailleuse qui ne le quittait jamais donnait à l'équipage cette assurance, cette foi qui contribuent au succès des coups d'audace. Du reste, l'épreuve était bonne, le cotre gouvernait bien et bondissait avec souplesse sur la lame : sa facilité d'action présageait que, dans les rapides évolutions du combat, il montrerait l'obéissance indispensable.

Enfin, après une heure de lutte, on dépassa les derniers feux de la jetée. Le cotre, plus libre dans ses allures au milieu de la rade, gagna rapidement le large et disparut bientôt dans le mystère d'une insondable nuit que déchiraient sans relâche les sifflements aigus et prolongés de la tempête.

Non seulement Tom Souville ne se préoccupait pas du temps, mais il remerciait la mer de ces furieuses colères si favorables à ses projets. Il donna l'ordre de mettre le cap sur les feux de Douvres; c'était dans les eaux anglaises qu'il espérait faire quelque bonne capture. Les vents étaient contraires et le brave petit cotre avait à lutter contre des vagues énormes, qui à tout instant balayaient le pont et entravaient sa marche. Mais, bien dirigé, il s'insinuait en glissant au milieu de ces montagnes d'eaux; tantôt il s'enfonçait entre elles si profondément dans l'abîme que sa voilure disparaissait tout entière; tantôt il rebondissait d'un élan si rapide que la sombre membrure de sa carène émergeait soudain au-dessus des vagues. Jamais, disait Tom Souville dans le récit qu'il faisait de sa première course, jamais je n'ai fait de pareils plongeoins : ce baptême-là m'a porté bonheur.

Enfin, vers les cinq heures du matin, on était en vue des côtes d'Angleterre et on apercevait à trois milles au large, à la hauteur de Folkestone, venant de l'ouest, deux grands bricks qui cher-

chaient, comme on l'a su plus tard, à gagner l'embouchure de la Tamise. Tom Souville gouverna sous le vent de façon à leur couper la retraite sur le port de Douvres, puis il ordonna le branle-bas de combat et le pavillon fut hissé.

Après avoir tiré quelques bordées qui le rapprochaient visiblement d'un des deux bricks, le cotre, par un premier coup de canon, somma les deux navires d'avoir à amener leur pavillon. Cet appel n'étant suivi d'aucun effet, Tom Souville fit ajuster les œuvres vives du premier brick qui n'était plus qu'à un quart de portée de canon et lâcha la bordée de tribord. Malgré l'état hou-



L'Actif.

leux de la mer qui rendait le pointage difficile, les boulets frappèrent juste à la ligne de flottaison et firent dans la carcasse une déchirure inquiétante pour la sécurité du bâtiment. Mais le pavillon ne s'abaissant toujours pas, Tom Souville résolut de tenter l'abordage. La grosse mer rendait cette manœuvre fort dangereuse, mais il n'en était pas à son premier coup d'audace. Après avoir fait jeter des grappins sur le brick, il se risqua le premier sur le pont suivi de quelques hommes, la hache et le pistolet à la ceinture, le poignard aux dents; ils étaient soutenus dans leur attaque par une fusillade bien nourrie au moyen de laquelle une partie de l'équipage de *l'Actif* postée dans la mâture inquiétait les matelots anglais.

Une fois sur le pont, le combat fut court : la petite troupe fondit sur l'ennemi qu'elle refoula vers l'arrière; le timonier fut blessé. Tom Souville s'empara de la barre et le capitaine anglais

dut donner l'ordre d'amener. Du reste, sa résistance n'avait eu pour but que de sauver l'honneur du pavillon : son équipage et son navire étaient mal armés et incapables de repousser un effort vigoureux. L'autre brick n'engagea même pas la lutte et se laissa amariner; la disparition pendant la tourmente du croiseur qui les escortait rendait toute défense inutile. Les prisonniers anglais furent employés à aveugler la voie d'eau et ordre fut donné de mettre le cap sur Calais. Il n'était que temps de quitter les eaux de Douvres, sillonnées sans cesse par de gros navires de guerre contre lesquels il eût été impossible de tenir; autant que le vent le permettait, on cherchait à se rapprocher des côtes de France, lorsque le matelot de vigie signala à l'horizon un navire qui semblait forcer de voile et venir dans la direction du convoi. Les Anglais reconnurent bientôt le croiseur qui les escortait tout à l'heure, et le petit cotre, pour défendre ses prises, se prépara au combat. La décision de Tom Souville fut rapide : « Cet oiseau-là vole trop vite, s'écria-t-il, il faut lui couper les ailes; » et toute la manœuvre était indiquée dans ces quelques paroles.

Par une mer aussi furieuse, pourquoi tenter un troisième abordage, quand les deux premiers avaient présenté tant de dangers? Certes, si on lui offrait le combat, Tom Souville ne songeait pas à le refuser. Mais il voulait, autant que possible, ménager au début l'ardeur de ses marins et l'exciter par un premier résultat heureux et pratique. Il résolut donc de se contenter de la défensive en paralysant, s'il le pouvait, la marche du croiseur, de faire de cette rencontre seulement un combat d'artillerie et de n'aborder qu'à la dernière extrémité. Lorsque les deux navires se croisèrent à une portée utile, une double salve se fit entendre et, le nuage de fumée dissipé, l'effet du tir fut observé. L'*Actif* n'avait reçu que des avaries insignifiantes, la houle de la mer ayant fait porter les canons trop haut; à part quelques trous dans la voilure, le mal n'était pas grand. Du côté du croiseur anglais, au contraire, les ravages étaient sérieux : la mitraille avait rompu une partie des haubans, complètement haché les voiles basses et brisé l'étau de misaine. Tom Souville vit aussitôt la gravité des avaries, et, virant de bord, il se présenta de nouveau devant son adversaire dont il essuya le feu; il répondit par une volée qui balaya tout le pont. Du côté des Français les dégâts furent cette fois plus sérieux : deux boulets avaient percé la coque de l'*Actif* et trois hommes avaient été blessés. Malgré ces avaries, Tom Souville, voyant que le combat d'artillerie ne lui réussissait pas, allait se risquer à l'abordage, lorsque, en surveillant les côtes anglaises, il aperçut deux navires de guerre qui sortaient du port de Douvres et venaient au secours du croiseur; il vit aussi que ce dernier était trop maltraité pour songer à le poursuivre : en cela, son but était donc atteint. D'autre part, il ne pouvait tenter

un engagement contre les forces de secours qui pointaient à l'horizon. Il se résigna donc à rejoindre ses prises, qui étaient déjà en vue de Calais.

Le vent avait changé de direction et devenait favorable au retour. Les bâtiments anglais cherchèrent à donner la chasse à l'*Actif*, mais la supériorité de sa marche le mettait hors de portée. Il rallia ses prises et louvoya devant la rade en attendant la marée de nuit, car par ce temps de tourmente il avait mis près de douze heures à franchir le chenal.

Cette expédition, qui n'avait duré que vingt-quatre heures et qui commençait si bien la campagne, fut un coup de fortune pour tout l'équipage, qu'un pareil succès enhardit. Tom Souville pouvait compter sur ses marins et telle était la confiance qu'il inspirait que tous les matelots du courgain ne rêvaient que de course avec lui : c'était à qui s'enrôlerait sous ses ordres.

Les navires amarrés au quai de Calais, les scellés furent apposés par ordre du commissaire de marine ; comme il a été dit plus haut, une enquête devait être faite tout d'abord sur la validité de ces prises : elles n'appartenaient aux capteurs que lorsqu'un tribunal spécial avait décidé que les lois de guerre concernant la course avaient été fidèlement observées.

Toutes ces formalités administratives, dans lesquelles Tom Souville se débattait comme un poisson dans les mailles d'un filet de chalut, mettaient sa patience à une rude épreuve. Mais les réparations qu'exigeait l'état de l'*Actif* avant de pouvoir reprendre la mer permirent au jeune lieutenant de ne pas trop fulminer contre la lenteur invincible des bureaux. Quelques jours suffirent pour effacer toutes traces de mitraille sur le cotre dont la membrure n'avait pas souffert, et, au commencement d'octobre, Tom Souville se remit à battre le chenal. Sa réputation d'intrépidité et de bravoure avait grandi et gagné les côtes : depuis Dieppe jusqu'à Dunkerque, les plus hardis matelots demandaient à partir avec lui, à partager tous ses dangers et enfin à courir tous les hasards de sa vie. Quoique sa décision fût formelle de n'engager que les hommes du courgain, pourtant, la veille de sa seconde course, il ne put résister aux instances d'un brave marin qui était venu du Havre à pied pour solliciter l'honneur de partir sous ses ordres. Sa joie fut grande quand il reconnut en lui son ancien maître gabier Tilmont ; ce dernier n'avait pas oublié le novice dont il avait prédit l'avenir et à qui il venait offrir toute l'énergie de son dévouement et de son courage. Tom Souville, très touché du témoignage d'affection que lui donnait le cœur d'or de ce rude marin qui avait été son guide et son ami au début de sa carrière, l'embrassa et ce fut les larmes aux yeux qu'il accepta ses services, tout en lui faisant un sombre tableau des risques, des périls dont la route était encombrée.

— Vois-tu, mon vieux, lui dit-il, dans cette vie-là, il y a peut-être plus de coups de hache à recevoir qu'à donner, et, s'il y a de bons quarts d'heure, il y a de fichus moments à passer, sans compter que les pontons anglais sont là qui nous guettent et nous happeront peut-être une fois ou l'autre : la chance ne sera peut-être pas toujours pour nous, et quant à moi je ne serais pas étonné d'être un jour forcé d'accepter chez nos voisins une hospitalité qui, je le sais, n'aura rien de bien large et dont je me passerais volontiers. Une fois dans la cage flottante on ne nous ménagera pas, je t'en prévien, et il ne nous sera pas facile de nous envoler. De plus, à mon bord on ne dort jamais que d'un œil. Donc, si tu es l'homme des coups de main, viens avec moi ; mais si tu hésites, va-t'en.

Tilmont lui répondit d'un ton résolu qu'il était décidé à le suivre, et ces deux amis de la première heure s'embarquèrent ensemble pour ne plus se quitter.

L'ancien maître gabier tint, pendant toutes les guerres de l'Empire contre l'Angleterre, la promesse qu'il avait faite à son jeune capitaine, partageant sa bonne et sa mauvaise fortune : de son côté, Tom Souville, avec une générosité qui n'avait jamais pour limite que le fond de sa bourse, assura plus tard l'avenir de son brave compagnon d'armes, qui ne l'avait jamais quitté aux heures les plus difficiles.

II

Nouvelle croisière de l'*Actif*. — Sauvetage d'un smogleur. — Prise du *Cornelian*. — Campagne de 1797. — Prise de deux navires anglais. — Sauvetage d'un corsaire français. — Une surprise. — Perte de l'*Actif*. — Souville prisonnier.

Dans les premiers jours de décembre, des pêcheurs donnèrent avis que des navires anglais, venant de l'Inde en destination de Londres, louvoyaient dans le chenal. Tom Souville, craignant que son équipage ne s'énervât dans un repos prolongé, et surtout croyant l'occasion bonne, se décida à sortir. Dans la nuit du 5 décembre, de stridents coups de sifflet retentirent dans les rues du courgain, appelant tous les combattants de l'*Actif*. Ce signe de ralliement était bien connu des marins, qui, du reste, étaient prévenus depuis quelques jours. En un clin d'œil toutes les fenêtres des petites maisons du quartier maritime s'éclairèrent de leurs blafardes qui perçaient difficilement les brumes de la nuit ; les maîtres d'équipage chargés du réveil voyaient assez que leur signal avait été compris, et une heure après tous les hommes étaient massés sur le pont du cotre qui appareillait. Le temps était sombre, pas une étoile ne parvenait à percer de ses rayons

cette masse opaque de nuages qui surplombait à l'horizon comme une immense coupole de granit; on n'apercevait au loin que les feux indiquant faiblement la direction de la passe, et au large de longues lignes blanches d'écume annonçaient ce sourd travail des fureurs encore contenues de la mer.

C'était un commencement de tempête; un fort vent de nord-ouest faisait entendre son sifflement sinistre dans les manœuvres dormantes. Le navire n'annonçait sa vie que par le son clair et bref des commandements et par les lueurs mobiles des falots que portaient dans l'obscurité les hommes chargés de surveiller les derniers apprêts du départ. Enfin vers trois heures du matin, on avait gagné le large; l'équipage était au grand complet; on avait embarqué le plus d'hommes possible, car le passage des navires de l'Inde devait amener des prises fort importantes et l'amarinage de ces bâtiments affaiblirait les forces de combat du corsaire; c'est pour cette raison qu'il se surchargeait de monde. Poussé vers le large, l'*Actif*, gagna rapidement la haute mer et les feux de Calais disparurent bientôt de l'horizon: c'étaient les flammes protectrices de la patrie qui s'éteignaient.

Les hommes inutiles à la manœuvre s'étaient éparpillés un peu partout, cherchant un coin où se mettre à l'abri du vent et des paquets de mer qui tombaient sur le pont. Ils se défendaient tant bien que mal contre les incessantes couches d'eau et ne sommeillaient qu'à demi, prêts à la première alerte; c'est un peu l'état de torpeur des chiens de meute qui ne dorment que d'un œil dans leur chenil; seuls les officiers et les matelots de quart veillaient, sondant la route autant que le permettait l'état du ciel chargé de nuages sombres qui donnaient à la mer, en s'y reflétant, une teinte glauque et sinistre. Quand le jour parut, on aperçut au loin les blanches falaises de l'Angleterre, mais pas un bâtiment à l'horizon; seules se profilaient au loin quelques barques de pêche qui rasaient les côtes et piquaient l'avant dans la vague en traînant leurs chaluts. L'équipage entier était debout et tous les yeux fouillaient inutilement les lointains de la mer sans découvrir une voile.

Le vent aidant, on gouverna vers l'embouchure de la Tamise dans l'espérance de rejoindre les bateaux non encore vus mais signalés: on n'aperçut que quelques croiseurs chargés de surveiller la passe et qui commencèrent à manœuvrer de façon à donner la chasse à l'*Actif*. Celui-ci vira de bord et par la rapidité de sa marche fut bientôt hors d'atteinte. Tom Souville, en effet, dans cette course de reconnaissance, jugeait inutile d'accepter le combat qui, tout glorieux qu'il pût être, aurait été payé de la vie de beaucoup de ses hommes sans aucun résultat pratique, et il regagna les côtes de France. Dans la nuit, il reconnut les feux de Gravelines; il louvoyait en longeant la côte, lorsqu'il

aperçut à quelques encablures un sloop complètement désemparé et qui ne pouvait plus gouverner. Il vint près de lui, et apprit bientôt qu'il avait affaire à un smogleur anglais en détresse. Pris dans la tourmente de la veille ce smogleur avait eu son mât coupé au ras du pont et son gouvernail emporté. Souville ne songea plus qu'à lui porter secours malgré l'état de la mer et, après lui avoir envoyé un grelin de remorque, il le conduisit jusqu'à l'entrée du port de Gravelines au risque de s'ensabler près de la passe; après l'avoir mis en sûreté, il reprit la mer.

On verra par la suite quelles furent les conséquences de ce sauvetage et dans quelles circonstances bien difficiles Tom Souville trouva la récompense du service qu'il venait de rendre.

Tout le côté nord-est du chenal avait été visité sans résultat; il ne restait plus qu'à croiser dans l'ouest, et l'*Actif*, malgré les vents contraires, courut vers cette partie de la Manche comprise entre Dieppe et Newhaven. Dans ces parages, le passage des navires de l'Inde, en destination de Londres, devait difficilement échapper à la surveillance incessante du corsaire. Mais arriveraient-ils en temps voulu? c'est-à-dire dans le délai très limité de la course: car le petit cotre étant chargé de monde, les provisions, bien que très ménagées, ne tarderaient pas à s'épuiser; il faudrait alors rentrer au port d'attache sans une prise qui pût rémunérer les matelots et compenser les frais de cette sortie.

L'équipage s'énervait dans cette inaction forcée. Cette longue veillée à bord, dans l'attente d'un combat qui semblait ne devoir plus s'offrir, impatientait les hommes et troublait leur courage. La fièvre d'une lutte prochaine ne doit pas être longue à la mer; le marin qui se trouve sur ses quatre planches entre le ciel et l'eau n'a pas comme distractions de la pensée les mille incidents qui occupent l'esprit du soldat sur la terre ferme. Il faut au marin de corsaire la force morale que donnent le danger, l'entraînement incessant des hasards de la lutte, sous peine de perdre ces qualités d'audace et d'intrépidité qui lui sont indispensables.

Tom Souville se rendait compte de l'état d'esprit de ses hommes et cherchait par des manœuvres continuelles à tromper leur impatience. Pendant trois jours encore, il surveilla la traversée du chenal; il fouillait toujours l'horizon, car à son sens les navires anglais ne devaient pas être loin. Cependant pas une voile n'apparaissait; il commençait à désespérer de l'issue de sa course, lorsque la vigie cria: « Navire à tribord! » Ce mot fut comme un éclair qui électrisa tout l'équipage. En un clin d'œil les matelots furent debout sur le pont et regardèrent du côté signalé par la vigie. En effet, on voyait au loin, dans la grisaille foncée du temps, un point noir qui semblait courir de l'ouest à l'est sur la ligne extrême de l'horizon. Il était environ midi, et quoique la journée ne fût pas encore avancée, l'état du ciel cou-

vert de nuages lourds et épais ne permettait pas à cette époque de l'année, presque en plein hiver, de compter sur beaucoup de jour. Il fallait agir promptement pour que l'affaire pût s'engager avant la venue de la nuit, qui aurait profité au navire anglais averti et lui eût permis de prendre chasse et de s'échapper.

Tom Souville changea sa route et gouverna sur le navire de façon à le devancer et à lui barrer le passage. *L'Actif* courait grand largue, sa fine carène glissait et se balançait sur la mer comme un goëland et les marins qui le montaient pouvaient se rendre compte de la rapidité de sa marche en voyant le navire qu'ils voulaient atteindre prendre à tout instant des proportions plus grandes. Enfin après deux heures de chasse, on arriva assez près pour reconnaître le bâtiment : c'était un brick d'un millier de tonneaux, portant pavillon anglais. Ce brick, en observant la manœuvre de *L'Actif* qui forçait de voile pour arriver sur lui, ne douta plus de l'attaque. Il vira de bord et commença à prendre chasse vers la côte anglaise. Il comptait sans la marche bien supérieure de *L'Actif*, qui le dépassa promptement et vint s'opposer à son mouvement de retraite. En passant par son arrière, en le serrant de près, Tom Souville put lire le nom du navire : c'était le *Cornelian* ; il venait de l'Inde. Plusieurs fois le *Cornelian* manœuvra pour éviter *L'Actif* : celui-ci, semblable à un oiseau de proie prêt à fondre sur sa victime, tournoyait et l'enserrait de cercles toujours plus étroits. Un premier coup de canon intima au *Cornelian* l'ordre de ralentir sa marche : celui-ci répondit par une salve d'artillerie peu efficace ; *L'Actif* envoya un coup de caronade dont le boulet frappa la lisse de plat-bord. Le *Cornelian* ne s'arrêtant pas, *L'Actif* chercha à l'élonger et, dès qu'il fut près de lui, touchant presque sa muraille, ordre fut donné de tenter l'abordage. Des grappins furent jetés dans les manœuvres dormantes et sur les bastingages, et malgré les coups de feu des Anglais, plusieurs matelots de *L'Actif*, protégés par un feu de mousqueterie, grimpèrent à bord. Une fois sur le pont du brick, le combat fut acharné : les marins anglais résistèrent tant qu'ils purent, mais ils faiblirent sous le nombre ; refoulés sur le gaillard d'arrière, sans aucune chance de sortir, malgré leur courage, de la position critique où ils se trouvaient, ils furent obligés de se rendre, et le capitaine du *Cornelian* fit amener son pavillon. Tom Souville, qui était à bord, tout en donnant des ordres pour amariner sa prise, s'occupa des hommes tombés des deux côtés pendant l'action. L'affaire avait été si promptement menée que le mal n'avait pas été grand : du côté des Français, on comptait un mort et deux blessés. Tom Souville avait reçu à l'épaule un coup de hache qui n'avait fait qu'une entaille peu profonde. Les Anglais avaient quinze hommes hors de combat ; les cadavres furent cousus dans un morceau de voile ; on leur attacha un bou-

let aux pieds et on les fit glisser dans les flots, ces sombres ensevelisseurs des héros de la mer.

Tom Souville ne reprit la mer que dans la première quinzaine de janvier 1797. Le temps qu'il avait passé à terre lui avait à peine suffi pour exécuter les réparations les plus urgentes à son navire qui avait beaucoup souffert dans le dernier combat; les boulets anglais avaient fait des ravages considérables dans sa membrure, et ce n'était qu'à grand'peine qu'à la suite de la dernière expédition il était parvenu à rentrer dans le port de Calais. La campagne d'hiver étant la seule fructueuse et possible pour les corsaires, on s'était hâté de racastiller tant bien que mal le pauvre cotre très touché dans ses œuvres vives et moins capable de bien résister à la mer. Cependant, la peinture aidant, il pouvait encore faire illusion; on espérait que, tout blessé qu'il était, il arriverait à prolonger son service jusqu'au printemps: à ce moment-là on aurait tout le temps voulu pour réparer sérieusement ses avaries et lui rendre sa solidité première. Ces réparations faites à la hâte, on appareilla dans des conditions de navigation moins favorables qu'au commencement de la campagne. Néanmoins, Tom Souville, qui ne s'arrêtait guère devant les difficultés, entreprit une nouvelle course et se mit à croiser pendant quelques jours dans le chenal. Les débuts furent assez heureux: il s'empara de deux navires anglais qu'il amarina et conduisit dans le port de Dieppe, puis il sauva l'équipage d'un corsaire attaché au port de Boulogne, forcé d'abandonner son bâtiment qui coulait, à la suite d'un engagement avec un croiseur anglais dont les bordées d'artillerie l'avaient traversé. A la faveur de la nuit, ce corsaire avait pu prendre chasse et s'éloigner de l'ennemi qui perdit sa trace. Peu de temps après que ces malheureux avaient été recueillis, leur bateau sombrait. Tom Souville les reconduisit à Boulogne et reprit sa course le 29 janvier.

Dans la nuit du 30 janvier, vers trois heures du matin, à la hauteur des feux de Brighton, il attaqua un navire anglais qu'il aperçut tout à coup à tribord à quelques encablures de lui et qu'il n'avait pu reconnaître plus tôt, car celui-ci, ne s'aidant que de ses basses voiles, semblait vouloir dissimuler sa route: aucune lumière ne paraissait à bord. Cette attitude parut suspecte à Tom Souville, qui jugea de suite que l'engagement serait sérieux; il n'y avait plus moyen d'hésiter et le seul parti à suivre était de prendre l'offensive. Il se rapprocha donc autant qu'il était possible du navire ennemi, bien résolu à payer d'audace et à l'aborder: mais à peine était-il à portée de pistolet que toutes les batteries de ce bâtiment, qui se trouvait être un brick de guerre, se démasquèrent et envoyèrent une formidable bordée d'artillerie; non seulement un des lieutenants de l'*Actif* fut tué, non seulement plusieurs ma-

telots furent tués, mais encore il s'ouvrit dans la muraille du cotre de larges voies d'eau, que ni l'état de la mer, ni les conditions défavorables du combat ne permettaient d'aveugler. On ne touchait pas encore au navire anglais et déjà l'*Actif* sombrait à vue d'œil ; la résistance était impossible. Ordre fut donné d'amener le pavillon, et tout l'équipage du corsaire fut fait prisonnier. Ainsi finit cette courte campagne de l'hiver 1796-1797, pendant laquelle officiers et matelots avaient fait preuve de tant de courage et d'intrépidité. Il fallait bien s'attendre à un de ces revers, après des succès qui dépassaient tout ce que la fortune des armes permettait d'espérer.

— Nous sommes dans la nasse, dit philosophiquement Tom Souville à ses compagnons ; le tout maintenant est d'en sortir.

Avec le secours des matelots anglais qui ne voyaient plus maintenant dans leurs adversaires que des malheureux près d'être engloutis, l'équipage de l'*Actif* parvint, non sans peine, à aborder le brick et fut déclaré prisonnier de guerre ; quelques minutes après, le corsaire s'abîmait dans les flots ; Tom Souville avait contribué au sauvetage de tous ses hommes et n'avait quitté son bâtiment que le dernier, après avoir eu le temps de sauver ses papiers de bord qui constataient sa qualité de belligérant : précaution importante de nature à enlever tout prétexte de justices sommaires. Lorsqu'il se présenta devant le capitaine anglais en déclinant son nom et son grade, celui-ci prit un ton un peu hautain, atténué par cette courtoisie qui est le masque des plus forts ; on y sentait percer malgré lui la conscience de sa valeur et la fierté de son succès ; il proclama que Tom Souville était connu sur la côte anglaise comme un officier humain et brave, et après ces premiers compliments il lui proposa d'être prisonnier sur parole.

— Capitaine, lui répondit Tom Souville, la promesse que je puis vous faire, c'est de profiter de la première occasion favorable pour m'échapper, Surveillez-moi, c'est votre droit ; quant à moi, ma ferme résolution est de recouvrer ma liberté. Faites de moi ce que vous voudrez.

Après cette réponse, ordre fut donné de garder le prisonnier à vue et de tirer sur lui à la première tentative d'évasion. On le fit descendre dans l'entrepont et il alla partager le sort de ses matelots.

A son arrivée en rade de Portsmouth, le brick signala la présence des prisonniers à son bord. De nombreux canots quittèrent le bassin de l'arsenal et vinrent recevoir les matelots français qui furent transportés à bord du ponton le *Crown*, ancien vaisseau de



premier rang, hors de service, complètement démâté et qui ne servait plus qu'à loger les prisonniers.

III

Les pontons. — Misérable existence. — Les rafalés. — Petits métiers. — Les Académiciens. — Maladies. — Les plaisirs : journaux, théâtres, farces.

Puisque Tom Souville va être contraint de demeurer plusieurs mois captif à bord du *Crown*, il est bon de dire quelle était sa prison et de décrire les fameux pontons d'Angleterre.

Ces affreux séjours nous sont connus dans tous leurs détails grâce au récit très saisissant que nous a laissés un homme qui, malheureusement pour lui, eut tout le temps de les étudier, car il n'y demeura pas moins de neuf années : je fais allusion à l'ouvrage intitulé *Mes Pontons*, par Louis Garneray. Ce Louis Garneray, frère de deux peintres, Hippolyte et Auguste, dont le dernier, élève d'Isabey, était professeur de la reine Hortense, fut d'abord marin et combattit auprès de Surcouf dans les mers des Indes. Fait prisonnier, conduit sur les pontons en rade de Portsmouth, il trouva moyen d'y faire de la peinture, lui aussi, et enfin libéré après de longues souffrances, il se fit écrivain pour nous raconter ses expéditions et ses malheurs.

Les citadelles de pierre, malgré leurs fossés, leurs remparts épais, leurs énormes portes à triples et quadruples verrous, ne suffisaient pas, paraît-il, à garder efficacement les prisonniers de guerre et à prévenir les tentatives d'évasion. Pour les officiers supérieurs, on se contentait de leur demander leur parole et on les laissait relativement libres dans une ville déterminée d'où ils ne devaient pas sortir. Mais une telle mesure devenait vaine pour les simples matelots, et même elle n'était pas employée d'ordinaire pour les officiers subalternes. Ces derniers, même lorsqu'on leur laissait le choix entre la captivité sur parole et la captivité effective, choisissaient presque toujours de rester auprès de leurs hommes, c'est-à-dire, puisque les forteresses n'offraient pas assez de garantie, de les rejoindre sur les pontons.

Les pontons ! idée ingénieuse mais bien cruelle ! Qu'on se figure de vieux bateaux sans mâts, sans voile, sans cordages, sans gouvernail, des carcasses rasées, nues, mornes, dénuées de mouvement, capables seulement de se maintenir à la surface de l'eau, attachées par des amarres : c'était noir et cela dressait sur le flot une masse informe comme une épave : on ne pouvait, en les voyant, s'empêcher de songer à quelque sarcophage. Le mot sarcophage était juste, et l'on s'étonnait en approchant de percevoir là quelques signes de

vie, de deviner des ombres de visages humains. C'étaient, derrière d'énormes barreaux de fer obstruant tous les sabords, des hommes hâves, décharnés, qui sondaient l'horizon désert d'un regard impuissant et essayaient de humer un peu l'air malsain qui filtrait à peine au travers des grillages. Et ces gros tas noirs s'arrondissaient de distance en distance au milieu des rades de Chatam, de Portsmouth, de Plymouth. Pourtant, la vue extérieure, telle que nous venons de la dépeindre, était riante si on la comparait au spectacle que présentait l'intérieur. Entrez, si l'horreur ne vous retient pas, et regardez de près cet entassement d'hommes qui croupissent dans cet étroit espace exposés, sans fin, au froid, au chaud, aux privations, à l'incurable ennui, à toutes les misères morales et physiques depuis des années et des années. « Que l'on se figure, dit Louis Garneray, une génération de morts sortant un moment de leur tombe, les yeux caves, le teint hâve et terreux, le dos voûté, la barbe inculte, à peine recouverts de haillons jaunes en lambeaux, le corps d'une effrayante maigreur, et l'on n'aura qu'une idée bien affaiblie et bien incomplète de l'aspect que présentaient mes compagnons d'infortune. »

En arrivant, le prisonnier préalablement déshabillé revêtait une chemise, un pantalon et un gilet de couleur jaune orangé portant ces deux lettres de taille colossale T. O., initiales des mots *Transport Office*. Ainsi affublé il était conduit sur le faux-pont et là, dans cet étroit espace long de cent trente pieds et large de quarante, où s'écrasaient sept cents personnes, il s'efforçait de découvrir un coin où accrocher son hamac. Ce n'était pas chose facile. Aveuglé d'abord, puis pris à la gorge par les odieuses émanations de tous ces corps, il fallait qu'il s'habituaît à l'obscurité et surtout que sa poitrine consentit à emmagasiner sans trouble et sans nausées cet air méphitique. Après quoi, il fallait trouver un espace qui fût libre et cela sans gêner personne, sans avoir à demander ni concession ni complaisance à qui que ce fût, car à bord des pontons l'excès de souffrance faisait bannir toute espèce d'attendrissement et de bienveillance. Les places situées près des sabords, près de ces misérables ouvertures que bouchaient des barreaux de deux pouces d'épaisseur, étaient naturellement gardées avec le plus grand soin par ceux qui les occupaient et ne pouvaient être cédées à un nouveau venu que moyennant une somme énorme, une soixantaine de francs par exemple : il faut savoir que l'argent était excessivement rare, vu la difficulté d'en gagner, et qu'un sou, un pauvre sou ! inspirait un respect infini.

La nuit, quelque temps qu'il fit, les sabords étaient fermés en vertu du règlement ; aussi l'atmosphère devenait elle irrespirable et au matin le réveil, dans cet espace clos et empuanti, causait une affreuse sensation de dégoût. Pour se remettre on avait le droit de monter par groupes et à tour de rôle sur le gaillard

d'avant, où l'on jouissait d'un espace de quarante-quatre pieds de long sur trente-huit de large : c'est ce que les prisonniers appelaient plaisamment le *parc*. Cette promenade du parc aurait semblé relativement agréable, malgré la présence incessante des sentinelles qui veillaient, fusil chargé, si toutes les cheminées du ponton ne fussent venues déboucher précisément sur le gaillard d'avant et ne l'eussent gâté en y vomissant leurs viciés.

Tout autour du ponton régnait une galerie extérieure où des factionnaires circulaient comme dans un chemin de ronde. Les murailles étaient ainsi constamment examinées ; elles l'étaient au-dessus de la galerie ; elles l'étaient aussi au-dessous, car le plancher en avait été laissé à clairevoie. Ce plancher treillagé, qui ne s'élevait qu'à dix-huit pouces environ de la ligne de flottaison, laissait voir tout ce qui pouvait se passer sous les pieds mêmes des gardiens, et, du haut en bas de la paroi, il y avait pas un seul point qui pût échapper à leur vigilance.

Les prisonniers, d'abord recouverts du vêtement ridicule décrit plus haut, n'avaient bientôt plus sur le corps que de lamentables guenilles, d'infâmes loques trouées et déchiquetées. Leur nourriture suffisait à peine à les empêcher de mourir de faim : quatre onces de pain gluant et noir, un peu de légumes secs et de pommes de terre, de la mauvaise viande et quelques harengs. Ces aliments n'étaient jamais ni en quantité suffisante, ni de bonne qualité pour deux raisons : d'abord parce que les prescriptions des règlements sur ce point n'étaient pas assez strictes, ensuite parce que ces prescriptions n'étaient pas observées. En effet, les fournisseurs chargés des livraisons s'entendaient avec le commandant du ponton pour tricher, pour appauvrir les rations au-dessous du possible. Joignez à cela que chacun ne disposait d'aucun ustensile, sauf une petite gamelle en étain, et ne pouvait avoir pour manger ni fourchette, ni cuiller, ni couteau. Ceux qui ont été à même de faire la comparaison, — et à cette époque où l'on faisait beaucoup la traite la comparaison était facile, — affirment que les noirs souffraient moins à bord des négriers.

Pourtant il y avait sur les pontons une catégorie d'individus qui menaient une existence plus misérable encore que l'existence normale. Je ne parle pas de ceux qui, pour quelque faute contre la discipline ou pour quelque tentative d'évasion, s'étaient fait envoyer au cachot et pourrissaient longuement dans un cloaque à fond de cale ; je parle de ceux qui ne possédaient plus absolument rien, qui avaient tout vendu ou tout perdu au jeu, hamac, gamelle, vêtements, tout, jusqu'à leur chemise. On les nommait les *rafalés*, ce qui signifiait sans doute ceux qui avaient subi toutes les rafales, essuyé toutes les tourmentes. Lorsqu'un surveillant faisait l'appel et qu'ils étaient obligés de se montrer pour y répondre, ils empruntaient une couverture dans laquelle ils s'enveloppaient trois

à la fois tant bien que mal afin de se présenter. La nuit, n'ayant rien qui pût les préserver du froid, ils se tassaient les uns contre les autres comme des sardines et dormaient ainsi couchés tous sur le même côté. Par suite de cette combinaison singulière, ils ne pouvaient se déplacer que tous simultanément et pour cela ils avaient adopté une convention qu'ils observaient. A de certains moments, celui qui couchait en tête criait : Pare à vire ! c'était le



Les pontons anglais.

signal : tout le monde se retournait d'un seul coup pour passer par exemple du côté droit au côté gauche, ou inversement.

Ces êtres, réduits ainsi, en pleine civilisation, à la plus basse, à la plus bestiale des conditions humaines, ne devenaient cependant ni lâches ni vils. C'est parmi eux que l'on trouvait le plus d'énergie pour toutes les évasions, chose assez compréhensible puisqu'ils n'avaient littéralement rien à perdre. Mais, chose plus remarquable, c'est parmi eux aussi que se rencontraient le moins d'espions, le moins de délateurs prêts à vendre aux Anglais les noms de ceux qui essayaient de s'échapper.

En arrivant sur un ponton, on était très frappé de voir l'activité qui y régnait : il y avait là un va-et-vient perpétuel de gens affairés qui travaillaient tant pour se procurer des ressources que

pour se distraire et lutter contre le terrible envahissement de l'ennui. Tous se livraient à un labeur quelconque, soit afin de vendre des produits au dehors, soit afin d'échanger entre eux de mutuels services. Leurs outils étaient des os devenus entre leurs mains des ciseaux, des couteaux, des aiguilles. Très adroits et très patients, ils faisaient avec des os encore — car l'os fournissait à la fois la matière première et l'outil — des menus ouvrages de tableterie, des jeux d'échecs, des petits vaisseaux; d'autres tressaient des chapeaux de paille; mais tout cela en cachette, car les Anglais, craignant la concurrence, ne voulaient pas voir leurs marchés inondés par des objets qui y arrivaient à des prix extraordinairement bas. Il y avait aussi des prisonniers tailleurs, cordonniers, préparateurs de tabac. Certains enseignaient la danse, l'escrime, le bâton, moyennant un sou la leçon. D'autres, plus graves, professaient l'algèbre et la géométrie.

C'était une chose bien curieuse que ces sortes de classes. Ceux qui voulaient étudier, et qu'on appelait les académiciens, ne pouvant travailler le jour à cause du bruit qui se faisait sur le ponton et des dérangements perpétuels, avaient pris le parti de travailler la nuit. Nouvelle difficulté; car toute lumière était interdite dans le faux-pont; on s'en procurait néanmoins et non sans un certain héroïsme; voici comment: il fallait retrancher quelque chose sur les rations déjà si exiguës; on râclait et l'on pressait avec soin la viande de façon à en exprimer toute la graisse, que l'on faisait suinter dans une coquille d'huître; ajoutez une mèche faite de quelques filaments de coton, et voilà une lampe. On dissimulait cet éclairage modeste derrière des toiles tendues pour que les Anglais ne l'aperçussent pas, et, tout autour, des groupes studieux se formaient, écoutant la bonne parole et travaillant avec des feuilles de papiers, des crayons, des ardoises, des compas, des livres, acquis et préservés au prix des plus miraculeux efforts. Quelquefois l'air était si vicié, si dépourvu d'oxygène, que les lampes s'éteignaient d'elles-mêmes. Quand les surveillants découvraient ces classes, pourtant inoffensives, ils avaient la méchanceté non seulement de les interrompre, mais encore de tout détruire, papiers, livres, ardoises. Malgré de tels contre-temps, les écoles prospéraient; les académiciens réussissaient. On cite d'humbles matelots qui sont entrés sur les pontons ne sachant ni lire ni écrire et qui en sont sortis possédant le dessin, la géographie, les mathématiques mieux que certains officiers de marine.

On trouvait aussi à bord des pontons un certain nombre de femmes françaises, mais elles étaient, comme on peut penser, de basse extraction et extrêmement grossières.

L'anarchie n'était pas absolue au milieu de la société extraordinaire qui s'était improvisée bien malgré elle dans ces conditions bizarres. Bien que l'égalité la plus absolue y régnât et qu'il n'y

eût de privilège pour personne, les officiers conservaient néanmoins un certain ascendant; on les consultait dans les cas difficiles et ils étaient écoutés. Il existait aussi une espèce de gouvernement composé de huit membres, qui se réunissaient pour juger les conflits et les fautes. Sa justice était extrêmement expéditive. On punissait les voleurs à coups de corde, et les traîtres, convaincus d'avoir vendu des fugitifs, étaient généralement écharpés. On cite pourtant un de ces espions à qui il fut fait grâce de la vie; mais le châtement qu'il eut à subir fut plus cruel encore; les matelots, experts, comme on sait, dans l'art du tatouage, lui gravèrent ces mots sur le front: « J'ai lâchement vendu mes camarades; » et le misérable, désormais affiche vivante, fut réduit à promener partout avec lui un indélébile écriteau d'infamie.

Un fait vraiment incroyable, et que l'on aurait peine à concevoir si l'on ne se rappelait tout le ressort et la gaieté naturels du caractère français, c'est que les prisonniers ainsi traités avaient su se créer au milieu de leur excès de détresse quelques éléments de distractions et de plaisir. D'abord, grâce à la connivence de certains fournisseurs chargés d'apporter les vivres, ils avaient réussi, malgré la défense des chefs, à se procurer un journal qu'ils louaient moyennant dix sous par jour, mais ce journal était écrit en anglais; ceux qui possédaient cette langue traduisaient et faisaient la lecture aux autres en échange d'une légère rétribution. Quelquefois, lorsqu'un passage était inintelligible pour eux, ils le remplaçaient par une traduction de fadaïserie, mais nul ne s'apercevait de la supercherie et rien n'altérait pour ces emmurés la joie immense d'avoir des nouvelles du monde extérieur, ces nouvelles fussent-elles un peu altérées tant par la partialité des journalistes anglais que par l'inexpérience des traducteurs.

On s'arrangeait aussi, chose difficile et rigoureusement interdite, pour communiquer de ponton à ponton. Voici comment on s'y prenait: un prisonnier, exerçant à bord la profession de menuisier, montait sur le gaillard d'avant avec une table un peu disloquée et, muni d'un maillet et de quelques outils rudimentaires, il procédait comme s'il voulait la réparer. Là, posté bien en évidence de façon à être aperçu de loin du haut d'un autre ponton, il plaçait sa table de certaine façon, tantôt debout, tantôt renversée; il frappait de son maillet soit la planche, soit le haut, soit le bas du pied; et chacun de ces gestes, chacune de ces opérations était un signe conventionnel exprimant un membre de phrase, une idée. Avec beaucoup de patience, les prisonniers étaient parvenus à se renseigner réciproquement sur leur sort et à échanger des correspondances même assez compliquées.

Mais la plus grande distraction, et aussi la plus rare, était de jouer la comédie. Dans ce cas, il fallait tout créer, théâtre, pièces, décors, accessoires, costumes. Je donne ici le programme d'une

représentation qui eut un immense succès et qui resta longtemps légendaire : d'abord un vaudeville en deux actes intitulé *les Aventures d'une voyageuse sensible* ; le mot *sensible*, mot si à la mode alors, est à remarquer comme peignant admirablement l'époque à laquelle l'œuvre a été composée. L'autre, emprunté aux mœurs de ceux qui l'avaient écrit ou qui allaient l'applaudir, était *la Fiancée du Corsaire*, drame en cinq actes. On avait élevé une estrade pour la scène ; des décors avaient été brossés à la détrempe sur une vieille toile et on entendait un orchestre composé d'une flûte et d'un violon. Les rôles de femmes étaient tenus par des hommes et les costumes nécessaires avaient été prêtés par des dames de Portsmouth, de Gosport, de Portsea, qui étaient venues ensuite assister elles-mêmes à la représentation. Les rafalés, qu'on avait d'abord écartés du spectacle à cause de l'absence de leurs vêtements, firent un vacarme tellement épouvantable qu'il fallut enfin leur céder et les admettre parmi les spectateurs.

Mais c'étaient là des fêtes exceptionnelles. Le plaisir ordinaire des prisonniers consistait surtout dans les taquineries, les vexations, les farces, les injures qu'ils faisaient journellement à leurs gardiens en manière de vengeance. Ils ne parlaient jamais au commandant du ponton, quoique ce commandant fût un officier de marine d'un rang assez élevé, que sur le ton le plus méprisant et en lui lançant l'épithète blessante de *turnkey*, c'est-à-dire tourne-clef, geôlier. Ils lui cornaient aux oreilles des chansons satiriques improvisées contre lui et extrêmement violentes. Ils se livraient à des charivaris furieux ; ils tâchaient de surprendre isolément quelqu'un de leurs gardiens et s'empressaient alors de le rosser d'importance ; si même ils en voulaient particulièrement à un de leurs surveillants, ils le condamnaient à mort et jouaient ensuite à l'écarté lequel d'entre eux serait désigné pour le frapper ; le perdant tuait en effet au risque d'être ensuite pendu, ce qui arrivait quelquefois.

Enfin une des joies les plus ordinaires c'était, lors des appels, de tromper les gardiens sur le nombre de prisonniers présents. Pour être comptés ceux-ci défilaient un à un sur le pont, puis retournaient ensuite dans la batterie ; il y en avait alors qui s'arrangeaient assez habilement ou bien pour défiler deux fois ou bien pour ne pas défiler du tout, de sorte que le chiffre total aité faussé, soit en plus, soit en moins. et que, si les Anglais comptaient deux fois de suite pour vérifier, ils ne trouvaient jamais le même nombre, à leur grand étonnement. Cette mystification, toujours extrêmement agréable, devenait très utile lorsqu'il y avait eu évacion : il était alors très difficile de savoir s'il y avait des manquants. Une fois que le fait s'était présenté, les Anglais furent embarrassés à ce point qu'ils ne mirent pas moins de quatre jours entiers pour savoir le nombre réel des hommes présents à bord.

IV

La ceinture de Tom. — Promesse de désert. — Désolante constatation. — Trois nouveaux Brutus. — Le don d'un trou. — Le gardien Will. — Générosité de Tom Souville. — Apparente ingratitude. — Message mystérieux. — La fuite. — La conduite de Will. — De Portsmouth à Douvres. — A bord d'un bateau danois. — La maison paternelle. — Toujours des dettes!

Telle était l'existence que le malheureux Tom Souville allait être appelé à mener en vue de Portsmouth, à bord du ponton *le Crown*.

Ce vieux navire, véritable prison flottante, n'était pas mouillé dans les bassins de l'arsenal. Afin de diminuer les chances d'évasion, les Anglais l'avaient ancré, comme d'ailleurs les autres pontons, dans une des nombreuses baies qui avoisinent le port de guerre, et ces endroits étaient merveilleusement choisis pour enlever, même aux prisonniers les plus intrépides, toute velléité de fuite. En effet, ces pontons, placés à une distance de trois ou quatre milles de la terre, étaient continuellement surveillés, à marée haute, par des canots de garde et de nombreux postes échelonnés sur le rivage; à marée basse, les chances d'évasion étaient sinon nulles, du moins infiniment réduites; les dangers à courir étaient de nature à faire hésiter l'homme le plus résolu; d'ailleurs les Anglais, à toute heure de jour ou de nuit, n'avaient plus besoin de garder aussi rigoureusement leurs pontons. La mer, en s'éloignant, découvrait une large plaine de tange ou de vase liquide, dans laquelle se serait englouti doucement, sans même l'espoir d'une lutte suprême, quiconque se fût hasardé à en fouler du pied la surface : on citait des exemples de fugitifs ainsi trompés; la tombe s'était ouverte pour eux, absorbant sans bruit les victimes vivantes et les recouvrant à tout jamais de son sinistre linceul de boue, pour reprendre ensuite cette immobilité de plaine fangeuse et terne qui désolait au loin les prisonniers.

Quelquefois, oh! bien rarement, la tange semblait hésiter à s'ouvrir devant le malheureux que le vertige de la liberté égarait sur elle; mais la condamnation à mort n'en était pas moins prononcée et le supplice était autre. Quelquefois l'homme, tout anémié qu'il fût par un long séjour dans les pontons et par les privations les plus pénibles, tentait l'épreuve; il lui fallait alors non pas marcher mais ramper sans brusque secousse en offrant le plus de surface possible à cette tange molle qui cédait à chaque mouvement. A la moindre position prise à faux, l'homme était perdu : la boue se creusait devant lui et l'ensevelissait; parfois

pourtant il atteignait, après des efforts inouïs, une bande de terre, une sorte d'ilot un peu plus solide; là l'espérance le ranimait, il se croyait presque au bout de ses peines et de ses angoisses. Mais le terrain résistant était étroitement circonscrit: après un instant de trêve, le malheureux devait se remettre en route; il usait ses dernières forces dans une lutte inutile; ses yeux brûlés de fièvre se fermaient; ses membres raidis se glaçaient; vaincu par la fatigue, il abandonnait à la vase son corps épuisé.

Lorsque la mer n'emportait pas le cadavre, les Anglais laissaient les corbeaux faire leur sinistre besogne, et le squelette aperçu des pontons apprenait aux prisonniers terrifiés le sort réservé à ceux qui chercheraient à s'échapper.

Ce fut par de tels avertissements que fut saluée l'arrivée du jeune corsaire sur les pontons. Mais tous ces obstacles ne pouvaient affaiblir sa résolution. Interrogé par le commandant, qui lui demanda si malgré tout il tenterait de fuir et qui chercha à lui faire comprendre l'impossibilité d'une évasion, Tom Souville répondit qu'on n'avait qu'à le surveiller, mais qu'il renouvelait son refus de tout engagement d'honneur et qu'il déserterait dès que l'occasion lui paraîtrait favorable. Cette déclaration faite, il ne s'émut pas autrement des mesures de rigueur prises contre lui: on le conduisit dans une des batteries du ponton; on le garda à vue et ordre fut donné de le passer par les armes à la première alerte. Ce fut dans ces conditions difficiles qu'il commença à préparer son évasion.

Pendant les premiers jours de sa captivité, Tom Souville examina sa prison et les constatations qu'il put faire n'avaient rien d'encourageant; gardé à vue nuit et jour, obligé de répondre à des appels multipliés, très étroitement surveillé par le commandant du ponton qui connaissait toute l'importance de son prisonnier, il songea d'abord à endormir la vigilance de ces Argus, dont les yeux ne le quittaient pas une seconde et qui épiaient chacun de ses gestes.

Le premier mois se passa dans la désolante observation des obstacles presque insurmontables qui ont été expliqués précédemment; la liberté n'apparaissait plus à Tom Souville que comme un mirage impossible à saisir. Il passait ses journées au milieu de ses compagnons à qui il faisait entrevoir pour eux, mais non pas pour lui qu'on redoutait plus que tous les autres, la vague espérance d'un échange, et pendant ces longues heures d'attente dont la dernière, celle de la délivrance, semblait ne devoir jamais sonner, bien des confidences étaient faites, bien des projets étaient débattus entre ces malheureux; d'ailleurs jamais aucun acte de trahison ne les avilissait, malgré les promesses séduisantes des Anglais; mais l'éternelle angoisse les torturait sans cesse: A quand la fin?

Tom Souville, confiant dans son étoile, attendait toujours lorsqu'un événement imprévu vint rompre cette mortelle monotonie des pontons et rendre un peu d'espoir aux prisonniers. Un navire français, portant le drapeau parlementaire, avait été aperçu dès les premières lueurs du matin en rade de Portsmouth. D'après le bruit qui courut, on sut bientôt que ce navire transportait des marins anglais pris dans les derniers combats livrés à l'entrée de l'Océan, et que ces marins devaient être échangés contre nombre égal de prisonniers français. Ce bruit se confirma dans la matinée par l'arrivée de la commission de l'Amirauté qui vint à bord et désigna les partants : ils étaient une centaine environ. Naturellement les Anglais eurent soin de désigner pour les rendre les plus faibles et ceux que leur état de santé rendait pour longtemps impropres au service. Parmi eux se trouvaient trois fous : deux étaient atteints de folie furieuse au point qu'on avait été obligé de les enchaîner, le troisième avait l'insupportable manie d'imiter le chant du coq pendant toute la nuit. On n'était pas fâché de se débarrasser d'eux ; le dernier surtout empêchait de dormir non seulement ses compagnons, ce qui importait peu, mais aussi, chose grave, les soldats du poste ; son départ fut une joie pour tous, mais surtout pour lui. On sut plus tard, en effet, à leur arrivée en France, que ces trois prétendus fous avaient simulé la folie pour donner aux Anglais l'idée de les renvoyer au premier échange ; ils réussirent : mais quelle patience il avait fallu pour jouer ce rôle pendant des mois entiers, sans que le moindre moment de défaillance pût éveiller la méfiance des gardiens !

Avant de partir, un des prisonniers fit connaître à Tom Souville un trou qu'il avait commencé à pratiquer dans la muraille du ponton et lui remit en cachette les quelques morceaux de fer dont il s'était servi pour accomplir ce travail, laborieux chef-d'œuvre de dissimulation et de patience. Le trou était presque fini, une lueur filtrait déjà : Tom Souville, plein de joie, salua en elle l'étoile de la liberté ! Espérance très vague encore, car il y avait bien d'autres obstacles presque insurmontables à franchir ; enfin c'était la porte de la prison entr'ouverte et, Dieu aidant, le reste devenait possible. Le jour même, Tom Souville trouva le moyen de prendre la place du prisonnier dans la cellule laissée par lui et se mit sérieusement et silencieusement à l'œuvre. Tout le mois de mars et une partie du mois d'avril se passèrent dans la continuation lente de ce travail, qu'il fallait pouvoir cacher au contrôle continuel et rigoureux des gardiens ; aussi, malgré tout son courage, trouvait-il que l'heure de la délivrance était encore loin « Quand donc pourrai-je sortir de cette maudite cage ? » murmurait-il, et il continuait sourdement à gratter sa muraille comme les rats qui rongeaient le ponton à fond de cale.

Pendant ses courtes promenades sur le pont, Tom Souville,

qui savait admirablement l'anglais, s'était lié avec un des matelots chargés du service des embarcations et du bord. Ce brave garçon, nommé Will, s'était pris d'une belle amitié pour ce Français qui daignait causer avec lui ; il en était résulté entre les deux hommes une sympathie qui profitait à Tom Souville : ses misères se trouvaient un peu diminuées par les quelques petits services que pouvait lui rendre son ami. Il est vrai de dire que le jeune prisonnier avait de l'argent ; ces ressources cachées n'étaient pas inconnues de Will, qui se serait bien gardé de les dénoncer à ses chefs, car son silence lui en valait une part : de temps à autre, il faisait sonner ses services assez haut pour que la reconnaissance fit sonner aussi à son profit quelques espèces trébuchantes. Ce petit commerce d'amitié internationale, qui trouvait si bien sa place dans la mercantile Angleterre, rapprocha de plus en plus les deux ennemis qui oubliaient un moment cette haine inconsciente — souvent factice — imposée par la politique des gouvernants à tous les soutiens du drapeau.

Tom Souville et son gardien devinrent donc, par une sympathie naturelle, les meilleurs amis du monde, et cette amitié ne fit que s'affermir davantage, grâce à un incident qui fait honneur aux deux hommes et qui mérite d'autant plus d'être signalé qu'il favorisa les projets de fuite du prisonnier.

Un beau matin, pendant que Tom Souville travaillait bien secrètement à continuer le percement de la muraille, il fut dérangé dans sa besogne par l'arrivée de Will, qui lui apportait sa ration, mais dont les traits altérés et les yeux pleins de larmes annonçaient que ce brave matelot était en proie à un profond chagrin. Tom Souville, pris de pitié, lui demanda la cause de cette douleur, Will répondit qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles de terre : sa mère, malade et dans la misère, allait être chassée de son logis et probablement mourir, faute de soins. Ce simple mot de mère réveilla dans le cœur de Tom Souville tous ses souvenirs de famille et fit naître chez lui un sincère sentiment de commisération pour ce brave garçon. Sans rien dire, il se mit à découdre un coin de la doublure de son uniforme et en tira un petit papier plié en quatre, tout jauni par un long séjour dans cette cachette mystérieuse ; il le remit à Will, qui l'ouvrit et ne put en croire ses yeux : c'était un billet de dix livres sterling sur la banque de Londres. Il y eut un moment de silence ému ; les deux hommes ne trouvaient plus une parole à se dire ; leurs âmes, troublées par ce mouvement spontané d'humanité, étaient impuissantes à traduire leur double bonheur d'obliger et d'être obligé. Enfin, le brave Will, muet de joie, prit les mains du prisonnier, les embrassa avec une effusion dont les pleurs qui sillonnaient son visage disaient seuls la vérité et la force. Puis il se sauva rapidement, presque honteux de cette faiblesse apparente, et tâchant,

pour l'honneur de la nation et de la discipline, de reprendre son masque d'Anglais impassible.

— Pauvre diable ! se dit Tom Souville en le voyant s'éloigner, il n'a vraiment pas de chance, les banknotes perdent vingt-cinq pour cent. Enfin, il lui en restera bien quelque chose. J'ai fait un heureux de plus, et, quand j'aurai pris ma volée, les Anglais me revaudront cela. Puis il se remit à son métier de rat, contre les bordages du ponton.

Après l'acte de générosité qui vient d'être raconté, Tom Souville s'attendait, non pas à beaucoup de reconnaissance de la part de son gardien, mais enfin à un peu plus de facilités dans ses rapports avec lui. Il n'en fut rien, ce qui l'étonna beaucoup. Will affectait de se montrer vis-à-vis de son prisonnier beaucoup plus esclave de sa consigne et bien plus réservé qu'auparavant. Il ne répondait que très brièvement et d'une façon presque brutale aux questions que lui adressait Tom Souville, qui se reprochait d'avoir été bon pour lui, car enfin le prisonnier ne réclamait de lui aucune complaisance qui fût contraire aux lois si sévères du bord. Quelques semaines se passèrent, pendant lesquelles Will devint de plus en plus muet et impassible : puis un beau jour il disparut.

Son remplaçant ne paraissait guère bien disposé à l'égard du prisonnier ; il accomplit sa tâche avec une régularité et une attention qui gênaient grandement Tom dans son travail. Ce travail d'ailleurs allait bientôt devenir inutile. Un matin en effet notre héros perçut un bruit inusité autour de son cachot ; des allées et venues se faisaient entendre sur la galerie extérieure du ponton et il lui sembla qu'on doublait ou triplait le nombre des sentinelles chargées de la surveillance ; en même temps, les pas de plusieurs hommes résonnèrent dans le couloir intérieur : et un midshipman parut, accompagné de quelques marins armés jusqu'aux dents. Fort surpris de cette visite, Tom Souville demanda ce qu'on lui voulait. L'officier anglais lui répondit qu'il avait été dénoncé par son ancien gardien Will comme cherchant, pour s'évader, à faire une percée dans la muraille. Une perquisition fut pratiquée séance tenante, et quelques coups de crosse donnés dans le bordage amenèrent la découverte du trou presque achevé. Quelle lâche délation ! Tom scandalisé ne pouvait revenir de la trahison de cet homme qu'il avait obligé ; il jura sur l'heure de se venger tôt ou tard. On le fit passer de suite devant un conseil de guerre, et peu s'en fallut qu'on ne le fusillât. Il se défendit comme il put, rejetant la responsabilité de cette trouée sur ses prédécesseurs qu'il ne craignait pas d'engager puisqu'ils étaient en liberté sur les côtes de France ; en somme, il se tira d'affaire relativement à bon compte ; on le jeta dans un autre cachot qu'indiqua un des quartiers-maitres. Là, il fut gardé à vue et menacé d'être passé par les armes à la première tentative d'évasion.

Tous ces événements avaient tellement frappé l'esprit de Tom Souville, qu'il ressentit pour la première fois de sa vie les douloureuses langueurs d'un découragement, qu'aucune lueur d'espérance, si faible fût-elle, ne semblait devoir jamais dissiper ni calmer. C'était un supplice sans fin qu'il entrevoyait dans ce noir cachot, où le jour ne pénétrait pas. Et cette longue torture ne s'interrompait que par la promenade quotidienne et réglementaire d'une demi-heure sur le pont où on le gardait à vue. Toutefois, au bout d'un certain temps, malgré son ressentiment contre son ex-gardien qui l'avait si indignement trahi, malgré les mesures de rigueur prises contre lui et qui devaient rendre impossible toute tentative d'évasion, sa jeunesse le préserva de l'accablement, le tira de la prostration où il tombait et lui rendit peu à peu confiance en son étoile. Comment les événements lui viendraient-ils en aide? Dieu seul le savait. Mais, tournant comme un fauve dans son étroite cellule, il flairait une vague odeur de liberté, qui passait mystérieusement au travers de l'épaisse muraille de cette tombe flottante et lui montait au cerveau.

Cette absolue croyance en sa bonne étoile devait être justifiée par les circonstances. Un beau matin, pendant qu'il s'étirait péniblement, brisé de fatigue, sur la planche qui lui servait de couchette, il mit la main sur un papier grasseyé plié en quatre; grande fut sa surprise : un billet sans doute; quel courrier mystérieux pouvait l'avoir jeté dans le cachot? Tout est événement dans la vie du prisonnier; aucun détail ne peut le laisser indifférent, et ce semblant de lettre l'intrigua fort; que pouvait-elle contenir? La nuit constante qui l'enveloppait et que ne perçait jamais le moindre rayon de jour ne lui permettait pas de l'examiner. Il le glissa dans la doublure usée de son uniforme, se réservant d'étudier et peut-être de pénétrer le sens de ce mystérieux petit papier pendant sa demi-heure d'air et de jour. Il n'en disait pas bien long cet étrange message, mais les quelques mots qu'il contenait, et que Tom Souville déchiffra dans l'embrasement d'un canon, firent soudain bouillonner ses aspirations vers la liberté; on n'y déchiffrait que ces mots : « Tout est prêt pour le 13 avril, marée monte minuit. » C'était probablement un avis donné par un ami inconnu. Partir était facile à dire, mais par où? Il n'y avait qu'une hypothèse possible : un trou devait être pratiqué dans quelque endroit du cachot? Il chercha longtemps, frappant toutes les parois de la muraille; les coups bien faibles qu'il donnait rendaient un son mat et sourd et n'annonçaient aucun commencement de perforation. Comment faire? Il sondait toujours, mais jusqu'au 13 avril il ne découvrit rien. Enfin le soir du 13 avril, entre deux maîtres couples, qui passaient près de sa couchette, il suivit du doigt une longue ligne horizontale qui indiquait la séparation de deux planches; les interstices de cette séparation avaient été très habilement mas-

qués et bouchés par du coaltar qui céda à la pression de l'ongle ; puis il remarqua que là le bois frappé avait une sonorité plus claire qu'en toute autre partie de la muraille : à n'en pas douter, le bordage avait été scié dans toute sa largeur. Il était inutile de chercher davantage. C'est là ! se dit Tom Souville et, sans plus attendre, il se mit à suivre et à rayer de son ongle l'enduit qui masquait le joint des planches ; mais la trace qu'il laissa était assez faible pour échapper à toute surveillance. Il put ainsi mesurer la largeur et la hauteur du passage et, cet examen fait, il remit au 15 avril, comme le lui indiquait le billet, sa tentative d'évasion.

Il ne pouvait connaître les heures pendant la nuit que par la durée bien connue des différents services ; il se mit donc pendant les deux nuits qui lui restaient, oh ! les interminables nuits ! à observer les changements de quarts qui se faisaient à bord et à écouter les allées et venues des escouades qui allaient relever les factionnaires sur la galerie extérieure. Les sentinelles étaient remplacées d'heure en heure, et, lorsque, pour la cinquième fois depuis la dernière visite de son gardien, qui se faisait à la chute du jour, il entendit la marche des patrouilles, il sut, dans la nuit du 15 avril, que l'heure était arrivée de tenter son évasion. A en juger par les mouvements du ponton qui roulait beaucoup, le temps devait être mauvais. En effet, il soufflait du large un fort vent d'ouest qui se faisait sentir jusque sur la rade. Sans en être découragé, Tom Souville regardait comme une bonne fortune ce mouvement des vagues qui grondaient le long du navire et qui allaient ainsi étouffer le bruit de sa chute dans l'eau. A l'aide d'une vieille lame de couteau qu'il était parvenu à cacher, il travailla silencieusement à dégarnir de son coaltar la planche qui cachait l'ouverture et réussit, par une pesée lente et patiente, à la séparer de la cloison à laquelle elle était fixée par quelques clous très habilement dissimulés. Comment cette planchette de bois, si faiblement clouée, avait-elle pu résister si longtemps à la battue de la mer ? Nul ne pourrait le dire. Aux premiers efforts de Tom Souville, l'eau des vagues commença à entrer, à la grande joie du prisonnier, car elle semblait lui annoncer l'heure de sa délivrance.

Il n'y avait plus à reculer, son travail était trop avancé et le moindre retard dans son œuvre pouvait le perdre. Par un violent coup de force, il acheva d'arracher la planche qui céda, et une large bouffée d'air frais emplit son cabanon. Le trou était fait à quatre pieds au-dessus de la ligne de flottaison et touchait presque la galerie des hommes de garde. Sans plus attendre, Tom s'enfonça jusqu'aux oreilles son bonnet de matelot qui contenait toute sa petite fortune, l'assujettit avec son mouchoir qu'il se noua sous le menton et, se glissant les pieds en avant par le trou

béant, il se laissa couler bien lentement et bien silencieusement dans l'eau. Comme il l'avait prévu, la mer était houleuse et, sans être tout à fait sombre, ne permettait pas aux sentinelles de l'apercevoir à une demi-encâblure du ponton. Lorsqu'il eut fait quelques brasses du côté qui lui paraissait le moins surveillé, il commença à s'orienter. Il aperçut la terre à une distance de près de trois milles, et il sentit, comme le lui disait le billet, que la mer montante le portait de ce côté. Tom Souville était excellent nageur, et doué d'une résistance physique peu commune. Mais économisant ses forces, il se laissa conduire par le flot, tout en prenant pour point de direction une petite lumière qu'il apercevait sur le bord de la côte. Cette lumière, que ne perdait pas de vue son œil infailible de marin, lui semblait l'étoile du salut : elle brillait d'un éclat extraordinaire et grandissait visiblement, signe certain qu'il approchait de la côte ; mais à quelle distance en était-il encore ? Le sombre de la nuit l'empêchait d'estimer sa route. Il nagea longtemps, longtemps, buvant de temps en temps quelques gouttes d'un peu d'eau-de-vie qu'il avait pu se procurer à bord : le froid le saisissait, ses membres engourdis perdaient de leur vigueur et, malgré son énergie, Tom Souville, plein d'angoisse, se demandait quelle serait l'issue de son audacieuse tentative, quand tout à coup il sentit que l'eau lui manquait : il touchait la terre. Là, autre danger : si c'était la tange, il était perdu. Il ne se releva pas, et continua à nager sur cette boue liquide qui paraissait avoir pitié de ses efforts. Il se traîna ainsi pendant un temps qui lui parut un siècle : la petite lumière se montrait toujours plus brillante, comme pour le protéger, l'encourager et lui promettre la liberté. Enfin, épuisé, harassé, il tomba ! Victoire ! il tomba sur quelque chose de résistant ; c'était le sable, c'était le rivage ! Tom Souville, brisé de fatigue, s'assit un instant ; il entendit l'horloge d'une paroisse voisine sonner quatre heures. N'en pouvant plus et vaincu par un engourdissement de sommeil, il se coucha contre une vieille mesure qui bordait une route et s'endormit. La petite lumière qui avait brillé jusqu'à son arrivée à terre s'était tout à coup éteinte.

Le brave garçon ne dormit pas longtemps, ou plutôt pas du tout. Il avait à peine perdu connaissance qu'il fut brusquement réveillé par un homme qui le secouait de toutes ses forces ; cet homme, revêtu de l'uniforme des matelots anglais, portait à la main une petite lanterne sourde dont il dirigeait la lumière sur le visage de Tom Souville, comme s'il cherchait à le reconnaître. Celui-ci, bientôt remis de la surprise de son brusque réveil, examina le personnage qu'il avait devant lui et ne douta plus qu'il fût découvert. Il s'apprêtait donc à défendre avec toute l'énergie du désespoir une liberté si chèrement conquise, lorsque l'homme mit un doigt sur sa bouche en signe de silence et lui fit com-

prendre de le suivre. Tom Souville, inconsciemment dominé par ce geste qui indiquait plutôt une prière qu'un ordre, se leva et suivit son mystérieux conducteur. Au bout de quelques minutes, qui se passèrent à longer le rivage, les deux hommes se trouvèrent devant une pauvre cabane de pêcheur, dont le matelot anglais ouvrit la porte. Ils entrèrent dans cette cabane faiblement éclairée par la lueur tremblante d'une lampe fumeuse, mais donnant encore assez de clarté pour que Tom Souville, à sa grande surprise, reconnût Will, son ancien gardien, qui lui expliqua en deux mots tout ce qu'il avait fait : fausse dénonciation, confection du trou du ponton dans le cabanon où il avait été enfermé, billet, lumière, tout venait de lui. Puis, Will le fit asseoir et, sans presque lui laisser le temps de se reconnaître, lui coupa les cheveux. Tom Souville, en presque moins de temps qu'il ne faut pour le raconter, se rasa, changea de vêtements, fit accepter à grand'peine à son ami la moitié des souverains qu'il possédait, l'embrassa les larmes aux yeux, prit un morceau de pain et partit. Il ne s'agissait plus de dormir : le besoin de sommeil avait fui devant la joie de la liberté ; le fugitif sentait bien que dans ce pauvre costume d'ouvrier de port, la barbe disparue, les cheveux ras, la tête sous le béret anglais, il était méconnaissable. Ajoutez à cela que, parlant comme un enfant du pays la langue et même l'idiome des pêcheurs anglais de la Manche, il se croyait de force à dépister les détectives lâchés à sa poursuite. L'aurore commençait à poindre seulement, car les événements de la nuit s'étaient passés avec une rapidité qui tenait presque du miracle. Il s'enfonça rapidement dans les terrés, franchit les falaises par des chemins de fraudeurs, et, quand le soleil apparut dorant de ses rayons toute cette riche et luxuriante campagne où dans chaque arbre, dans chaque plante, on entendait sourdre la vie du printemps, Tom Souville se trouva au milieu des gracieuses et élégantes villas qui abritent si bien le bonheur intime et familial des Anglais. Le jour, qui se faisait grand, n'avait pas encore chassé le sommeil et le repos qui protégeaient la tranquillité de ces petits paradis terrestres. Notre pauvre fugitif, enviant le calme et silencieux repos qui planait sur ce coin de monde et que troublait seul le bruit de ses pas, ne put s'empêcher de penser aux siens qui dormaient aussi là-bas, tandis que lui, malgré cet air vivifiant de liberté qui le prenait au cœur, ne savait pas si, au bout du chemin, il ne serait pas saisi, garrotté et placé au bout de douze canons de fusils inexorables. Heureusement son caractère aventureux ne pouvait s'arrêter longtemps à des pensées de découragement aussitôt chassées que formées et dont il s'empresait de sourire. Il aimait passionnément les hasards de cette lutte dont sa vie était l'enjeu. Sa vie ? Tout jeune qu'il était, — il avait vingt ans ! — il l'avait déjà risquée bien souvent : elle comptait

peu pour lui ; lutter contre le danger qu'il cherchait et le vaincre était toute son ambition.

Pendant la prudence la plus élémentaire ne lui conseillait pas de se montrer au lever du jour dans les environs de Portsmouth ; déjà le canon du ponton s'était fait entendre, annonçant aux gardes-côtes qu'un prisonnier s'était évadé, et sa présence sur les routes aurait paru suspecte aux paysans qui l'auraient pu rencontrer. Malgré sa fatigue et le sommeil qui l'accablait, il sut prendre des chemins de traverse, s'enfonça dans tous les taillis qu'il put trouver, dépassa bien vite Kingston et arriva vers neuf heures à Farlington sur la route de Chichester, qu'il put atteindre à quatre heures du soir. Là, parvenu à la pointe des fameux marais qui entourent Portsmouth, il se crut sauvé. Après avoir erré pendant quelque temps dans les rues de la ville pour trouver un gîte, il entra tranquillement dans un *lodging house* de modeste apparence, non sans toutefois s'être muni d'un vieux sac de voyage qu'il avait rempli de quelques hardes ; avec ce mince bagage, qui donna toute confiance à son hôte, il se fit servir à souper et demanda une *coach* pour le conduire à Brighton, déclarant qu'il venait de Londres et qu'il ralliait à Douvres un bâtiment américain qui devait faire escale dans ce port. On lui dit que la voiture de Chichester à Brighton ne devait partir que le lendemain matin. Notre voyageur soupa tranquillement, puis alla retenir sa place, et, après avoir dormi d'un sommeil qu'il ne connaissait plus depuis longtemps, il partit gaiement pour Brighton où il ne fut pas plus inquiet. Souville mit deux jours à se rendre de Brighton à Douvres ; mais là, le plus difficile était à faire : il s'agissait de traverser le chenal, et la police anglaise était faite avec une sévérité capable de décourager des hommes moins bien trempés que lui. Usant de ruse, il se fit embaucher pour le chargement d'un navire danois qui était en partance, et le soir même du départ, de connivence avec un matelot du bord, il se cacha sous un monceau de cordages qui étaient lovés sur le pont. Il passa trois mortelles heures dans cette cachette improvisée, que la moindre manœuvre pouvait faire découvrir. Quelle ne fut pas son inquiétude quand il entendit la voix des agents de l'Amirauté anglaise qui venaient faire l'inspection du personnel du bord et la visite réglementaire, d'autant plus sévère que l'évasion du capitaine de corsaire avait été signalée à tous les ports du littoral ! Les deux délégués de l'Amirauté s'approchèrent de lui, s'assirent sur le paquet de cordages qui le recouvrait, et, tout en inspectant les livrets des matelots du bord, s'entretenirent de la fuite du prisonnier qu'ils supposaient englouti dans les marais de Portsmouth. Enfin, après une demi-heure les deux agents se levèrent et délivrèrent le permis d'appareiller. Le pilote anglais donna l'ordre de tout larguer. Tom Souville entendit la chute des amarres dans

L'eau, puis il sentit que le navire se mettait lentement en mouvement et effectuait sa sortie du port; enfin le grincement des pouliés et le bruit des voiles qui couraient sur les drailles lui indiquèrent qu'on cherchait le vent et que le bâtiment quittait la pointe de la jetée; quelques minutes après, l'allure du navire ne laissait plus de doute : on était en rade.

Tant que le pilote anglais fut à bord, Tom Souville se tint prudemment enfermé dans sa cachette, et ce ne fut qu'après s'être rendu compte de son départ par les ordres de manœuvres qu'il se décida à émerger de son trou.

Sa brusque apparition sur le pont étonna le lieutenant de quart qui se demandait d'où sortait ce nouveau venu. Justement méfiant, il prit ses précautions. Un coup de sifflet retentit; quatre matelots accoururent à l'appel et sur l'ordre de leur chef appréhendèrent Tom Souville qui fut conduit au capitaine. La conversation ne fut pas longue. Le Danois ne sachant pas un mot de français, Tom Souville lui dit en anglais qu'il s'était échappé des pontons, déclina ses nom, prénoms et qualités, déclara qu'il était capitaine français et qu'il avait confiance puisque le soin de son salut et de sa liberté était confié à l'honneur d'un marin; son seul désir, ajouta-t-il, était de toucher la terre française; même s'il pouvait débarquer à Calais, il saurait reconnaître largement le service qui lui serait rendu. Le capitaine danois avait déjà entendu parler de Tom Souville, qu'il était, sans trop le dire, assez fier de posséder à son bord. Depuis le départ on avait fait du chemin et on était loin des eaux anglaises: l'idée de livrer son prisonnier ne pouvait lui venir à l'esprit; l'emmener dans un des ports du Danemark, c'était se créer des difficultés sérieuses avec le consul anglais qui n'aurait pas manqué d'ébruiter l'affaire; le mieux était donc, pour lui, de se débarrasser de son homme, capable après tout de tenir la promesse qu'il venait de faire et dont la franchise gagnait la sympathie. Ordre fut donc donné de naviguer vers Calais. On y fut bientôt en rade, une barque de pêche, qui naviguait dans ces parages, fut hélée; Tom Souville y descendit, après avoir prié le capitaine danois de louvoyer en rade pendant trois heures, juste le temps d'aller chercher la somme qu'il avait l'intention de lui remettre comme rançon de sa délivrance. Le capitaine accepta.

Tom Souville s'affala dans la barque, à la grande joie des pêcheurs qui l'avaient reconnu, et mit le cap sur Calais; aussitôt à quai, il grimpa par la première échelle qu'il trouva et courut à la maison de son père.

Il frappa à la porte à coups redoublés et fit un tel tapage qu'il réveilla tous les voisins. Enfin la porte s'ouvrit, et la pauvre servante ne pouvait en croire ses yeux. « Monsieur Tom, monsieur Tom! » criait-elle toute ébahie dans l'escalier. Tom Souville se

précipita dans la chambre de ses parents, et, après les avoir embrassés :

— Il m'en faut deux mille francs, s'écria-t-il; vite, vite, je les dois, il faut les payer de suite!

— Mais je ne les ai pas, répondit la mère.

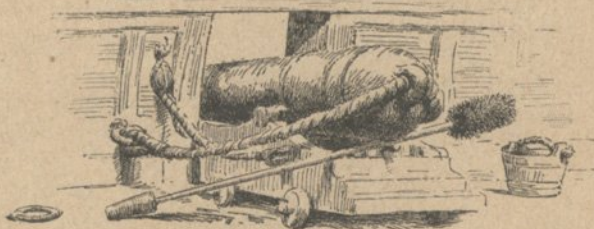
— Si, la dot de mon frère que je t'ai laissée!

— Ah! mon pauvre enfant! toujours des dettes! Ton frère que tu sacrifies! Tu n'auras jamais d'ordre!

Mot bien naïf en pareille circonstance et qui peint à merveille le caractère de la bonne et modeste ménagère éprise de régularité et d'économie. Enfin les deux mille francs furent péniblement retirés d'un vieux bahut, où ils étaient cachés en compagnie de quelques autres. Tom Souville repartit comme une flèche, reprit sa barque de pêche, rattrapa le navire danois, donna mille francs au capitaine, cinq cents francs à l'équipage, puis redescendit dans son bateau, où il distribua le reste à ses pêcheurs. « Et maintenant, j'ai fini, dit-il. Bonsoir les enfants, qu'on ne me réveille pas. » Et se glissant dans le rouf, il s'affala sur de vieilles toiles qui servaient de couchette aux matelots et s'endormit d'un sommeil de plomb. Les pêcheurs rentrèrent à Calais tout en respectant la fatigue du capitaine.

Il était grand jour quand Tom se réveilla et mit pied à terre. Le bruit de son retour s'était répandu dans toute la ville : le quai était couvert de monde, et c'est au milieu d'une foule enthousiasmée que le jeune marin rentra chez lui (1).

1. Les pages qu'on vient de lire ont été extraites, avec autorisation spéciale de l'auteur et des éditeurs, de *Vie et aventures du corsaire Tom Souville*, par Henri Chevalier, 1 vol. in-13, librairie Plon, Nourrit et C^{ie}, Paris.



Le Gérant : HENRI GAUTIER.

NOTRE PROGRAMME

Depuis quelques années, le goût du public s'est nettement porté sur tout ce qui touche aux souvenirs et récits militaires, et nombre de mémoires ont répondu à cette tendance de notre époque.

Ecrits au jour le jour — dans le tumulte des camps, dans l'enivrement des soirs de victoire, ils donnent l'impression de la vie et de la réalité. Nul roman en vogue n'obtint jamais plus éclatant succès. Et quel roman pourrait dépasser en palpitantes péripéties cette merveilleuse épopée que fut la lutte de la France contre l'Europe entière !

La *Bibliothèque de Souvenirs et Récits militaires* a pour but, en condensant, sous forme de petits volumes d'un prix minime, le meilleur de ces chefs-d'œuvre, en les complétant par des notices littéraires et historiques, d'en rendre la lecture accessible à tous. L'érudition, le talent de son directeur, M. Paul Gault, deux fois lauréat de l'Académie française, sont un sûr garant de la valeur et de l'attrait de notre collection, où paraîtront nombre d'œuvres ignorées ou inédites, du plus haut intérêt.

Nous ne bornerons son cadre ni à un seul genre, ni à une seule époque, ni à notre seul pays. Aux tableaux de bataille succéderont les scènes de bivouac ou de caserne. Le soldat français, de l'arquebusier d'autrefois au *piou-piou* d'aujourd'hui, y revivra dans sa gaieté et son insouciance du danger. Nous ferons appel aussi aux conteurs et novellistes militaires, et pour que notre collection soit complète, nous l'ouvrirons aux souvenirs et récits étrangers, dans les parties intéressant notre existence nationale.

L'histoire de nos luttes militaires, racontées par ceux mêmes qui y prirent part, voilà ce que montreront nos volumes. Nous ne doutons pas qu'ils trouvent le plus favorable accueil auprès du public qui cherche dans la lecture un enseignement autant qu'un amusement.

Volumes Parus

(Voir à la page 2 de la couverture les conditions de vente)

- N° 1 Général Baron THIEBAULT : D'ULM A AUSTERLITZ;
 - 2 S. M. I. ALEXANDRE III : SÉBASTOPOL;
 - 3 JULES CLARETIE : PARIS ASSIÉGÉ, *Champigny, Buzenval*;
 - 4 Général RAPP : LE SIÈGE DE DANTZIG;
 - 5 Le Gendarme MÉDA, l'Adjudant général RAMEL : THERMIDOR et
FRUCTIDOR (Récits de témoins oculaires);
 - 6 GÛTHE : *La Campagne de France*, VALMY.
 - 7 MAURICE DE SAXE : MES RÉVERIES.
 - 8 Général DE BRANDT. — AVENTURES D'UN POLONAIS *au service de la France (Guerre d'Espagne)*.
 - 9 M^{lle} DE MONTPENSIER. — *La Fronde* : LE COMBAT DU FAUBOURG SAINT-ANTOINE.
 - 10 HENRI CHEVALIER. — EXPLOITS DU CORSAIRE TOM SOUVILLE.
- Il suffit d'indiquer le numéro des Volumes, sans donner les titres.

(Voir à la dernière page la Liste des Volumes à paraître)

LA Vendée en Armes

Souvenirs de la Comtesse de LA BOUËRE

Parmi les souvenirs sanglants qui se rapportent à l'époque révolutionnaire, il en est peu qui excitent plus la pitié et l'admiration que ceux de la guerre de Vendée

La Vendée en armes ! Tel fut le cri de ces populations indignées de la mort du roi, inquiètes du régime nouveau qu'on leur voulait imposer, régime qui chassait de chez eux leurs seigneurs et leurs prêtres. La lutte fut héroïque. Non seulement les hommes y prirent part, mais les femmes aussi. De celles-ci fut la comtesse de La Bouère. Elle a laissé des Mémoires sur cette terrible insurrection, et sur les aventures qui lui sont arrivées alors. Nul récit n'est plus dramatique, nulle lecture plus poignante.

EXTRAIT DE LA LISTE DES VOLUMES A PARAÎTRE

Pendant la première année (Avril 1896 — Avril 1897)

- | | | |
|--|---|--|
| C^{tesse} DE LA BOUËRE. — La Vendée en armes. | ‡ | Mémorial de Sainte-Hélène. |
| Capitaine AUBLET. — La Guerre noire (conquête du Dahomey). | | LUCIEN BONAPARTE. — Le 18 Brumaire. |
| PAUL GAULOT. — La Campagne du Mexique. | | PAUL GINISTY. — Journal d'un Réserviste. |
| HENRI HOUSSAYE (de l'Acad. Française). — La Bataille de Paris en 1814. | | BERNAL DIAZ DEL CASTILLO. — Les Conquistadores de la Nouvelle-Espagne. |
| UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — Les héros en guenilles (Lodi, Arcole, Rivoli). | | P.-L. COURIER. — Lettres du Bivouac. |
| PRESCOTT. — Conquête du Pérou. | | C^{te} LEO TOLSTOI. — La Grande Armée en Russie. |
| E.-A. SPOLL. — Bazaine et l'Armée de Metz. | | SAINT-SIMON. — Les Grandes Manœuvres d'autrefois. |
| A^{el} JURIE DE LA GRAVIÈRE. — Le capitaine Anthony Jenkinson. | | CHARLES NODIER. — Les Conspirations militaires du Premier Empire. |
| C^{te} DE FERSEN. — La Guerre d'Indépendance américaine. | | M^{lles} DE LA ROCHEJAQUELEIN. — La Guerre de Vendée. |
| L.-F. GILLE. — Le Prisonnier de Cabrera. | | C^{te} DE LANGERON. — Souvenirs d'un Émigré — La Bataille de Leipsig. |
| G^{el} DUMAS. — Essling, Wagram. | ‡ | C^{tant} ROUSSET. — La Victoire de Coulmiers. |



BIBLIOTHEQUE DE SOUVENIRS & RECITS. MILITAIRES.

Directeur P. GAULOT.



Capitaine AUBLET

LA GUERRE NOIRE

CONQUÊTE DU DAHOMEY

(Avec Carte et Gravures)



15c. LE VOLUME

N° 12

Édité par HENRI GAUTIER

55, Quai des Grands-Augustins, PARIS

Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires

Directeur : PAUL GAULOT.

CONDITIONS DE VENTE :

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Le Volume : 15 Centimes

Franco par la poste
en s'adressant à M. HENRI GAUTIER
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, PARIS

1 VOLUME . . . 20 c. | 2 VOLUMES . . . 35 c.
VINGT-CINQ VOLUMES . . . 4 FRANCS.

VOLUMES EN VENTE :

- 1 Général BARON THIÉBAULT. — D'Ulm à Austerlitz.
- 2 S. M. I. ALEXANDRE III. — Sébastopol.
- 3 JULES CLARETIE, de l'Acad. française. — Paris assiégé, *Champigny, Buzenval*.
- 4 Général RAPP. — Le Siège de Dantzic.
- 5 Le Gendarme MÉDA, l'Adjudant général RAMEL. — Thermidor et Fructidor (Récits de témoins oculaires).
- 6 GETHE. — *La Campagne de France, Valmy*.
- 7 MAURICE DE SAXE. — *Mes Réveries, L'Armée de l'avenir*.
- 8 Général de BRANDT. — *Aventures d'un Polonais au service de la France (Guerre d'Espagne)*.
- 9 M^{lle} DE MONTPENSIER. — *La Fronde : Le Combat du Faub. St-Antoine*.
- 10 HENRI CHEVALIER. — *Exploits du Corsaire Tom Souville*.
- 11 C^{mar} DE LA BOUËRE. — *La Vendée en Armes*.
- 12 Capitaine AUBLET. — *La Guerre noire. Campagne du Dahomey*.
- 13 PAUL GAULOT. — *Les derniers jours de Maximilien (Mexique)*.
- 14 HENRY HOUSSAYE (de l'Acad. française). — *La Bataille de Paris en 1814*.
- 15 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Les Héros en Guenilles (Lodi, Arcole, Rivoli)*.
- 16 W.-H. PRESCOTT. — *La Conquête du Pérou. I. L'Empire des Incas et la marche en avant de François Pizarre*.
- 17 W.-H. PRESCOTT. — *La Conquête du Pérou. II. Capture et Supplice de l'Inca. Triomphe de Pizarre*.
- 18 E.-A. SPÖLL. — *Metz. Souvenirs de 1870*.
- 19 Vice-Amiral JURJEN DE LA GRAVIERE. — *Les Voyages d'Anthony Jenkinson*.
- 20 C^{ie} JEAN AXEL DE FERSEN. — *La Guerre d'Amérique (1780-1783)*.
- 21 L.-F. GILLE. — *Les Prisonniers de Cabrera*.
- 22 ALFRED DUQUET. — *La Bataille de Solfé-rino*.
- 23 PAUL GINISTY. — *Aux Grandes Manœuvres. Notes d'un réserviste*.
- 24 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Les Français en Egypte*.
- 25 UN OFFICIER DE LA 32^e DEMI-BRIGADE. — *Bonaparte en Syrie*.
- 26 SCHILLER. — *La Mort de Gustave-Adolphe*.
- 27 REDEBERG. — *Le Peuple aux Tuilleries. Journée du 20 juin 1792*.
- 28 JULES CÉSAR. — *La Conquête des Gaules*.
- 29 Commandant ROUSSET. — *La Victoire de Coulmiers*.
- 30 Général MATHIEU DUMAS. — *Essling et Wagram*.
- 31 EDMOND NEUKOMM. — *Sadowa d'après les carnets du prince royal de Prusse*.
- 32 MAURICE LOIR. — *L'Amiral Courbet en Extrême-Orient*.
- 33 Marquis DE VOGÜÉ (de l'Institut). — *La Bataille de Malplaquet*.
- 34 Comte LÉON TOLESTOI. — *Tableaux de la Campagne de Russie (1812)*.
- 35 ALEXANDRINE DES ÉCHEROLLES. — *Un épisode du Siège de Lyon*.
- 36 AUG. THIERRY. — *La Bataille d'Hastings*.
- 37 ERNEST LOUËT. — *Pèlerinage militaire à Jérusalem (Expédition de Syrie 1860)*.
- 38 LUCIEN BONAPARTE Prince de Camino. — *La Révolution de Brumaire*.
- 39 SCHILLER. — *La fin tragique de Wallenstein*.
- 40 Général BARON DELLARD. — *La dernière Campagne de Souwarow*.
- 41 L.-A. LEPELLETIER. — *Souvenirs d'un Artilleur (1733-1740)*.
- 42 Marquis DE VOGÜÉ (de l'Institut). — *La Bataille d'Oudenarde*.
- 43 L. COUAILHAC et V. FLEURY. *La Campagne d'Austerlitz*.
- 44 TITE-LIVE. — *L'Invasion Carthaginoise*.
- 45 E. D. E. WATTIGNIES.
- 46 Commandant ROUSSET. — *Les Marins et les Corps Francs en 1870-71*.
- 47 FÉLIX BOUVIER. — *L'Invasion dans les Vosges en 1814*.
- 48 Capitaine PERRÉAU. — *Catinat et la défense du Dauphiné en 1692*.
- 49 DULAURE. — *La proscription des Girondins*.
- 50 Comte de LANGERON. *Souvenirs d'un Émigré : La bataille de Leipzig*.
- 51 VOLTAIRE. — *La bataille de Fontenoy*.
- 52 Général LEJEUNE. — *Iéna, Eylau et Friedland*.
- 53 Marquis DE VOGÜÉ (de l'Institut). — *La Victoire de Denain*.
- 54 Général RAPP (Aide de camp de l'Empereur). — *La Grande Armée en Russie. De Dantzic à Moscou*.
- 55 Général RAPP (Aide de camp de l'Empereur). — *La Grande Armée en Russie. La Retraite*.
- 56 Comte H. D'IDEVILLE. — *La Prise de la Smalah d'Abd el Kader*.
- 57 RACINE. — *La Guerre de Hollande*.
- 58 Le Général BOGDANOVITCH. — *L'intervention Européenne en Grèce. Bataille de Navarin*.
- 59 E. BERTRAND, lieutenant de vaisseau. — *Les Marins de la Garde*.
- 60 E. DUROC, lieutenant de vaisseau en retraite. — *La Mort héroïque du Commandant Rivière*.
- 61 HÉRODOTE. — *Les Thermopyles et Salamine*.
- 62 VOLTAIRE. — *La Bataille de Pultava et la mort de Charles XII*.

Il suffit d'indiquer le numéro des Volumes qu'on désire, sans donner le titre.



26. g.
19971

LA GUERRE AU DAHOMEY

PAR LE COMMANDANT AUBLET



Tous les Français suivent avec une anxiété patriotique les expéditions lointaines et lisent attentivement les détails que donnent les journaux; mais, la guerre finie, d'autres préoccupations détournent leur attention des exploits accomplis, des souffrances endurées par les vaillants soldats qui vont au loin, sous les plis du drapeau tricolore, porter la civilisation et accroître notre patrimoine colonial. Aussi doit-on être reconnaissant envers les historiens qui retracent le récit de ces actes de patience, d'endurance et de courage, et ravivent dans la mémoire de tous les souvenirs dignes d'échapper à l'oubli.

On se rappelle encore la campagne du Dahomey, l'habileté et l'énergie du général Dodds et de ses officiers, la bravoure admirable de ses troupes, ainsi que la défaite et la capture du roi sauvage, de ce Behanzin astucieux et cruel. Le commandant Ed. Aublet, s'inspirant d'une pensée généreuse, a entrepris de faire revivre les exploits de ses camarades; muni de documents officiels, il a écrit l'histoire de cette expédition. Nous avons puisé dans son intéressant ouvrage le récit de la marche sur Abomey. On lira avec émotion ces luttes terribles dans la brousse par une chaleur épouvantable, et l'on éprouvera un renouveau de joie au spectacle de nos soldats entrant victorieux dans la ville de notre ennemi.

Ce sont là de belles pages pour notre armée. Le commandant Aublet était digne de les écrire. Né le 10 mai 1854 à Fontenay-sous-Bois, il s'est engagé dès l'âge de dix-neuf ans dans le 11^e bataillon de chasseurs à pied. Sous-lieutenant en 1881, il quitte l'armée de terre pour l'infanterie de marine. C'est en Algérie, en Cochinchine, au Tonkin, à Tahiti, à Madagascar, qu'il conquiert successivement tous ses grades: aujourd'hui il est chef de bataillon, et décoré de la Légion d'honneur.

Voilà, certes, des débuts brillants pour cet officier, jeune encore, et ce beau passé permet de lui prédire un bel avenir.

PAUL GAULOT.



LA GUERRE NOIRE

L'Expédition du Dahomey

PAR

ED. AUBLET

CAPITAINE D'INFANTERIE DE MARINE

I

Nos relations avec le Dahomey, vaste contrée située sur le versant occidental de l'Afrique, remontent au xvi^e siècle, mais c'est surtout depuis une trentaine d'années que les droits de la France sur ce pays ont été reconnus soit par les puissances européennes, soit par le roi de Dahomey lui-même (traité du 19 mai 1868, cédant à la France le territoire de Cotonou).

Dès 1888, le roi Gléglé montra des vellétés de rompre ce traité. Poussé par le prince héritier, qui devait régner plus tard sous le nom de Behanzin, il réclama Cotonou et les hostilités commencèrent. Behanzin, devenu roi le 30 décembre 1889, entra en lutte ouverte contre la France, et une expédition placée sous le commandement du colonel Dodds fut résolue.

Le but à atteindre était Abomey, capitale du royaume, dont la prise porterait au pouvoir de Behanzin, et surtout à son prestige, un coup mortel. Le colonel Dodds réunit environ 2.000 hommes; au mois d'août 1892, il entra en campagne.

Le 14 la colonne s'ébranle, mais l'avant-garde est presque aussitôt arrêtée par la lagune de Badao.

Cette lagune a 15 mètres de large et 3 mètres de profondeur; il faut renoncer à la traverser sans pont et le colonel, après avoir prescrit l'établissement d'un pont de chevalets, étudia rapidement

le terrain et choisit un emplacement de bivouac pour toute la colonne.

L'Ouémé reçoit en cet endroit deux rivières, l'Ouavimé et le Badao.

Ces deux cours d'eau passent, il est vrai, pour marquer la limite naturelle du royaume de Porto-Novo, mais, en fait, une grande partie du territoire de Dogba, bien que situé sur la rive gauche du Badao, dépend du Dahomey et reconnaît son autorité.

La colonne va donc pénétrer dans le royaume même de Behanzin et on peut s'étonner de voir ce monarque rester pour ainsi dire inactif devant cette violation de son territoire.

Le roi cependant est loin d'être indifférent à notre marche, mais, s'il a bien appris l'arrivée des renforts, il ignore encore leur mouvement sur Dogba où il croit que sont seules les troupes qui ont opéré dans le Décamé.

Il est encore à Allada, qu'il cherche à fortifier, comme le lui ont conseillé certains négociants de Ouidah, et il a autour de lui le gros de ses forces et ses meilleurs contingents.

Il est de là tout prêt à les lancer sur Ouidah ou sur Tohoué, suivant que notre attaque se dessinera sur l'un ou l'autre de ces deux points, et, dans cette double éventualité, il a échelonné quatre mille hommes entre Danou et Zaganado et il en a mis quatre mille autres à Godomey pour surveiller Cotonou.

Affaire de Dogba, 19 septembre. — L'emplacement choisi pour le bivouac est un plateau se terminant par un éperon sur l'Ouémé dont il domine le cours.

Établi en forme de carré, face au nord, le bivouac est couvert en avant par la lagune de Badao et sur sa gauche à l'ouest par l'Ouémé; la face droite, à l'est, a, en avant d'elle, un champ de tir d'environ 100 mètres de profondeur, créé par débroussaillage; au delà s'étend une brousse épaisse dominée par de nombreux arbres de grande élévation; enfin, à une distance d'environ 200 mètres, s'élève une légère crête qui domine le terrain du bivouac.

Forcé d'attendre, au moins quelques jours, la construction du pont sur le Badao, le colonel s'occupe immédiatement d'établir sur cet emplacement un poste fortifié qui puisse par la suite servir de point d'appui.

Le 18, grâce à l'activité déployée, l'enceinte du poste est à peu près terminée, le magasin à vivres est achevé ainsi que l'ambulance principale (tentes Tollet) où, le 17, a été transportée l'ambulance de Késonou; une ligne télégraphique relie le poste à Porto-Novo et de nombreuses reconnaissances ont permis de déterminer et d'améliorer la route à suivre.

Ce jour-là, en conséquence, le mouvement en avant est repris; le premier groupe seul quitte Dogba pour aller s'installer au bivouac à Zounou, distant d'environ 12 kilomètres; il laisse toutefois son artillerie, la route n'étant pas encore suffisamment praticable.

A 5 heures du matin, le 19, la sentinelle du petit poste d'infanterie de marine placé en avant de la droite de la deuxième face aperçoit, malgré l'obscurité, un grand nombre de noirs qui s'avancent de notre côté; après avoir crié « halte-là! » elle fait feu.

Le petit poste ouvre également le feu, mais presque entièrement enveloppé, il est obligé de se replier vers le camp, poursuivi par les Dahoméens, dont l'attaque, dès le début, révèle un caractère d'extrême violence.

Au bruit de la fusillade, les hommes d'infanterie de marine sortent de leurs cases, se forment rapidement en tirailleurs sur une ligne parallèle aux abris et à 4 mètres environ en avant d'eux et commencent le feu sur l'ennemi qui s'est avancé jusqu'à une cinquantaine de mètres de nos lignes.

Le sous-lieutenant Badaire est tué un des premiers d'une balle dans la tête, avant qu'il ait eu le temps de sortir de sa case.

En même temps que l'infanterie de marine, par la promptitude et l'énergie de son action, maîtrise l'ennemi à la droite de la deuxième face, les auxiliaires et les conducteurs de la 2^e section d'artillerie (capitaine Montané) se déploient à sa gauche et ouvrent un feu de mousqueterie sur l'ennemi qui attaque toute la deuxième face.

A peine le combat est-il engagé que l'*Opale* ouvre également le feu avec ses canons-revolvers et cherche à couvrir de ses projectiles la ligne de retraite de l'ennemi.

La 2^e compagnie de légion (capitaine Jouvelet), sur l'ordre du colonel, se porte vers la face attaquée, prend position à droite et à hauteur de la 2^e section d'artillerie et renforce ainsi la gauche de l'infanterie de marine pendant que la droite de cette même compagnie est soutenue par une section de la 4^e compagnie de légion qui vient boucher l'intervalle existant entre elle et la section d'artillerie du capitaine Delestre.

Le feu s'exécute par salves de section et quelques tireurs de position sont placés de façon à chasser les Dahoméens qui, embusqués sur des arbres, visent particulièrement les officiers.

Le commandant Faurax amène à ce moment un peloton de renfort, il tombe blessé d'une balle à l'abdomen et le capitaine Drude prend le commandement du troisième groupe.

Devant la rapidité avec laquelle s'exécutent ces mouvements, l'attaque de l'ennemi se ralentit sensiblement. A ce moment, on

entend distinctement un chef crier à haute voix (les interprètes traduisent) : « Est-ce donc cela que vous avez promis à Behanzin? Comment osez-vous vous représenter devant lui : En avant! ». Le combat entre alors dans une nouvelle phase; l'ennemi,



LE COLONEL DODDS

découragé, tente encore quelques retours offensifs, mais son but est plutôt de relever et d'emporter ses morts.

Le colonel donne l'ordre de prendre l'offensive, qui s'exécutera par bonds de 30 mètres; quelques salves bien dirigées et quelques boîtes à mitraille débusquent des arbres les Dahoméens dont le tir ajusté est gênant et le mouvement en avant **commence**.

Les Dahoméens reculent peu à peu devant la ligne française dont la marche ininterrompue est rendue très pénible et très lente par la brousse intense qui recouvre le plateau.

L'ennemi quitte la crête sur laquelle il s'était mis en position au début et le terrain au delà présentant une pente très sensible descendant vers le nord, il n'a plus de vues sur nous et ses coups portent trop haut.

La ligne d'attaque continue son mouvement lent, mais incessant en avant et le combat dégénère en feux isolés dont l'intensité diminue de plus en plus.

Enfin l'*Opale* cesse de tirer et le colonel donne l'ordre de cesser le feu.

La compagnie Roulland continue à se porter en avant et exécute des feux de poursuite pendant que la compagnie Drude pousse jusqu'à 900 mètres en avant de la face nord et contribue à la poursuite.

Quelques obus sont encore tirés sur les Dahoméens qu'on aperçoit au loin battre en retraite (3.000 mètres) et toutes les troupes rentrent au bivouac; il est 10 heures.

Cette journée coûte à la colonne : MM. le commandant Faurax et le sous-lieutenant Badaire, trois Européens tués et vingt-sept blessés (dont vingt Européens).

L'ennemi, dont le nombre a été estimé à quatre mille, a laissé cent trente morts sur le terrain, mais il a dû en emporter plus du double sans compter ses blessés.

Aussitôt le combat terminé, le colonel, craignant que le poste de Zounou n'ait été, lui aussi, attaqué, envoie l'*Opale* dès 10 heures du matin lui porter secours; la canonnière emporte une section de la légion et une réserve de deux cents cartouches.

A Zounou, tout est calme et le commandant Riou n'a connaissance du combat que par la canonnière qui repart aussitôt.

L'*Opale*, dès son retour à Dogba, prend à bord les blessés et descend sur Porto-Novo.

22 septembre. — Le 22 septembre, à l'occasion du centenaire de la proclamation de la République, le colonel passe en revue les deux groupes de Zounou; l'*Opale*, qui rentre à 7 heures du soir de Kesossa, fait les salves d'artillerie, et une retraite aux flambeaux suivie d'illuminations improvisées termine la fête.

Les pluies malheureusement abiment atrocement les chemins, et après chaque passage de troupes il faut les réparer; on vient à bout néanmoins de ces difficultés et le 26 tout le corps expéditionnaire est réuni à Zounou.

La cavalerie en effet a rejoint la colonne par terre, le commandant Villiers avec l'escadron Fitz-James le 23, et l'escadron Crémieu-Foa le 24.

Le poste de Dogba, qui prend le nom de fort Faurax, est commandé par le capitaine Roulland, de l'infanterie de marine. Sa garnison reste composée de la compagnie d'infanterie de marine, de la 3^e compagnie de volontaires sénégalais (capitaine Kuntz) et de la section provisoire du génie (lieutenant Menou); en outre deux pelotons de tirailleurs sénégalais y sont laissés provisoirement.

Le 27, le colonel, après avoir fait reconnaître tout le pays à parcourir dans le nord et choisir un emplacement de bivouac, se met en route avec ses trois groupes.

Menace de révolution à Abomey. Passage de l'Ouémé. — Le mouvement du corps expéditionnaire n'avait pu rester caché bien longtemps. Behanzin avait fini par l'apprendre et notre intention dès lors évidente de marcher sur Abomey eût suffi pour le rappeler dans sa capitale si une autre circonstance n'était venue encore hâter son retour.

Il venait en effet d'avoir connaissance d'un vaste complot dirigé contre lui par sa mère et un de ses frères.

Dans l'état actuel du pays, ce complot était des plus dangereux; ourdi par les partisans de la paix, il pouvait gagner rapidement et paralyser la lutte contre les Français.

Aussi à la première nouvelle de ce commencement de révolte, Behanzin regagne-t-il rapidement Abomey.

A peine arrivé il jette en prison sa mère et son frère, fait couper quelques têtes et, dorénavant tranquille sur son sort personnel, il ne va plus penser qu'à la guerre.

Il a échelonné ses troupes entre Tohoué et Abomey, et il est là au passage prêt à recevoir la colonne.

Le 2 octobre, à la faveur d'un brouillard intense, la colonne traverse l'Ouémé dès le matin.

Le *Corail*, qui a mouillé un peu en amont du lieu de passage, établit un va-et-vient au moyen d'une aussière allant d'une rive à l'autre et passant par cette canonnière.

Le courant est violent (3 m. 50) : une première cinquenelle installée par le génie en aval se rompt, elle est aussitôt rétablie et sert au passage des plates-formes.

La 1^{re} compagnie de légion étrangère commence le mouvement et se déploie aussitôt dans la brousse pour protéger le passage de la colonne; elle est presque aussitôt renforcée des deux autres

compagnies du groupe (capitaines Robard et Rilba) et de trois cents porteurs du convoi chargés de débrousser.

A 8 h. 1/2, le deuxième groupe passe, et on prend aussitôt la formation de combat au nord de Gbédé sur une ligne coudée s'appuyant à droite et à gauche au fleuve pendant qu'on commence les travaux de défense destinés à enfermer un poste-magasins qui doit servir de tête d'étape de guerre.

A 2 heures, le troisième groupe passe, et, pendant que s'opère son passage, le colonel envoie vers Poguessa une reconnaissance forte d'un peloton de légion (lieutenant d'Urbal), d'une compagnie de tirailleurs haoussas (capitaine Sauvage) et d'un peloton de cavalerie avec ordre de reconnaître la route jusqu'à 2 kilomètres du bivouac, en évitant de s'engager.

A 1.000 mètres environ du bivouac, le commandant de la cavalerie rend compte qu'on aperçoit un camp ennemi muni d'artillerie, aussitôt l'ordre lui est donné de s'arrêter sous bois, de dégager le front et d'éclairer les flancs, pendant que l'infanterie, accélérant sa marche, vient se former en ligne, à genoux, prête à ouvrir le feu.

La fusillade éclate à ce moment, dirigée sur la cavalerie que les Dahoméens viennent d'apercevoir. Un maréchal des logis indigène est tué et la cavalerie se replie rapidement. Mais on a l'ordre de ne pas s'engager et la retraite s'opère par échelons, avec le plus grand calme, soutenue par le 2^e peloton de la compagnie Batreau qui vient d'arriver au pas de course.

La petite colonne rentre au camp sans être inquiétée.

II

La colonne s'est avancée jusqu'à Gbédé, et là, elle a traversé l'Ouémé. A ce moment des difficultés encore plus grandes vont lui être opposées, car il faudra marcher dans la brousse, et abandonner les rives du fleuve, ce qui rendra le ravitaillement des plus malaisés. Mais rien ne peut arrêter ces vaillants soldats conduits par un chef intrépide.

Le 4 octobre, à 5 h. 1/2 du matin, le corps expéditionnaire se met en route vers Poguessa. Il chemine dans la brousse; tout à coup un feu nourri éclate. L'ennemi est là. On lui fait tête, et, après un engagement meurtrier, il s'éloigne et disparaît.

On se bat presque tous les jours; le 6, c'est au pont d'Adégon. Le 12, c'est à Oumbouémidé, le 13, à Akpa. Le 14, on se trouve en face des fortifications élevées par les Dahoméens.

Combats du Koto: journée du 14 octobre. — D'après les renseignements recueillis et confirmés en partie par les vues que donne l'observatoire installé dans un arbre, la position du Koto présente

trois lignes successives de défense fortement retranchées et à cheval sur le chemin qui traverse à gué le cours d'eau. L'attaque directe coûterait de grosses pertes, et le colonel décide que la colonne tournera les défenses en empruntant un passage dont les guides signalent l'existence à 3 kilomètres vers le nord, pendant



Carto de l'Expédition du Dahomey.

que l'artillerie engagera du bivouac même un combat à grande distance qui trompera l'ennemi sur nos intentions.

Les trois groupes, moins la 3^e compagnie de tirailleurs sénégalais (Rilba) et l'artillerie, qui restent au réduit, prennent leur formation de rassemblement en avant de la deuxième face, pendant que les six pièces réunies sur la première ouvrent le feu.

L'ennemi nous répond coup pour coup, et nous ne tardons pas à cesser le feu qui est trop difficile à régler; le terrain en avant est en effet tellement fourré qu'on n'aperçoit pas le point d'éclatement de nos projectiles.

La colonne se met en marche pendant que deux pièces doivent continuer le tir pour tromper l'ennemi sur notre mouvement.

La marche s'opère sur une seule colonne, chaque unité en colonne de pelotons marchant par le flanc des subdivisions, la distance entre les pelotons est de 40 mètres.

La marche est dure; les fractions de tête avancent péniblement, tantôt coupant, tantôt brisant la broussaille, tantôt refoulant et couchant les hautes herbes.

Au réduit, la section Jacquin continue à tirer sur Kotopa.

Vers 9 heures, la colonne change de direction, finit par marcher directement à l'ouest et vient déboucher sur un plateau assez découvert où sa marche n'est plus aussi bien cachée. L'ennemi, l'apercevant, comprend son mouvement et dirige sur elle une partie de ses pièces pendant qu'il envoie des troupes occuper le fourré qui borde la rivière.

Si la marche est devenue relativement facile, sur le plateau, le soleil, dont rien ne garantit plus, est lourd et fatigue beaucoup, on a chaud, on a soif, mais on marche quand même, car le point de direction est la ligne du Koto, c'est-à-dire l'eau.

Le colonel envoie quelques spahis (adjudant Greppo) reconnaître les abords de la rivière; mais ils reçoivent à 100 mètres du fond de la vallée un feu de mousqueterie qui les rabat sur la colonne et le colonel fait aussitôt former le carré pour être prêt à répondre.

Les éclaireurs du premier groupe signalent à ce moment quelques Dahoméens armés en avant de la lisière fourrée qui indique la rivière; la 1^{re} compagnie de légion les disperse par plusieurs feux à commandement auxquels ils répondent faiblement, et le premier groupe, mettant baïonnette au canon, se précipite en avant; mais il est arrêté par un fourré impénétrable et ne peut avancer.

La colonne s'arrête alors en halte gardée; si elle n'a pas atteint le ruisseau même, au moins a-t-elle trouvé dans des trous un peu d'eau qui lui permet de déjeuner et de faire le café.

On ne peut rester là cependant, et devant la déclaration des guides qui disent ne pas pouvoir trouver le point de passage du Koto, le colonel décide de le faire chercher par des reconnaissances qu'enverront les groupes vers l'ouest.

Le lieutenant Gallenon, en rentrant au bivouac, rend compte qu'il n'a pu avancer qu'avec de très grandes difficultés dans la brousse; il a marché dans un terrain argileux et vaseux; de nombreuses termitières et un fourré inextricable l'ont arrêté à moins de 150 mètres.

Les reconnaissances Ayrolles et Mérienne-Lucas, qui se sont rejointes dans la brousse, n'ont pu que tracer, dans un terrain boueux, un sentier de 100 à 120 mètres

L'adjudant Gauthelier, après avoir longtemps tâtonné et être revenu au point de départ, a fini par découvrir le ruisseau et par le franchir, mais il a eu toutes les peines du monde à avancer et le chemin est impraticable pour la colonne.

En résumé, quelques hommes ont pu franchir la rivière, la plupart peuvent boire, mais le passage de vive force de toute la colonne et surtout de l'artillerie est maintenant devenu impossible.

Le Koto coule au milieu d'une masse impénétrable de verdure formée par les lianes et la brousse qui s'entrelacent avec les palmiers et les fromagers, le terrain est détrempé par les tornades et les pièces éprouveraient les plus grandes difficultés à avancer, surtout sous le feu qui est incessant et gênant, bien que tous les obus dahoméens n'éclatent pas.

Pendant que s'opèrent ces reconnaissances, les Dahoméens tentent une attaque sur la troisième face; elle est repoussée par un peloton de la 3^e compagnie de légion qui se porte en avant et poursuit l'ennemi à la baïonnette.

En même temps, le colonel donne l'ordre au capitaine Delestre d'installer une batterie de quatre pièces pour contrebalancer l'artillerie de Kotopa.

Cette batterie s'établit un peu en avant de la troisième face : son soutien est formé par le peloton Courtois, de la 3^e légion, et le peloton Nouveaux de la 5^e (tirailleurs sénégalais).

A 3 heures, les reconnaissances venaient de rentrer, lorsque le capitaine Montané (2^e section d'artillerie), qui dans un arbre cherchait à repérer la direction de l'artillerie ennemie, et le soldat Luher, qui était en vedette dans un autre arbre, aperçoivent une forte bande dahoméenne arrivant au pas de course dans la direction de la batterie; ils donnent l'alarme.

La bande signalée se rue sur l'artillerie qui la reçoit à bout portant par quatre coups de mitraille : les Dahoméens tourbillonnent et se retirent poursuivis par les feux des soutiens.

L'ennemi, cependant, ne perd pas courage et accentue son attaque.

L'artillerie de Kotopa continue son tir qui, quoique bien réglé, nous fait heureusement peu souffrir, ses obus éclatant mal. Les tirailleurs de la brousse repoussés par la troisième face se reforment, la fusillent à bonne distance et glissant sous bois étendent leur attaque à la quatrième et à la deuxième face où le feu devient très violent; pour la deuxième fois ils font usage de balles explosibles.

A ce moment l'action est générale, et sur le plateau du Koto qu'il occupe fortement, l'ennemi amène deux pièces qui, avec celles de Kotopa, exécutent sur le bivouac un tir concentrique.

La place n'est plus tenable et le colonel décide que pour la

nuit la colonne, qui se trouve dans une sorte de cuvette, sera portée à 600 mètres en arrière et sur le plateau.

Le carré tout entier se met en marche, mais aussitôt tous les Dahoméens occupent la lisière du bois et embusqués derrière d'énormes termitières criblent la colonne de feux.

Le premier groupe se porte par échelons au nouveau bivouac; avec lui marche son artillerie qui recule avec la chaîne faisant feu de ses deux pièces pendant que les échelons de l'infanterie l'appuient de tous leurs fusils.

Dans cette marche en arrière, le capitaine Battreau est grièvement blessé.

L'ennemi, cependant, maintenu dans les bois par les feux du premier groupe, n'ose avancer et cesse de tirer aussitôt que nous avons atteint la crête du plateau.

La colonne s'installe alors au bivouac et vingt porteurs par groupe sont désignés pour installer les abris de blessés.

La 9^e compagnie de tirailleurs et le peloton de spahis partent pour aller chercher le convoi laissé au réduit pendant que la 1^{re} compagnie de volontaires (capitaine Robard) va s'installer à Akpa pour y attendre le convoi du commandant Villiers.

Les pertes de la colonne sont : tué, un tirailleur; blessés, capitaine Battreau, un artilleur, un sous-officier de tirailleurs, six légionnaires, cinq tirailleurs.

Journée du 15 octobre. — La nuit se passe sans incidents.

Le 15, à 9 heures du matin, arrivent au bivouac les convois laissés au réduit la veille.

Avec eux marchent le capitaine Crémieu-Foa et la moitié de l'escadron volontaire apportant trente-six mille cartouches.

La deuxième partie du convoi est annoncée et le peloton Nouveaux (5^e tirailleurs) part au-devant d'elle.

La colonne cependant n'ayant pas d'eau depuis la veille, le colonel fait préparer une corvée générale qui tentera d'aller en chercher au Koto.

Tous les porteurs des groupes sont réunis; ils seront protégés par la compagnie Sauvage (Haoùssas) qui accompagnera la corvée pendant que la 1^{re} compagnie de légion sous les armes sera prête à appuyer au premier signal la compagnie d'escorte.

Le capitaine Sauvage forme en avant de lui une chaîne de tirailleurs, couvre ses flancs et marche lui-même au centre et en arrière avec une section.

Derrière lui est la corvée.

Les éclaireurs signalent presque aussitôt l'ennemi embusqué derrière les termitières, et cherchent à le déloger. Comme ils n'y parviennent pas, le capitaine renforce sa chaîne en la prolongeant et attaque l'ennemi qui riposte vigoureusement.

Presque tous les porteurs se sauvent et rentrent au camp.

Au même moment, les Dahoméens menaçant les quatrième et troisième faces, le colonel fait sonner en retraite et le commandant Riou renforce la compagnie de Haoussas d'une section de légion (sergent Gaillard).

Le carré tout entier est attaqué et l'artillerie ennemie donne comme la veille, de Kotopa et du plateau; l'attaque est surtout violente sur les première et deuxième faces.

Le commandant Stéphani répond avec énergie, mais au moment où il dirige les feux d'infanterie et d'artillerie de son groupe contre les Dahoméens qui, sortant de la brousse, semblent vouloir couper la retraite à la compagnie d'Haoussas, il tombe grièvement blessé.

Aussitôt qu'il a entendu la sonnerie « en retraite », le capitaine Sauvage a commencé son mouvement par échelons, mais à peine l'échelon de droite s'est-il mis en mouvement qu'il est assailli par trois ou quatre cents Dahoméens embusqués à moins de 50 mètres et qui ne sont arrêtés que par le lieutenant Ayrolles qui se porte au pas de course en crochet défensif à droite; le feu rapide est alors exécuté sur tout le front et la dernière section d'Haoussas entre en ligne.

La situation est critique. Le capitaine Sauvage a des blessés qu'il veut ramasser avant de battre en retraite et les brancardiers se couchent refusant d'aller plus loin; les docteurs, le revolver au poing, les infirmiers à coups de bâton, les poussent comme ils peuvent.

Heureusement la légion arrive : le sergent Gaillard charge si vigoureusement que toute la ligne se porte en avant et engage un véritable combat à la baïonnette.

Les Dahoméens, maintenus en face, tentent encore d'étendre leur mouvement sur la gauche, mais la section d'Urbal se jette de ce côté, et, par ses feux rapides, arrête le mouvement offensif; le lieutenant est blessé presque aussitôt.

Enfin le commandant Riou porte encore sur la gauche le peloton Vivier de la 1^{re} légion et l'ennemi maintenu par le feu de ces deux compagnies leur permet de rentrer au bivouac.

Dès que la première face est dégagée, l'artillerie du premier groupe (Delestre) couvre les positions de l'ennemi de mitraille et arrête définitivement son attaque : il est 11 h. 30.

Pendant tout le combat, les balles et les obus ont sillonné le camp et le capitaine Marmet, de l'état-major, a été mortellement blessé au centre du bivouac.

Vers 3 heures, on entend des coups de feu vers Akpa et l'artillerie ennemie ouvre de nouveau le feu sur nous.

On ne savait à quelle cause attribuer cette reprise de feu, lorsqu'un spahi arrivant au galop, rend compte que le deuxième convoi de munitions est aux prises avec l'ennemi.

Aussitôt la colonne reprend sa formation de combat. Le chef du deuxième groupe qui reçoit l'ordre d'appuyer la défense du convoi sans trop se dégarnir, envoie au-devant de lui deux pelotons de légion (lieutenants Jacquot et Courtois) et une partie de son ambulance pendant que les 2^e et 3^e sections d'artillerie réunies à l'angle des troisième et quatrième faces engagent immédiatement le feu sur Kotopa.

Le convoi, de son côté, attaqué vers 3 heures en débouchant sur le plateau, avait d'abord reconnu l'ennemi avec sa cavalerie et fait immédiatement déboîter les compagnies d'escorte, — 1^{re} compagnie volontaires sénégalais (capitaine Robard) et 5^e compagnie tirailleurs sénégalais (lieutenant Mouveaux) — qui, par leurs feux, l'avaient arrêté.

A ce moment les deux pelotons Jacquot et Courtois arrivent; jugeant rapidement la situation, ils s'arrêtent à 300 mètres du convoi et se déploient formant avec les troupes d'escorte une sorte de tenaille dont les feux convergents mettent les Dahoméens en fuite.

Le convoi ainsi dégagé rentre au bivouac; à peine ses derniers éléments ont-ils repris leur place qu'un obus venant de Kotopa éclate en plein camp et tue trois toffanis.

Le bivouac est encore trop exposé aux coups de Kotopa, et, afin que l'ennemi ne puisse pas surveiller nos mouvements, le colonel décide de se reporter un peu plus au sud sur le plateau.

Les pertes sont : tués, capitaine Marmet, deux légionnaires, trois Sénégalais; blessés : commandant Stéphani, lieutenant d'Urbal, treize légionnaires dont le sergent-major Vabret, un sergent de tirailleurs, dix-neuf Sénégalais et Haoussas.

Depuis le 9 au soir, cependant, la colonne n'a eu que très peu d'eau, pas même de quoi faire le café une fois par jour, et depuis le 14 à midi, elle n'en a pas eu une seule goutte, pas même pour les blessés; les hommes souffrent et les porteurs encore davantage (1).

Devant cette situation, le capitaine de Fitz-James, qui vient à peine d'arriver de sa course à Adégon, propose au colonel de repartir immédiatement. Ses cavaliers emporteront le plus grand nombre possible de bidons et il ira chercher de l'eau à Oumbouédi.

Le colonel accepte la proposition aussi simplement qu'elle est faite; à 9 h. 1/2 du soir la cavalerie quitte le bivouac sans bruit et rentre au camp à 4 heures du matin sans avoir heureusement rencontré un seul Dahoméen, elle rapporte 4.100 bidons d'eau.

1. Les soldats qui ont fait partie du corps expéditionnaire ont conservé un souvenir inoubliable de ce moment terrible; pour eux, ce campement s'appelle : *Le camp de la soif.*

Par une ironie du sort, la cavalerie est à peine de retour depuis une demi-heure, qu'une violente tornade qui dure une heure éclate sur le bivouac et permet à la colonne de s'approvisionner largement.

III

A Apka, le colonel Dodds s'arrête quelques jours. L'effectif de la colonne est réduit à 63 officiers et 1.700 hommes, avec 2.000 porteurs, 160 chevaux et 47 mulets. Il sent que l'ennemi prépare une résistance vigoureuse, et il veut attendre pour reprendre la marche en avant les quelques renforts qui lui sont annoncés, de la côte, et les ravitaillements nécessaires.

L'ennemi ne le laisse pas en repos; le 20 et le 21 octobre, la petite colonne est attaquée, mais elle riposte avec vigueur. Cependant Behanzin est moins rassuré : l'approche des Français lui inspire des craintes salutaires, et il essaie de parlementer.

Arrivée de parlementaires. — Behanzin cependant commence à perdre un peu de la confiance qu'il avait en son armée. Depuis le début de la campagne il lui a toujours fallu battre en retraite sans parvenir à nous entamer, ses forces diminuent rapidement et le voilà acculé à ses derniers retranchements, à cette ligne du Koto sur laquelle il comptait tant et qui, il le sent bien, lui échappera encore.

Aussi va-t-il essayer de retarder sa chute en employant la ruse qui lui a déjà réussi tant de fois et en entrant en pourparlers pour tâcher de gagner du temps.

En effet, le 23, vers 9 h. 1/2, on signale du bivouac des drapeaux blancs sur les positions ennemies.

Presque aussitôt deux parlementaires se présentent; le chef d'état-major les reçoit, croyant à une communication importante, mais ils viennent simplement dire : « que leur chef de camp envoie le bonjour au colonel ». Sur ces phrases insignifiantes, ordre leur est donné de retourner chez eux et il leur est interdit de reparaitre tant qu'ils n'auront rien de plus sérieux à dire.

Une heure après, de nouveaux parlementaires reparaissent; ils viennent de la part du chef de camp dire qu'une récade (lettre) du roi destinée au colonel est attendue; comme ils n'apportent rien, on les renvoie. Ils ne sont pas partis depuis une demi-heure qu'ils reviennent encore : « La récade du roi n'est pas encore arrivée, disent-ils, mais il ne faut plus se battre. »

Le capitaine Lombard, qui les reçoit, leur intime l'ordre de donner la lettre du roi ou de s'en aller.

A 5 h. 1/2 enfin on les voit revenir; mais cette fois ils apportent la lettre du roi.

Behanzin veut traiter et demande les conditions qui lui seront faites.

Le colonel répond qu'il ne veut pas traiter avant d'être sur la position de Kotopa, que, si le roi veut montrer son désir de faire la paix, il doit commencer par évacuer cette position, et qu'enfin, s'il refuse, la marche en avant sera reprise.

Nouvelle formation de la colonne. Instructions pour le combat.

— Le 24, à 8 heures du matin, arrive au camp le capitaine Crémieu-Foa; il est parti seul de Kossoupa pour annoncer au colonel l'arrivée du commandant Audéoud; il a essuyé deux coups de feu à hauteur des tranchées enlevées le 12 et a été légèrement blessé à la cuisse gauche.

Enfin à 10 h. 1/2 arrive le commandant Audéoud avec la 10^e compagnie de tirailleurs (capitaine Collinet) et une section d'Haoussas.

Tous les renforts attendus sont maintenant arrivés et le corps expéditionnaire est reporté à soixante-neuf officiers et deux mille hommes, c'est-à-dire à peu près à l'effectif du départ.

Le colonel change alors la disposition de la colonne, qui comptera dorénavant quatre groupes au lieu de trois, chacun d'eux devant former une face du carré.

Le lendemain 25, on a la réponse du roi. Behanzin refusant d'évacuer ses positions du Koto; le colonel, en conséquence, décide, pour le 26, la reprise du mouvement en avant.

En même temps qu'il change la formation de la colonne, le colonel modifie la formation de marche. L'expérience acquise depuis le commencement des opérations a montré qu'il est indispensable d'abandonner les sentiers et de cheminer à travers la brousse : la marche en sera peut-être rendue plus pénible et plus lente, surtout à cause de la chaleur qui est très forte; les étapes devront être plus courtes; mais en revanche, la colonne avancera toute formée en carré, prête à recevoir l'ennemi sur ses quatre faces.

Le carré pourra manœuvrer et tourner les défenses accumulées par les Dahoméens en travers des routes sur lesquelles ils nous attendent, et évitera ainsi de recevoir à chaque pas les décharges des bandes embusquées et abritées dans des tranchées; la cohésion demeurera plus grande; les ordres seront transmis plus facilement et les éléments non combattants, trains de combat et blessés, massés au centre, seront plus à l'abri.

Ordre est renouvelé de faire agenouiller à la première décharge ennemie, ce qui permettra de reprendre les hommes en main, puis on exécutera trois ou quatre feux à commandement et on lancera en avant au pas de charge une ou deux compagnies, tambour battant.

Les Dahoméens n'ont jamais pu tenir devant les charges poussées avec vigueur et ils évacuent rapidement leurs défenses à l'approche des baïonnettes; le combat dure moins longtemps, les pertes sont moindres et l'effet moral produit est bien plus grand.

Avant de se mettre en route et en vue de l'allongement de la ligne de ravitaillement, les services de l'arrière entre l'Ouémé et la colonne sont mis sous la direction d'un officier d'état-major (capitaine Schillemans). Adégon restera tête d'étape approvisionnée par la flottille pendant qu'au delà le transport des vivres et l'évacuation des blessés s'opérera par Akpa et Kossoupa.

Enfin à Kossoupa sont provisoirement laissés trois pelotons de cavalerie pour assurer le service de correspondance.

Combat du 26 octobre. — Le 26 à 3 heures du matin, l'artillerie prend position : trois pièces s'établissent au réduit, et trois pièces au village fortifié; les unités envoient leurs bagages et le demi-train de combat au réduit, et à 6 heures du matin, à la faveur d'un brouillard intense et à l'abri d'un rideau de brousse qui la dissimule, la colonne prend sa formation de rassemblement.

Le brouillard qui se dissipe vers 7 heures, laissant apercevoir les drapeaux blancs plantés à l'extrémité des tranchées dahoméennes, le colonel envoie un parlementaire prévenir que les négociations sont rompues et que nous allons marcher en avant; les drapeaux disparaissent aussitôt et l'artillerie du village ouvrant le feu, couvre de mitraille la position ennemie.

Les Dahoméens ripostent vigoureusement et leur artillerie de Kotopa entrant en ligne, le capitaine Delestre lui répond pendant que la première face tout entière exécute des feux à commandement.

A la sonnerie de : « En avant ! » la batterie du village cesse de tirer, la première face, suivie des deuxième et troisième, se porte en avant de 75 mètres environ, exécute des feux rapides et s'élançe à la baïonnette sur les Dahoméens qui fuient en désordre.

La compagnie Collinet arrive la première. La deuxième face a déployé à droite la compagnie de tirailleurs sénégalais (Robard) et un peloton de légion pendant que le deuxième groupe tout entier s'est déployé à gauche.

A ce moment se produit sur le réduit une attaque faite par des Dahoméens venus des sources du Koto; mais l'artillerie Jacquin, la garnison du village et le premier groupe leur font face et les arrêtent.

Les compagnies qui ont donné l'assaut rallient alors, on reforme le carré, les blessés sont conduits au réduit sous l'escorte de l'infanterie de marine et la colonne reprend sa marche.

Pour éviter les ouvrages de défense qui peuvent être accumulés sur la route, le colonel donne l'ordre de marcher franchement à l'ouest.

La chaleur est très forte, la brousse très dure, la colonne **fatigue** beaucoup.

Pendant la marche, le capitaine Delestre continue à tirer du réduit sur Kotopa, mais l'artillerie ennemie ne répond que très peu.

Le quatrième groupe reconnaît le village d'Akpa que l'ennemi a abandonné.

A ce moment les Dahoméens envoient deux décharges sur la colonne qui s'arrête et répond de sa première face; l'artillerie ennemie tire à ce moment et de Kotopa et des sources du Koto; deux obus arrivent sur la colonne.

Le colonel fait reprendre la marche et donne une direction encore plus à l'ouest.

Le quatrième groupe se heurte à une ligne de tranchées qu'il enlève.

L'ennemi se rabat sur la deuxième face qui le repousse rapidement, mais les Dahoméens déployés dans des terrains de culture nous attendent et nous envoient des feux au moment où nous arrivons sur la lisière de la brousse. Pendant que les première et troisième faces les repoussent, une bande d'amazones et de réguliers assaillent le carré par sa quatrième face. Le commandant Riou les laisse arriver à trente ou quarante pas, fait ouvrir le feu par la légion, et les disperse.

Enfin à 11 h. 30, la colonne arrive au village de Kotopa-Fétiche et s'y installe en halte gardée.

Pendant la halte, plusieurs partis dahoméens qui essaient d'approcher sont encore repoussés et le colonel décide de brûler les tatas qui sont à 200 mètres en avant du village et qui les abritent; la section Jacquin se porte à 100 mètres en avant du carré, les canonne, puis la 3^e compagnie sénégalaise va y mettre le feu.

La marche est reprise à 2 h. 30. Le colonel la dirige vers le sud-ouest, voulant ainsi éviter le passage du Koto sous le feu de l'ennemi qui y a accumulé de puissants moyens de défense.

Le carré traverse ainsi une brousse composée de hautes herbes et d'arbustes épineux, où il avance difficilement et arrive à un ruisseau bordé d'un rideau d'arbres et de broussailles.

Les troisième et quatrième groupes, sauf l'artillerie, le franchissent aussitôt et vont s'établir sur un plateau très élevé qui domine la rive droite du ruisseau pendant que le reste de la colonne s'installe au bivouac sur la rive gauche, dans un redan ayant ses faces appuyées au ruisseau.

Le débroussaillage ne se termine qu'à 10 heures du soir et le génie commence aussitôt une passerelle et des rampes d'accès.

Nos pertes sont : tués, un légionnaire, un tirailleur; blessés, capitaine Demartinécourt, quatorze Européens, neuf tirailleurs.

Combat du 27 octobre. Passage du Koto. — Dans la matinée du 27, la colonne est groupée tout entière au delà de la rivière, et on découvre au sud du bivouac les restes d'une passerelle dahoméenne aboutissant à une belle route de guerre barrée par une coupure.

Les guides prétendent ne plus reconnaître le pays et finalement assurent que nous venons de franchir non le Koto mais le Han, son affluent.

L'erreur de direction qu'ils ont commise en obliquant trop au Sud, nous a placés, il est vrai, sur le flanc de la position de Kotopa mais il reste encore à traverser le Koto sous le feu de l'ennemi qui nous observe.

Le manque complet de renseignements sérieux a été la plus grosse difficulté qu'ait rencontrée la conduite des opérations. Les prisonniers n'ont jamais pu ou voulu parler; les guides qu'on a pu employer ont quitté le Dahomey depuis de longues années et n'ont jamais dépassé Poguessè; enfin les cartes n'existent pas ou sont fausses et les renseignements recueillis à Porto-Novo sont inexacts ou insuffisants.

Sur ces entrefaites, des parlementaires se présentent de nouveau. Behanzin déclare qu'il ne veut plus se battre, qu'il évacue la ligne du Koto et qu'à 3 heures un de ses ministres viendra pour traiter à Avlamé.

Le colonel répond qu'il y sera à l'heure dite.

A 11 h. 30, avec toutes les précautions que commandent la prudence et le manque absolu de confiance dans la promesse du roi, la colonne repasse le Han sur sa passerelle et, formée en carré, se met en marche dans la direction du nord; à hauteur de Kotopa elle rencontre le capitaine de Fitz-James qui est venu au-devant d'elle en reconnaissance avec mission de renseigner le poste d'Akpa sur la situation du corps expéditionnaire.

La marche cependant est assez rapide dans la brousse; à 1 h. 30 le carré s'établit à cheval sur la route Adégon-Abomey puis il change de direction, marche vers l'ouest et descend les pentes assez découvertes du Koto. Des détachements sont envoyés reconnaître les tatas brûlés la veille et s'assurer qu'ils n'ont pas été réoccupés.

Le commandant Audéoud arrête son groupe à environ 350 mètres du Koto et ses trois compagnies envoient chacune une reconnaissance pour tâter les abords de la rivière.

Behanzin nous a trompés et n'a eu qu'un but : nous attirer dans un piège.

Les reconnaissances n'ont pas fait 100 mètres, qu'arrêtées par une vive fusillade venant des bords de la rivière, elles sont obligées de se rabattre sur leur groupe. Aussitôt le quatrième groupe concentre le feu de ses trois compagnies sur le point du passage

de la rivière qu'on aperçoit très bien pendant que l'artillerie couvre le Koto de mitraille. Le groupe fait alors un bond de 100 mètres, prend à peine le temps de tirer quelques cartouches et quelques obus puis, d'une seule poussée, se jette en avant et aborde la rivière; la deuxième section de la compagnie de légion, suivie d'une pièce de canon, franchit la rivière, poursuit les Dahoméens qui lâchent pied et gagne du terrain en avant pour permettre à la colonne de déboucher,

A mesure que les troupes arrivent, le carré se reforme pendant que le quatrième groupe tout entier poursuit l'ennemi de ses feux.

Enfin le feu s'éteint et la colonne s'installe au bivouac.

Les pertes sont : tués, deux légionnaires; blessés, cinq Européens, sept tirailleurs.

A la nouvelle des combats des 26 et 27 octobre, le ministre télégraphia au colonel : « 3 novembre, le ministère et moi nous faisons les interprètes du Gouvernement pour vous féliciter de nouveau, vous et vos vaillantes troupes, de votre énergie et de vos brillants succès. »

Halte à Kotopa du 28 octobre au 1^{er} novembre. — Un grand pas vient d'être fait. Malgré l'embuscade qui a été tendue, nous avons franchi le Koto et forcé la position sur laquelle Behanzin comptait le plus.

Le corps expéditionnaire a mis le pied au cœur du Dahomey.

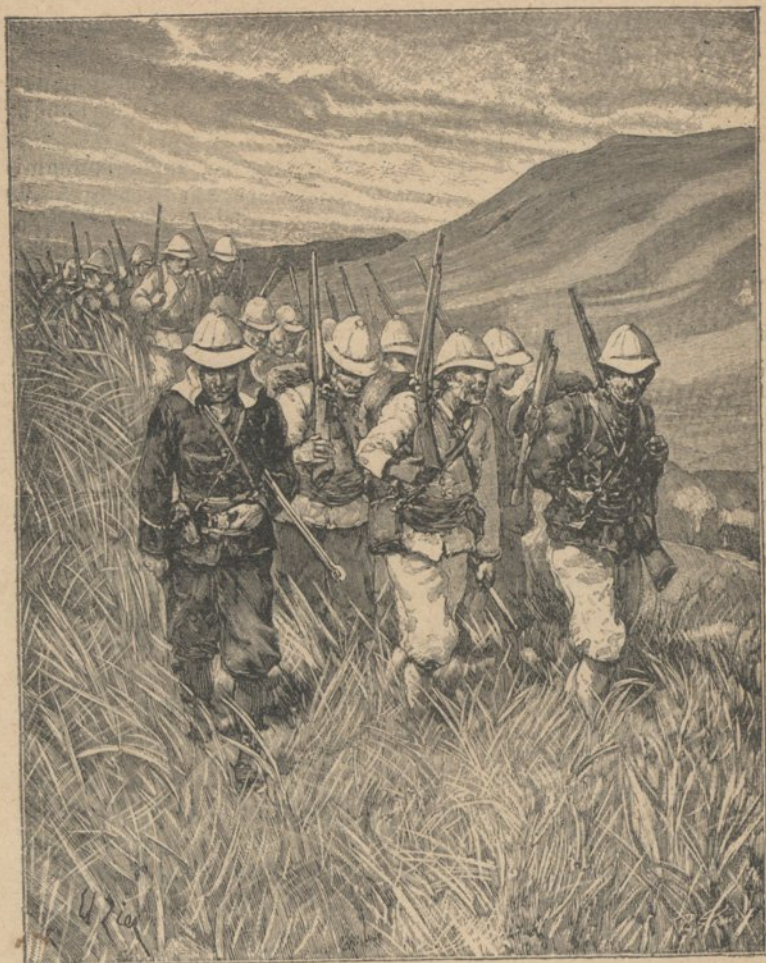
Cana, la ville sainte, n'est plus qu'à quelques kilomètres devant nous et, 14 kilomètres plus loin, s'élève Abomey. Behanzin va maintenant tâcher de nous empêcher d'entrer à Cana, car notre présence dans cette ville et dans le voisinage de sa capitale doit à jamais compromettre son prestige et anéantir sa puissance.

Mais avant de porter le dernier coup à la puissance dahoméenne, le colonel est obligé de s'arrêter encore (1). Les journées du 28 au 1^{er} novembre sont employées au ravitaillement de la colonne, à l'évacuation des blessés, à l'établissement d'un pont sur le Koto et enfin à la construction, à Kotopa, d'un poste qui remplacera celui d'Akpa, trop voisin de Kossoupa. Ce poste, en rapprochant encore de la colonne l'extrémité de la ligne du ravitaillement, aura en outre l'avantage de tenir un point de passage important.

Combat du 2 novembre. — Le 2 novembre, les groupes étant approvisionnés en vivres jusqu'au 5 et en munitions à deux cent cinquante cartouches pour l'infanterie et à cent vingt coups par pièce, la marche est reprise.

1. Les groupes étaient approvisionnés jusqu'au 28.

Le carré quitte le bivouac à 6 heures, le génie et l'infanterie de marine formant une réserve au centre: la cavalerie, moins un peloton, reste au bivouac.



LA COLONNE EN MARCHÉ

Dessin d'Ed. Zier.

La marche est d'abord dirigée droit au nord, puis s'infléchit vers le N.-O.

En marchant ainsi dans la brousse, la colonne évite le village

d'Avlamé et les lignes de défense probablement établies en avant d'Ouakon.

La brousse étant moins épaisse que les jours précédents, la marche est plus facile. Un coup de feu tiré sur la gauche blesse deux hommes. A ce moment on aperçoit, à 800 mètres environ vers l'ouest, des groupes nombreux de Dahoméens qui marchent vers Ouakon ; on les disperse avec quelques feux de salve.

A 9 heures et demie, la colonne fait une halte pendant que des patrouilles reconnaissent le palais d'Avlamé à 400 mètres à l'ouest du carré.

A 1 heure et demie, on reprend la marche, mais l'ennemi embusqué dans le village de Ouakon nous arrête par ses feux.

Le premier groupe lui répond de ses trois compagnies et de ses deux pièces pendant que la première face exécute un crochet offensif en prolongeant la ligne.

L'artillerie ennemie veut prendre part à la lutte, mais son tir est sensiblement moins bien réglé qu'aux combats précédents et nos pièces parviennent à mettre le feu au village qui abrite les Dahoméens : ceux-ci battent en retraite précipitamment, poursuivis par nos salves.

La colonne se rabattant alors sur Ouakon vient s'établir à 500 mètres du tata occupé par l'ennemi, mais elle est reçue par un feu violent partant des deux tatas de Ouakon et de Yokoué.

Le colonel s'arrête et prend les dispositions suivantes : le deuxième groupe renforce le troisième de sa section d'artillerie, d'un peloton de légion et de la 41^e compagnie de tirailleurs ; le premier groupe envoie également son artillerie, et la 10^e compagnie de tirailleurs fait une légère conversion.

Ainsi, à l'ennemi qui engage son artillerie de Yokoué à 1.500 mètres environ et une mitrailleuse à 800 mètres à Ouakon, nous répondons par le feu de quatre compagnies indigènes, d'une compagnie et demie de légion et de nos six pièces.

Les Dahoméens tiennent bon cependant.

Le lieutenant Mercier, déjà blessé, tombe frappé à mort.

L'artillerie de Yokoué s'approche, vient se mettre en batterie à 800 mètres environ, et de là nous envoie cinq obus qui viennent éclater à 10 mètres de notre ligne ; nos six pièces en trois salves la réduisent au silence.

Les Dahoméens ont tenté le dernier effort de la journée ; à 6 heures le feu se ralentit et cesse tout à fait à la nuit.

Les pertes sont : tués, le lieutenant Mercier, un légionnaire, deux tirailleurs ; blessés, trois artilleurs, dont un indigène, deux soldats d'infanterie de marine, dix légionnaires, sept tirailleurs.

Combat du 3 novembre. — Le 3 novembre, dès 5 h. 1/2 du matin, au moment où on lève le bivouac, le carré est assailli par

toute l'armée dahoméenne. On se précipite aux tranchées et on répond vigoureusement à l'ennemi.

Trois heures durant, le carré résiste à cette attaque générale sur toutes ses faces qui sont enfilées et prises à revers, l'intérieur du camp est couvert de projectiles ; le capitaine Roget et le lieutenant Jacquot tombent blessés.

Enfin le colonel, voyant que les Dahoméens résistent partout, prescrit au premier groupe de repousser l'assaillant à la baïonnette et au quatrième d'aller s'emparer de Ouakon d'où nous viennent des feux et de s'y établir.

Le commandant Riou fait exécuter une charge à la baïonnette, les Dahoméens bousculés reculent vers le nord ; le lieutenant Mérienne-Lucas (Haoussas), exécutant une légère conversion, charge à nouveau ; l'ennemi recule, essuie en passant le feu de la 1^{re} compagnie sénégalaise et est repoussé jusqu'aux pentes du plateau que nous occupons et d'où on le poursuit jusqu'à 1.200 mètres par des feux de salve.

Pendant ce temps, le groupe Audéoud envoie la 10^e compagnie de tirailleurs sénégalais en avant de la troisième face. Cette compagnie, appuyée d'une compagnie de légion et un peu en arrière d'un autre peloton, pousse l'ennemi, la baïonnette dans les reins, jusqu'au tata de Ouakon, où elle entre avec lui, l'en chasse et le poursuit de ses feux.

Le colonel fait fortement occuper le tata ainsi qu'un petit village au nord-ouest.

En même temps, on trouve au sud un point d'eau où l'on établit un poste.

Il est 11 heures, et l'ennemi a été chassé sur tous les points. L'acharnement mis par les soldats de Behazin dans leur attaque a été grand. Son armée, composée de quelques centaines de réguliers, débris des luttes précédentes ou rappelés de Ouidah et d'Allada, comprend encore, en grand nombre, des hommes sortis la veille des prisons royales.

Presque tous avaient reçu du genièvre en abondance. Le désespoir et l'ivresse peuvent seuls faire comprendre l'audace qu'ils ont déployée dans l'attaque.

Behazin a donc encore assez de prestige et d'autorité pour lancer ses troupes à l'assaut des blancs et de la défensive opiniâtre repasser à l'offensive la plus audacieuse.

A 3 heures arrive un peloton de spahis qui remet la colonne en communication avec Kotopa ; il repart aussitôt emmenant les blessés.

Les troupes rentrent au bivouac où sont prises les mesures suivantes : la 10^e compagnie de tirailleurs sénégalais et un peloton de légion sont seuls laissés au tata de Ouakon. On occupe sur la crête du plateau, à 100 mètres du bivouac, un point d'où l'on

peut surveiller toutes les pentes de Ouakon et de Yokoué, et le service de sûreté pour la nuit est doublé par des patrouilles horaires.

Les pertes sont : tués, deux artilleurs et deux légionnaires ; blessés, capitaine Roget, docteur Rouch, lieutenant Jacquot, lieutenant Cany, vingt-cinq Européens, vingt-neuf tirailleurs et indigènes.

Combat du 4 novembre. — Le 4 novembre, à 7 h. 1/2, après avoir reçu un convoi de vivres et de munitions, la colonne se met de nouveau en route, en laissant la 40^e compagnie de tirailleurs pour garder Ouakon et surveiller le point d'eau.

Au moment où la première face débouche sur la crête du plateau de Ouakon, elle surprend les Dahoméens en préparation d'attaque sur le plateau Yokoué-Cana.

Le chef du premier groupe prolonge la première face, et les trois compagnies de légion des première, deuxième et troisième faces tirent à commandement sur les Dahoméens que l'on voit marcher par bandes à 800, 1.000 et 1.200 mètres.

Les feux de salve portent admirablement, sans que l'ennemi puisse déterminer la position de la colonne jusqu'au moment où, notre artillerie entrant en ligne, sa fumée leur indique notre situation.

Le feu devient alors général et, de toutes les faces et ouvertures du tata, l'ennemi tire avec acharnement.

Le troisième groupe a pour objectif la partie inférieure du tata où sont établies deux pièces ; et le deuxième groupe en attaque le flanc nord pendant que l'artillerie et la légion du premier groupe arrêtent les mouvements que l'ennemi semble vouloir tenter sur notre droite.

Le feu de l'ennemi cesse alors presque complètement et la colonne se remet en marche par le nord de façon à éviter Yokoué.

A 9 heures, le colonel, trouvant un endroit favorable, ordonne la halte ; les hommes ont en effet besoin de repos et il faut prendre de nouvelles forces pour enlever les derniers obstacles qui séparent encore de Cana.

A deux heures seulement, la marche est reprise.

Le carré marche d'abord vers le nord, puis vers l'ouest ; le terrain, quoique broussieux, n'est pas mauvais, mais la chaleur est très forte.

A 2 h. 45, les éclaireurs de la deuxième face sont reçus par un feu nourri et l'action devient bientôt générale ; sur les première et deuxième faces, on se fusille à moins de 50 mètres ; nos pertes sont nombreuses.

Le colonel donne alors le signal de la charge.

Le premier et deuxième groupes se précipitent et bousculent leurs adversaires ; dans cette charge, le deuxième groupe rejette sur le premier les Dahoméens qui, pris ainsi entre les feux croisés des deux groupes, font des pertes énormes et prennent la fuite.

La colonne se reforme et continue sa marche sur Cana, la première face en avant.

A moins de 200 mètres des premières maisons, le carré est accueilli par un feu violent venant de la gauche, où l'ennemi occupe un bois fétiche, pendant que la deuxième face essuie également un feu venant d'un bouquet d'arbres qui, à 300 mètres, couvre une position légèrement dominante.

Le chef du deuxième groupe concentre son feu d'artillerie et d'infanterie sur le bois fétiche, puis, pendant que le premier groupe répond au feu de droite, il se porte en avant par échelons, traverse vivement le village de Cana et débouche sur une grande place ; la 4^e compagnie de légion a appuyé la gauche du mouvement.



BEHANZIN

L'ennemi qui nous attendait sur sa gauche, pris au dépourvu, se disperse et s'enfuit pendant que le premier groupe le poursuit de feux de salve.

Le deuxième groupe, profitant du moment de répit qui lui est laissé, se rassemble et ne tarde pas à être rejoint par le premier groupe qui a éteint les feux de droite.

Sous la protection de ces deux groupes, le reste de la colonne traverse le village et se reforme.

Au moment où la colonne se remet en marche, un groupe de chasseurs d'éléphants qui couvre la retraite de l'armée dahoméenne et qui s'est embusqué à 300 mètres sur notre droite ouvre un feu nourri qui bat la deuxième face et enfile la première.

C'est en vain que le capitaine Delestre forme une batterie de quatre pièces dont le tir à mitraille se combine avec les feux de la 1^{re} compagnie de légion et de la 3^e compagnie de tirailleurs ; les Dahoméens tiennent et ne veulent pas céder le terrain.

Pour en finir, le colonel fait charger le deuxième groupe.

Le peloton Courtois (3^e de légion) et la compagnie Rilba

(tirailleurs), sous le commandement du capitaine Drude, se portent en avant au pas de charge, délogent les Dahoméens et rentrent au bivouac après avoir brûlé toutes les cases dans un rayon de 300 mètres.

Le colonel apprend à ce moment qu'un convoi (lieutenant Compeyrat) a été attaqué le 29 octobre à trois quarts d'heure de Kossoupa et a été dégagé grâce au secours envoyé du poste.

L'escorte a eu un tué, sept blessés, deux disparus (tous tirailleurs).

Les pertes pour la journée du 4 sont : tués, lieutenant Menou, cinq légionnaires, deux tirailleurs; blessés, lieutenants Maron, Gay, Mérienne-Lucas, dix-sept légionnaires et artilleurs, vingt-neuf tirailleurs.

Envoi de parlementaires. — Yokoué devait être le dernier combat de la campagne. Behanzin se reconnaît vaincu et, dès le lendemain, 5 novembre, à 8 h. 1/2 du matin, des parlementaires se présentent et apportent une lettre du roi qui demande la paix : le colonel lui fait répondre qu'il ne consentira à entrer en pourparlers qu'à Cana même, et qu'en conséquence les troupes dahoméennes doivent l'évacuer immédiatement; il ajoute que s'il n'a pas de réponse le lendemain, la marche sera reprise.

Félicitations du Gouvernement. — Le colonel, cependant, avait hâte de mettre le Gouvernement au courant des derniers événements et, dès le 5, en rendant compte des différents combats qu'il a dû livrer, il télégraphie :

« Brillant succès dû à l'entrain et la conduite au-dessus de tout éloge des officiers et des soldats.

« Je n'ai jamais rencontré de troupes plus admirables que celles que j'ai l'honneur de commander, et à qui on peut tout demander ».

Le 11 novembre, le ministre de la marine répondit :

« Je reçois seulement aujourd'hui votre télégramme du 5.

« J'admire avec vous la valeur et l'entrain superbe de vos troupes; l'éloge que vous en faites est pour elles la première et restera la plus précieuse des récompenses.

« Le Ministre de la guerre, le Sous-Secrétaire d'Etat des colonies et moi adressons de nouveau à vos soldats et à vous nos plus vives félicitations ».

Le colonel est nommé général de brigade. — Le Gouvernement n'avait pas attendu les derniers combats pour envoyer au colonel

Dodds le témoignage de sa satisfaction pour les résultats déjà obtenus.

Le 9 novembre, le colonel était nommé général de brigade et, quelques jours après, la Chambre tenait à adresser elle-même ses félicitations au général; le ministre les lui transmettait le même jour, 21 novembre :

« La Chambre des députés, par un vote unanime et sans attendre l'issue qu'elle espère de la campagne conduite par le général Dodds au Dahomey, associe ses félicitations à celles que le Gouvernement lui a envoyées déjà ainsi qu'à ses vaillantes troupes. »

Behanzin évacue Cana. — Le 5 novembre donc, la colonne attend au bivouac la réponse de Behanzin et le colonel est bien décidé à marcher le lendemain.

On évacue les blessés et la 10^e compagnie rentre de Ouakon.

A 5 heures du soir, les parlementaires arrivent; ils apportent une lettre du roi qui affirme que le lendemain Cana sera évacué; le roi annonce en même temps l'arrivée d'un de ses ministres.

En conséquence, le 6 novembre à 5 heures du matin, la colonne lève le bivouac et prend sa formation de marche.

Les premier et deuxième groupes sont formés en ligne de colonnes de compagnie, à intervalles de déploiement, et ont leur ambulance et leur artillerie à vingt pas en arrière de leur centre.

L'infanterie de marine et le génie forment en arrière une petite réserve.

Enfin, les troisième et quatrième groupes, sous les ordres du commandant Audéoud, doivent se tenir à 200 mètres en arrière de la colonne principale et former en carré l'escorte de tous les convois.

La colonne entre dans cette formation à Cana et aussitôt le peloton de spahis (lieutenant Basset) patrouille dans toutes les directions dans un rayon de 500 mètres; Cana est bien évacué et on y établit le bivouac sur la grande place, en face même du palais du roi.

Pourparlers avec les envoyés de Behanzin. — Behanzin a tenu parole.

La colonne est à peine installée que le parlementaire annoncé la veille se présente au bivouac.

Le colonel, entouré de son état-major, le reçoit dans la maison des palabres :

« L'envoyé affirme que le roi est sincère dans ses désirs de paix, qui d'ailleurs n'a été troublée que par de mauvais servi-

teurs qui ont été punis. Mais le colonel lui rappelant la fausseté de Behanzin, qui, le 27 octobre, sous promesse de traiter, nous a attirés dans un guet-apens, déclare que cette fois-ci la France veut une paix durable qu'elle a d'ailleurs assurée par ses victoires. »

Après deux heures de palabre, le colonel renvoie l'émissaire en lui disant que la paix dépendra de la sincérité du roi.

Bien que les pourparlers fussent commencés et que la guerre parût terminée, il était prudent, avec un adversaire aussi sujet à caution, de se tenir sur ses gardes ; aussi le colonel n'y manquait-il pas : il sait qu'il n'y a pas grand fond à faire sur les promesses du roi et qu'un échec à ce moment compromettrait le succès de la campagne. »

Le 7, arrivent deux nouveaux parlementaires ; l'un est le ministre qui est déjà venu il y a quelques jours, l'autre le Cussugan de Ouidah, le principal conseiller du roi ; ils sont porteurs d'une lettre du roi qui contient à peu près ce qui suit : « Il veut la paix et désire que le Cussugan arrange bien les choses ; il offre de ravitailler la colonne. »

Le roi cette fois paraît donc bien décidé à la paix et l'envoi de ces deux parlementaires, au lendemain du long entretien du 6 novembre, semblerait même indiquer qu'il a hâte de l'obtenir.

Malheureusement, le colonel est un peu pris au dépourvu et ne peut le suivre aussi rapidement qu'il le désire dans la conclusion d'un traité de paix.

Le colonel, en effet, n'a pas encore reçu les instructions précises qu'il a déjà demandées depuis plusieurs jours et il n'a pu, dans sa marche en avant à travers la brousse, emporter les pièces diplomatiques qui lui permettraient d'établir d'une façon complète la situation avant les hostilités.

Il faut donc gagner du temps afin de permettre aux instructions d'arriver et pour donner à M. Ballot, lieutenant-gouverneur, que le colonel a appelé près de lui, le temps de rejoindre le bivouac.

Le colonel, en conséquence, se contente de répondre d'une façon vague au Cussugan que les conditions inévitables seront :

- 1° Le protectorat français ;
- 2° Une cession de territoire ;
- 3° Une indemnité de guerre.

Le 8, comme il faut répondre à une lettre par une lettre, le colonel écrit à Behanzin que comme première condition il devra céder Ouidah et le littoral, et accepter pour le Dahomey le protec-

torat français; quant à l'offre de ravitaillement, le colonel la refuse.

Le 9, nouvelle lettre de Behanzin : « Il accepte la cession du littoral et il va donner des ordres pour l'évacuation immédiate de Savi, Ouidah, Avrekété, Godomey et même Abomey-Calavi, patrimoine et berceau de sa famille; il retirera ses troupes et fera conduire la colonne à Ouidah par Allada en se chargeant de la ravitailler. »

Il insiste beaucoup sur cette proposition, dernière embuscade qu'il essaie peut-être de nous tendre, espérant que la colonne, déjà fatiguée, ne sortira pas du passage, difficile en cette saison, de la Lama et de la forêt d'Allada.

Sur ces entrefaites arrivent de France les instructions demandées.

Le Gouvernement, tout en laissant au commandant du corps expéditionnaire le soin de traiter de la paix, lui en indique cependant les principales conditions et exprime le désir de voir entrer la colonne à Abomey. Cette occupation de la capitale succédant à celle de la ville sainte doit, dans sa pensée, nous rallier la population et mettre fin à la campagne.

Le général (1) aussitôt informe Behanzin de l'arrivée des instructions de son Gouvernement et lui fait connaître en même temps que la paix, pour être durable, ne peut être signée qu'après une discussion sérieuse des clauses du traité.

Behanzin comprend dès lors que l'entrée à Abomey lui sera demandée; c'est là une des conditions qu'il craint le plus, car il sent bien que ce sera un coup terrible à son prestige; aussi, avant qu'on en ait parlé, prend-il les devants et écrit-il, le 10, pour demander que nos troupes n'entrent pas à Abomey.

Le 11, enfin, M. Ballot étant arrivé au bivouac, assiste aux côtés du général à un long palabre avec les ministres du roi et on les avertit que le lendemain un projet de traité leur sera soumis.

Behanzin cependant tient toujours à son idée, et dans la crainte où il est d'être obligé d'évacuer Abomey, il écrit encore, le 12, deux lettres, l'une au général, l'autre au lieutenant-gouverneur, dans lesquelles « il prétend se soumettre à tout, sauf à l'occupation d'Abomey ».

Le 12, tous les termes du traité étant définitivement arrêtés, le général, afin qu'il n'y ait pas de malentendus possibles, charge l'interprète Chagas d'aller à Abomey avec la mission d'expliquer à Behanzin certains points des clauses préparatoires.

Le 13, l'interprète rentre au camp; il a, dit-il, été fort bien reçu par le roi qui a encore protesté de sa sincérité et il ne précède que de quelques instants les plénipotentiaires.

1. On a vu que le colonel Dodds a été nommé général le 9.

Ces derniers arrivent, en effet, et le général leur remet le texte du traité.

Le général exige pour accorder la paix :

- 1° Cession du littoral et de la rive gauche de l'Ouémé jusqu'à Agony inclusivement;
- 2° Remise de huit canons se chargeant par la culasse et de deux mille fusils à tir rapide;
- 3° Abolition des sacrifices humains;
- 4° Ouverture aux Français de toutes les routes intérieures du Dahomey;
- 5° Établissement du protectorat de la France sur le Dahomey;
- 6° 15 millions d'indemnité de guerre;
- 7° Remise de trois otages pris parmi les conseillers du roi et que le général désigne nominativement;
- 8° Entrée du corps expéditionnaire à Abomey.

Le lendemain arrive la réponse du roi; contre toute attente, Bezanzin accepte toutes les conditions, même l'entrée à Abomey qui lui tenait tant à cœur.

Le général cependant a l'expérience du passé; il craint derrière cette adhésion rapide et complète à tout ce qu'on lui demande une arrière-pensée du roi, et il tient à avoir des garanties pour l'avenir.

Aussi, en réponse à l'acceptation du roi, exige-t-il comme premier gage de sincérité la remise dans les vingt-quatre heures de toutes les armes indiquées et de la moitié de l'indemnité de guerre, soit 7 millions.

Il faut donc se préparer à occuper Abomey et le 15, dans la prévision d'une marche pour le lendemain, le général prend toutes ses mesures.

La case des palabres a été organisée en réduit, le convoi administratif y est enfermé et on y constitue une réserve d'eau de deux jours pour toute la colonne, enfin tous les porteurs sont envoyés à Kotopa.

Le 15 au soir, on a l'explication de ce que le roi entend par l'acceptation des conditions qui lui sont imposées.

Au lieu de huit canons et de deux mille fusils, on apporte en tout deux canons, une mitrailleuse et cent fusils.

Au lieu de 7 millions, 5.000 francs.

Enfin, au lieu des trois otages pris parmi les conseillers du roi, on amène deux inconnus.

Suivant son habitude, Behanzin ne cherche qu'à nous tromper et à gagner du temps; il espère nous faire prendre patience par l'envoi insignifiant qu'il fait, et pendant ce temps, il évacue, sans doute, les trésors monnayés qu'on sait exister à Abomey ainsi que ses réserves de munitions.

Les négociations sont rompues ; Behanzin incendie Abomey. — Peut-être aussi prépare-t-il la défense de sa capitale, que ces délais lui permettent d'organiser. Il faut en finir, lui porter un dernier coup et conduire le corps expéditionnaire jusque dans les murs d'Abomey.

Les négociations sont rompues.

La colonne d'ailleurs va pouvoir se mettre en route dans de bonnes conditions; le réduit de Cana complète la ligne d'étapes; le corps expéditionnaire reposé, bien ravitaillé en vivres et en munitions, débarrassé de tous ses malades et blessés, compte encore un effectif de cinquante-sept officiers et quinze cent soixante-deux hommes.

Le 15 la colonne se met en marche dans la brousse.

Arrivée au village d'Avazon à 10 h. 1/2, la colonne s'établit en halte gardée pour se reposer.

Tout à coup, une colonne de fumée s'élève à l'horizon, et, en moins d'un quart d'heure, il se forme vers Abomey trois immenses foyers.

Le lieutenant Legrand, avec ses douze spahis et un guide, part en reconnaissance. Il rend compte au retour qu'Abomey est en flammes sur une étendue de 3 kilomètres et que les faubourgs abandonnés brûlent également.

On ne peut, dans ces conditions, songer à pénétrer dans la ville et le général forme le bivouac sur place.

Entrée à Abomey, 17 novembre 1892. — La colonne se met en marche à 8 heures dans le même ordre que la veille; le terrain est assez découvert et les spahis couvrent à 300 mètres en avant.

Arrivée à 11 heures près du palais Bécon, brûlé comme le reste, la colonne s'arrête pendant qu'une reconnaissance sous les ordres du capitaine Lombard va reconnaître le palais du roi.

A 3 heures, la marche est reprise et, à 4 heures, le corps expéditionnaire entre dans le palais même d'Abomey et forme son bivouac dans la grande cour, en face des murs calcinés du palais Simbadjé.

Le lendemain, la proclamation suivante est envoyée partout :

PROCLAMATION

Le Général Dodds, commandant en chef le corps expéditionnaire du Dahomey, aux cabécères, aux chefs et habitants du Dahomey,

« Après de nombreux combats, l'expédition française s'est emparée de votre capitale, en a chassé le roi Behanzin, détruit son armée et brisé à tout jamais sa puissance.

« Les intérêts du peuple dahoméen sont désormais entre les mains de la France, et il m'appartient de donner une nouvelle constitution au pays abandonné par son roi.

« Ceux de vous qui, confiants en la clémence du gouvernement français et ma parole, viendront à moi, seront protégés dans leurs familles et dans leurs biens. Ils pourront en toute sécurité se livrer au commerce ou aux travaux de culture et vivre en paix sans aucune inquiétude, sous la protection de la France.

« Rien ne sera changé dans les coutumes et les institutions du pays dont les mœurs seront respectées.

« Les chefs qui se soumettront immédiatement et de bonne foi à notre protection resteront en fonctions; ils conserveront leurs dignités et les honneurs qui en sont la conséquence. En revanche, ceux qui ne répondront pas à mon appel et qui essayeraient de fomentier des troubles dans un pays qui doit désormais être heureux et pacifié, seront impitoyablement châtiés.

« Au palais d'Abomey, le 18 novembre 1892.

« A. DODDS. »

Les pages qu'on vient de lire sont extraites, avec autorisation spéciale de l'auteur et de l'éditeur, de *La Guerre au Dahomey* (1888-93), d'après les documents officiels, par Ed. Aublet, capitaine d'infanterie de marine, 1 vol. in-8° avec 2 cartes et 21 croquis, librairie Berger-Levrant et C^e, Paris.

Du même auteur, à la même librairie, *la Conquête du Dahomey* (1893-1894), 1 vol. in-8° avec 5 croquis et 1 carte.



Henri GAUTIER, éditeur, 55, quai des Grands-Augustins, PARIS

Bibliothèque de Souvenirs et Récits militaires

(Voir à la page 2 de la couverture les Conditions de vente)

VOLUMES EN VENTE (Suite)

- 63 E. DUBOC, lieutenant de vaisseau en retraite. — L'Affaire de Shei-Poo.
64 DUCLOS. — La Guerre de Sept Ans.
65 Le Passage du Saint-Bernard.
66 Marengo.
67 Général TODLEBEN. — Plevna et son défenseur Osman-Pacha.
68 Marquis DE LA FARE. — La dernière Campagne de Turenne.
69 P. GAFFAREL. — La Capitulation de Baylen.
70 Maréchal DE BERWICK. — La Campagne de Berwick en Espagne.
71 MOMMSEN. — Jugurtha et la Guerre de Numidie.
72 ÉDOUARD CÉALIS. — Lettres sur la Campagne de Tunisie (1881).
73 DEQUAY-TROUIN. — La prise de Rio de Janeiro.
74 CHARLES NODIER. — Les Sociétés Secrètes de l'Armée.
75 CHARLES NODIER. — Les Conspirations militaires contre Bonaparte.
76 Commandant ROUSSET. — Sedan.
77 Général DUMOURIEZ. — La Bataille de Jemmapes.
78 QUINTY-CURCE. — Alexandre et la Bataille d'Issus.
79 Hohenlinden (3 décembre 1800).
80 TURENNE. — Marienthal et Nordlingen.
81 Marquis DE BOUILLÉ. — L'Émeute militaire de Nancy.
82 STENDHAL. — Les débuts de Napoléon.
83 Marquis DE LA HOUSSAYE et ISAAC DE LA PEYRÈRE. — Rocroy, Fribourg et Lens.
84 GIRAUD. — La dernière Campagne de Napoléon (Ligny et Waterloo).
85 Marquise DE LA ROCHEJAQUELEIN. — Le Soulèvement de la Vendée.
86 TIBULLE HAMONT. — Duplex dans l'Inde.
87 La Conspiration de 1804 (Moreau, Pichegru, Cadoudal).
88 Trafalgar.
89 HENRI GENEVOIS. — Les Armées de Province en 1870-71. Belfort et Villersexel.
90 Baron FAIN. — La Campagne de France (1814), 1^{re} partie.
91 Baron FAIN. — La Campagne de France (1814), 2^e partie.
92 RENÉ BITTARD DES PORTES. — L'Armée de Condé pendant la Révolution. En 1796.
93 EUGÈNE LABAUME. — Les Débuts de la Campagne de Saxe. Lutzen et Bautzen.
94 Lieutenant WOODBERRY. — La Bataille de Toulouse (1814).
95 La Perte du Canada et des Indes sous Louis XV.
96 La Victoire de Fleurus en 1794.
97 Général Baron PAULIN. — Aventures d'Espagne.
98 A. M. PERROT. — La Conquête d'Alger.
99 Comte DE LAS CASES. — Les débuts de la Campagne de 1809.
100 C. CANTU. — Les batailles de l'Unité Italienne.
101 La guerre de la Ligue d'Augsbourg (1687-1697).
102 La Vie Militaire sous la Monarchie.
103 A.-V. ARNOULT. — Iéna.
104 THIÉBAULT. — Le Gouvernement militaire de Frédéric II.

SOUVENIRS

ET

RÉCITS MILITAIRES

COLLECTION DES FASCICULES

de la Bibliothèque de Souvenirs et Récits Militaires

HUIT BEAUX VOLUMES

de 420 pages, in-8°, avec frontispices, culs-de-lampe, cartes et nombreuses gravures dans le texte.

JOLIE RELIURE GRENAT ET OR, AVEC FERS SPÉCIAUX

Gravés par **Paul SOUZE**

D'après les dessins de E. VULLIEMIN et de A. PARIS

PRIX :

Chaque volume, relié	3 fr. 50
La collection (huit volumes).	28 fr. »
La même collection, brochée.	16 fr. »
Chaque volume se vend séparément, broché	2 fr. »

Récits des Grands Jours de l'Histoire

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

Le Volume : 15 Centimes.

Il suffit d'indiquer les Numéros des volumes qu'on désire, sans donner les titres.

Franco par la poste en s'adressant
à M. HENRI GAUTIER, éditeur,
55, quai des Grands-Augustins, 55, Paris.
1 VOLUME . . . 20 c. | 2 VOLUMES . . . 35 c.
VINGT-CINQ VOLUMES . . . 4 FRANCS.
La Collection (CINQUANTE-DEUX VOLUMES) 7 fr. 80

VOLUMES EN VENTE :

- 1 Cinq-Mars et de Thou, par le Vicomte DE FONTRAILLES.
- 2 Le Mariage de Louis XIV, par M^{me} DE MOTTEVILLE.
- 3 Deux Etapes du Retour de l'Île d'Elbe : Napoléon à Grenoble et à Lyon, par HENRY HOUSSAYE, de l'Académie française.
- 4 La dernière prison de Marie-Antoinette, relation de ROSALIE LAMORLIÈRE, servante à la Conciergerie.
- 5 La peste de Marseille en 1720, par l'abbé PAPON.
- 6 La Réception du Czarevitch en 1782, par la baronne D'OBERKIRCH.
- 7 La Machine infernale de Fieschi, par MAXIME DU CAMP, de l'Académie française.
- 8 Les Premiers jours des Etats-Généraux (1789), d'après MARMONTEL.
- 9 La Révolution de 1830, par GERVINUS.
- 10 L'Affaire du Collier de la Reine, par LAFONT D'AUSSONNE.
- 11 La Banque de la rue Quincampoix (*Law et son système*), d'après SAINT-SIMON, DUCLOS, etc.
- 12 Bonaparte Dictateur (*Le Coup d'État de Brumaire*), d'après A.-V. ARNAULT.
- 13 La prise de la Bastille (*14 Juillet 1789*), par MARMONTEL.
- 14 Le Procès de Fouquet, d'après les lettres de M^{me} DE SÉVIGNÉ.
- 15 La prise de l'Hôtel de Ville (*31 Octobre 1870*), par ALFRED DUQUET.
- 16 La Première défaite de la Commune (*31 Octobre 1870*), par ALFRED DUQUET.
- 17 La Chute de la Monarchie (*Journée du 10 août 1792*), par le comte ROEDERER.
- 18 Napoléon à Bayonne et l'Aventure Espagnole de 1808, par LOUIS LABAT.
- 19 L'Assassinat d'Henri IV, d'après le Journal de PIERRE DE L'ESTOILE.
- 20 L'Empereur et le Tsar (*Entrevue d'ERFURT*).
- 21 La Dernière Tentative du Prince Charles-Edouard Stuart, par VOLTAIRE.
- 22 Les Massacres de Septembre. Mon Agonie de trente-huit heures, par JOURNIAC DE SAINT-MÉARD.
- 23 Une Ambassade au Siam sous Louis XIV, par le comte DE FORBIN et l'Abbé DE CHOISY.
- 24 Le Testament de Charles II d'Espagne, par le duc DE SAINT-SIMON.
- 25 Les Emeutes de Juillet 1789, par le baron DE BESEVAL.
- 26 L'Insurrection du 13 Vendémiaire, par LACRETELLE.
- 27 La Révolution de 1848, d'après un récit de M. TRIERS.
- 28 Charlotte Corday et Marat.
- 29 L'Exposition de 1867.
- 30 Le Mariage de Napoléon et de Marie-Louise.
- 31 L'Assassinat du Maréchal d'Ancre, d'après une relation contemporaine.
- 32 La jeunesse de Marie-Antoinette, par WEBER.
- 33 Les Empoisonnements de la marquise de Brinvilliers.
- 34 Le Coup d'État du Deux Décembre 1851.
- 35 Procès et Exécution de Charlotte Corday.
- 36 Le Retour des Cendres de Napoléon.
- 37 Le Ministère Girondin du 15 mars 1792, d'après les Mémoires de M^{me} ROLAND.
- 38 Napoléon prisonnier (*De Rochefort à Ste-Hélène*), par le comte DE LAS CASES.
- 39 Un mois de Paris sous la Terreur, d'après le Journal de BEAULIEU.
- 40 Riquet et le Canal du Languedoc, par M. DE LA LANDE.
- 41 La Mort de Louis XVI, d'après les Mémoires de CLÉRY et de l'abbé EDGEMORTH DE FIRMONT.
- 42 La Conspiration de Babeuf, par ANTOINE FANTIN-DÉSODOARDS.
- 43 La Fuite du Roi (*20 Juin 1791*), par M. DE FONTANGES.
- 44 L'Arrestation de la famille royale à Varennes, par M. DE FONTANGES.
- 45 Tibérius Gracchus, par MOMMSEN. Traduction nouvelle de L. BENOIST-LUCY.
- 46 La Conciergerie pendant la Terreur, par P.-J.-B. NOUGARET.
- 47 Les Journées d'Octobre (*5 et 6 Octobre 1789*), par WEBER.
- 48 Le Coup d'État du 18 Fructidor, d'après les Mémoires de BARBÉ MARBOIS, BARRAS, HYDE DE NEUVILLE, etc.
- 49 La Mort de Napoléon, par le docteur ANTOINMARCHI.
- 50 Le 9 Thermidor, d'après les Mémoires du temps.
- 51 Le Complot de Toulon et du chevalier de Jarjayes, d'après les récits du baron DE GOGUELAT et de LEFÈVRE.
- 52 La Fête de la Fédération (*14 Juillet 1790*), d'après une relation contemporaine.